

Jacques Jouet

Charolais

Théâtre



P.O.L

Jacques Jouet

Charolais

« *Je vous accorde votre grâce, disait Louis XV à Charolais, qui venait de tuer un homme pour se divertir, mais je la donne aussi à celui qui vous tuera.* »

D.A.F. de Sade *La Philosophie dans le boudoir*
dans la partie « Français, encore un effort si vous voulez être républicains ».

Personnages :

- Charolais, comte (Charles de Bourbon-Condé)
- Mademoiselle de Charolais (Louise Anne de Bourbon-Condé), la sœur de Charolais
- Jean, paysan, bûcheron
- Le paysan, père de Juliette
- Juliette, paysanne
- Louis XV, *qui assistera au spectacle presque de bout en bout, de la scène même*
- Juste, paysan
- Barnabé, paysan
- Dom Lièvre, paysan embourgeoisé
- Germaine, paysanne, promise de Barnabé
- Le professeur Krempe
- L'homme aux deux chiens, paysan, qui devient Carabas
- Gertrude, paysanne, mère de Jean
- Le grand veneur du roi
- Le commandant de meute
- Un piqueur
- Le cerf
- Monsieur Trivelin
- Monsieur Crêpidi
- Don Rigourdin, curé
- Paulette
- Justine
- Aline
- Le chargeur de fusils
- Le propriétaire des grains
- Le porteur de fauteuils
- Le paysan à l'échelle
- La foule revendicative
- Premier ouvrier
- Second ouvrier

Scène 1.

Entre le chargeur de fusils avec un fusil.

Le chargeur de fusils. — J'ai un rôle important. Je suis chargeur de fusils. Dans cette pièce, je chargerai les fusils à la demande. Je l'ai fait pour la guerre, longtemps. Je le referai sans doute. Aujourd'hui, ce sera plutôt pour la chasse. À la chasse, on peut bien travailler plus lentement qu'à la guerre. Mais ça reste un travail. Disposer de fusils bien entretenus. S'assurer d'abord que le mécanisme fonctionne, le chien, la mise à feu, la poudre, tasser la poudre avec une tringle, loger une balle. Mais non, ça, c'est l'ancienne manière ! On charge maintenant par la culasse, avec une sorte de cartouche. Les progrès nous viennent des guerres. Progrès dans la chirurgie ; progrès dans l'armement. C'est prêt. Il reste à remettre le fusil en mains propres, à savoir entre les mains de celui qui l'attend.

Le chargeur de fusils donne le fusil au comte de Charolais qui est entré.

Scène 2

Un homme épaulé longuement et tue un homme à cent pas. Autrement dit, le comte de Charolais tue un paysan d'un coup de fusil de chasse dans un pré. Charolais est content de lui. Juliette se précipite sur le corps de son père.

Juliette. — Mon père !

Charolais. — Ha ha ha ha ha ha ha !

Charolais doit être doué d'un rire très personnel, tonitruant, diabolique, unique.

Scène 3

Au loin, Louis XV et Charolais, qui font les cent pas, se parlent.

Mademoiselle de Charolais, qui s'avance, au public. — Alors, le roi s'est approché. Le roi a demandé au comte pourquoi il avait tué cet homme. Il lui dit cela sur le ton de la conversation courtoise. De loin, on ne pouvait pas deviner que leur entretien roulait sur ce sujet scabreux. Le comte a dit qu'il n'avait tué ce paysan que pour se divertir. Le comte de Charolais est mon frère. Nous sommes des frères et sœurs très libres. De loin, le roi a distingué Juliette sur le corps de son père. C'était triste et intense. Même à cette distance on se rendait très bien compte. Il se passait vraiment quelque chose. Je peux en parler, j'étais là. J'accompagne parfois le roi dans ses chasses, le jour, la nuit, ce que ne font pas beaucoup de femmes. Le roi a dit au comte qu'il lui accordait sa grâce, mais qu'il l'accordait aussi à celui qui le tuerait, le tuerait lui, Charolais. Le roi s'est éloigné de Charolais et il souriait.

Louis XV et Charolais s'approchent.

Louis XV. — Comte, vous avez tué cet homme pour vous divertir. Soit. Je vous accorde votre grâce, mais je la donne aussi à celui qui vous tuera.

Charolais, qui s'incline. — Sire, vous êtes le premier juge de France.

Scène 4.

Entre Jean, qui s'adresse au public.

Jean. — J'étais là, moi aussi. Je suis Jean. J'avais à faire pour apporter le fourrage aux chevaux. La chasse royale offre quantité de petits travaux qu'il faut exécuter localement. Il est bon d'être polyvalent, de connaître le fer, le cuir, les bêtes, et ne pas amuser le terrain... Si on fait le travail avec précision et discrétion, cela peut être de bon rapport. Mais il faut être transparent. Je connais la victime. Je connais la fille de la victime. C'est Juliette. Elle est bonne comme la récolte. Elle est belle comme la révolte. Et je la regarde depuis l'enfance. Nous avons déjà le même âge. Je n'étais pas positivement un ami du mort, mais nous avons l'un pour l'autre de l'estime. Mon sang n'a fait qu'un tour. De toute façon, je ne rêve que de m'extraire des questions de subsistance : le grain, les terres en friche et vouées aux ronces, le grain, le grain. Les épis sous la foudre et le grain aux oiseaux. La solitude avec ma hache, je ne la vois pas perpétuelle. J'ai d'autres ambitions. C'est l'occasion qui m'est donnée.

Louis XV. — Je vous accorde votre grâce, Charolais, mais je la donne aussi à celui qui vous tuera.

Mademoiselle de Charolais. — Le roi aime sa formule.

Louis XV. — ... à celui qui vous tuera.

Charolais, qui éclate de rire. — Beau coup de fusil, qui me tuera !

Louis XV. — Qui vous tuera.

Charolais, pour lui-même. — Qui me tuera ! Je suis tranquille.

Louis XV. — Pourquoi nécessairement avec un fusil ?

Jean. — Je me suis avancé rien que pour ça, les mains nues. Je suis fort comme le bûcheron que je suis, depuis que je fus en âge de manier la cognée (treize-quatorze ans, chez nous, pour moi ce fut douze). Mais dix hommes m'ont ceinturé, m'en ont empêché. Parmi eux, certains étaient de mes amis. Ils m'ont ceinturé et calmé. Ils ne voulaient pas que j'agisse sans réflexion. J'ai réfléchi. Maintenant, je vais passer ma vie à harceler le comte, le comte de Charolais. Un œil sur lui, et l'autre pour Juliette.

Louis XV, qui entend tout. — Il y a peut-être mieux à faire.

Charolais, tout sourire. — Je le crois.

Louis XV. — Mais j'ai dit ce que j'ai dit, Charolais.

Charolais. — Sire, vous vous devez de n'avoir qu'une parole.

Louis XV. — Oui.

Jean. — Sans vouloir me comparer au roi, moi aussi j'ai dit ce que j'ai dit. Il n'y avait pas que la colère. J'ai appris qu'il y avait une prime.

Le sourire de Charolais disparaît.

Mademoiselle de Charolais, mutine. — Mon frère vit dangereusement.

Louis XV. — La situation est intéressante.

Charolais. — Une prime ?

Scène 5

Entre Juliette qui s'est détachée du corps de son père.

Juliette. — Moi aussi, je veux dire quelque chose. Aujourd'hui ma vie a changé de cours. Que le père meure avant sa fille, c'est dans l'ordre des choses, mais de cette façon, non. Il avait le nez trempé dans sa terre. Je l'ai retourné : qu'il regarde ses nuages ! Il était lourd. Mon père était un homme rusé et sévère. Souvent, je lui tenais tête. Ça le mettait en rage et il ne détestait pas. Maintenant il me manque. C'est comme si on l'avait contraint à m'abandonner. On ne peut pas disparaître de cette façon. Comment se rendrait-il paisiblement sur les chemins de son ciel ? Regardez-moi bien. Nous allons nous revoir, dans la pièce.

Elle retourne couvrir le corps de son père.

Scène 6

Le paysan se relève en écartant Juliette et se rapproche de Charolais.

Le paysan. — Je suis tout à fait mort, mais il manque les faits.

Charolais. — Ce qui est fait est fait.

Louis XV. — Ce qui est fait, on peut le refaire. (*Tout guilleret.*) Reconstitution ! Oui, reconstitution ! Fauteuils !

Entre le porteur de fauteuils avec deux fauteuils.

Le porteur de fauteuils. — Ils sont tapissés de neuf, sire.

Louis XV. — Fais ce que tu sais faire.

Le porteur de fauteuils. — J'ai installé des choses moelleuses sous le séant, avec renfort de sangles. Vous vous enfoncez, mais pas trop. C'est souple et c'est ferme... et en plus...

Louis XV. — Je respecte ton métier, mais ne m'ennuie pas.

Le porteur de fauteuils. — Je suis à côté. Je peux être appelé à tout moment. Je suis le porteur de fauteuils. C'était déjà le métier de mon père. Il faisait la tapisserie. Je sais la faire, aussi.

Le roi s'assied comme au spectacle, Mademoiselle de Charolais à sa droite. Charolais reste debout à sa gauche. En face, Juliette, toujours près du corps de son père.

Scène 7

Le roi est au spectacle.

Louis XV. — Reconstitution ! Reconstitution !

Le paysan. — Je suis venu pour m'y prêter.

Louis XV. — Charolais !

Charolais. — Présent.

Louis XV. — Paysan !

Le paysan. — C'est moi.

Louis XV. — Allez.

Charolais. — Parlons peu. Tu as regardé le gibier.

Le paysan. — C'est mon métier. Le paysan doit connaître le pays. Pas braconné pour autant.

Charolais. — C'est que je ne t'aurai pas laissé le temps !

Le paysan. — Je suis rabatteur et je connais les caches. Je renseigne ceux qui ont le droit de chasser. Je vous ai renseigné, vous, déjà, et maintes fois. Jamais vous n'avez eu à vous en plaindre.

Louis XV, hilare. — Attendez, c'est une reconstitution ou déjà un procès ?

Mademoiselle de Charolais. — Il ne sait pas l'ordre des choses.

Louis XV. — Laissons-les faire et dire.

Il relance la scène.

Charolais. — Tu ne sens pas bon.

Le paysan. — Pas sale pour autant.

Charolais. — Qui lave ton linge ?

Le paysan. — L'eau, la cendre et le soleil.

Charolais. — Qui frotte ?

Le paysan. — Ces mains, sur une pierre.

Charolais, dégoûté. — Est-ce qu'au moins tu as une fille propre ?

Le paysan. — Non.

Charolais. — Tu mens.

Le paysan. — Oui.

Charolais. — Son nom ?

Le paysan. — Elle est promise.

Charolais. — À qui ?

Le paysan. — À un Roméo.

Charolais. — Dis-lui de venir à la rivière avec du savon.

Le paysan. — Ma fille ?

Charolais. — Non, celle du pape !

Il rit comme il sait rire.

Le paysan. — Avec du savon ?

Charolais. — Et pas pour laver le linge.

Un silence particulier.

Le paysan. — Je ne le ferai pas.

Il s'éloigne.

Charolais. — Attends ! (*Le paysan s'arrête.*) Cours !

Le paysan. — Non.

Il marche tranquillement.

Charolais. — Va, cours, vole !

Charolais tire une balle en l'air. Le paysan accélère. Charolais jette son fusil, en réclame un autre, chargé, que lui fournit le chargeur de fusils.

Le chargeur de fusils, au public. — Vous voyez, j'ai su que je devais venir. On n'avait pas besoin de m'appeler.

Charolais, qui épaulé son fusil. — Va en enfer.

Le paysan court. Charolais tire. Le paysan s'écroule au même endroit que dans la scène 1.

Le paysan. — Ouh.

Charolais. — C'est comme ça que ça s'est passé. Je me considère comme diverté.

Entre Juliette qui se précipite et enlace le corps de son père.

Juliette. — Père, père, père !

Jean. — Il faudra payer pour l'acte et pour la cruauté.

Louis XV. — Comte, vous avez abattu ce paysan pour vous divertir. Soit. Je vous accorde votre grâce, mais je la donne aussi à celui qui saura vous tuer. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Charolais. — Ami Louis, bien aimé, ai-je vraiment besoin de me défendre ?

Louis XV. — Les temps sont ce qu'ils sont.

Charolais. — À ce point difficiles ?

Louis XV. — Nous les prenons comme ils viennent.

Mademoiselle de Charolais. — Allez, mon frère, vous n'êtes pas qu'un ruffian. Vous avez des lettres. Souvenez-vous-en.

Charolais. — Et quoi encore ?

Mademoiselle de Charolais. — Défendez-vous ! (*Il rit.*) Autrement que par votre rire de cheval blessé !

Jean. — L'acte *et* l'acte de cruauté.

Charolais. — Il n'y a pas eu de cruauté. Est-ce que j'ai arraché les yeux d'un homme avec mes dents comme on le voit dans votre Shakespeare ? Est-ce que j'ai mangé le cœur cru d'une femme ou d'un enfant ? Est-ce que j'ai bourré son cul vivant de poudre et mis le feu comme on faisait encore hier des protestants ? J'ai lancé une balle toute propre. Elle a fait un trou dans un cœur. J'ai le coup d'œil. Dans la ligne de mire, je sais où trouver le cœur sous le tissu rugueux, le tissu qui pue la crotte et qui est tout gorgé de sang de lièvre. Le sang du braconnier vaut celui du gibier qu'il n'avait pas le droit de prendre. Il n'a pas souffert. Il n'a pas connu les tortures d'un garenne étranglé dans un collet. De cela aussi, parlons-en. Je n'ai pas tué que pour me divertir, même si cela m'a diverté. Justice est faite. La balle n'est même pas abîmée. Elle est toujours aussi ronde. Elle peut resservir dans son office de propreté. Il n'y a pas eu de cruauté.

Louis XV. — Vous êtes peut-être éloquent, Charolais, mais j'ai dit ce que j'ai dit. Faut-il que je répète ?

Charolais. — Non non.

Louis XV. — Maintenant, on se repose un peu.

Charolais. — Repos...

Charolais sort, furieux.

Scène 8

Un homme apparaît au loin. Il ne s'approche pas. C'est L'homme aux chiens. On ne sait pas encore que c'est L'homme aux chiens.

On entend un coup de feu.

Louis XV. — Qu'on aille voir qui a tiré. J'avais dit qu'on ne chasse pas. C'est encore M. de Charolais ? Où est Charolais ? On ne parle que de lui. On parle trop de lui. Beaucoup trop. C'est vous, Charolais ? Répondez. Charolais ? Allez chercher Charolais !

Un piqueur. — Sire, il n'a pas de culotte.

Louis XV. — Je l'ai déjà vu sans cet attirail, dans le plus simple appareil. Qu'il vienne.

Mademoiselle de Charolais, complice. — Il est incorrigible.

Arrive Charolais, qui se rajuste.

Charolais. — Sire ?

Louis XV. — J'avais dit qu'on ne chasse pas.

Charolais. — Votre majesté parlait du gibier.

Louis XV. — Non, du bruit.

Charolais. — Je n'ai pas chassé.

Louis XV. — Vous avez tiré.

Charolais. — Une sommation, sire, pas un coup de chasseur.

Louis XV. — Il faut que je dise tout ce qu'on ne doit pas faire ?

Charolais. — Un homme avait une chèvre et il ne voulait pas la faire servir à mes plaisirs. De dos, elle est piquante.

Louis XV, hilare. — Ah ! c'est différent.

Charolais. — Voulez-vous la voir, sire ?

Louis XV. — Mais oui.

Charolais. — Je vous l'apporte.

Louis XV. — Tu l'as usée ?

Charolais. — Pas touchée.

Louis XV. — Comment est-ce possible ? Tu te reculottais...

Charolais. — C'était une autre. Moins farouche et moins belle.

Louis XV. — Une autre chèvre ?

Charolais. — Non, une pintade !

Louis XV. — Vous avez raison, il faut de la variété.

Charolais. — Une splendide furie ! Je l'ai libérée de sa basse-cour.

Louis XV. — Avec son consentement ?

Charolais. — Elle ne consent à rien.

Louis XV. — Tu vas mal finir, Charolais.

Charolais. — Est-ce que j'ai commencé ?

Il éclate de rire.

Louis XV. — Il est invraisemblable.

Scène 9.

Louis XV et Mademoiselle de Charolais.

Louis XV. — Vous comprenez, Mademoiselle, que si l'on me tue mes Français, ça n'ira pas.

Mademoiselle de Charolais. — C'est exactement ce que je lui ai dit.

Louis XV. — Un royaume a besoin de sujets.

Mademoiselle de Charolais. — Et chacun compte, évidemment.

Louis XV. — Pas un de trop.

Mademoiselle de Charolais. — C'est évident.

Louis XV. — Votre frère ne comprend pas grand chose.

Mademoiselle de Charolais. — Pourtant, il a fait des études. Vous le connaissez aussi bien que moi.

Louis XV. — Il y a déjà assez avec les guerres et les maladies, sans ajouter à cela...

Mademoiselle de Charolais. — C'est l'évidence même.

Louis XV. — Sa gâchette est vraiment trop facile.

Mademoiselle de Charolais. — Et trop fine, aussi.

Louis XV. — On ne peut pas lui enlever ça. C'est un admirable tireur. Je n'en connais pas deux comme lui.

Mademoiselle de Charolais. — Il y a vous, tout de même.

Louis XV. — Pas aussi régulier. Certains jours, je ne vauX pas un clou. Lui est parfaitement constant.

Mademoiselle de Charolais. — Et comment va le sexe, sire ?

Louis XV. — Bien, Mademoiselle, bien.

Mademoiselle de Charolais. — Sur ce plan, vous vous valez.

Louis XV. — Oui.

Mademoiselle de Charolais. — Je dirais même que vous êtes supérieur.

Louis XV. — Êtes-vous en situation de comparer ?

Mademoiselle de Charolais. — La question est fort indiscrete, Sire.

Louis XV. — Je la retire si vous me dites en quoi je serais...

Mademoiselle de Charolais. — Supérieur ?

Louis XV. — Oui.

Mademoiselle de Charolais. — Vous n'avez pas ce rire atroce au moment de l'extrême décharge.

Louis XV. — Il ne le sort pas que dans ces circonstances, son rire est effectivement à vous faire froid dans le dos.

Mademoiselle de Charolais. — Quant à vous, à ce moment, vous parvenez à être tout d'intériorité. C'est rare.

Louis XV. — C'est que, même dans le jeu le plus dégagé des sentiments, il s'agit d'un moment grave. C'est comme ça. Vous savez que je suis un orphelin.

Mademoiselle de Charolais. — Sire, tout le monde le sait. Et moi, je ne l'oublie pas.

Louis XV. — J'ai été orphelin, plutôt.

Mademoiselle de Charolais. — Est-ce à dire que vous ne l'êtes plus ?

Louis XV. — Comment pourrait-on ne plus être orphelin si on l'a été ?

Mademoiselle de Charolais. — Il y a des mères choisies ultérieurement. Vous en avez une.

Louis XV. — Oh et puis vous avez raison. Quelle importance ?

Mademoiselle de Charolais. — Cela doit en avoir une. Mais ne me dites pas que pour un garçon faire l'amour a quoi que ce soit à voir avec sa mère !

Louis XV. — Je ne sais pas. Je n'avais jamais songé à cette éventualité.

Mademoiselle de Charolais. — Il y a tellement de nos enfants qui meurent en bas âge que ceux qui s'accrochent, évidemment, sont un peu choyés.

Louis XV. — Et alors ?

Mademoiselle de Charolais. — Alors on ne sait pas trop ce que cela entraîne dans ce qu'ils deviennent.

Louis XV. — On n'en sait à peu près rien.

Mademoiselle de Charolais. — Toutes ces obscurités...

Louis XV. — Cela viendra, peut-être.

Mademoiselle de Charolais. — Savoir ?

Louis XV. — Oui.

Mademoiselle de Charolais. — Est-ce qu'on avance dans le savoir ?

Louis XV. — Il serait temps.

Louis XV baise la main de Mademoiselle de Charolais.

Mademoiselle de Charolais. — J'envisage une soirée bientôt.

Louis XV. — Chez vous à Athis ?

Mademoiselle de Charolais. — Oui, chez moi. Nous y sommes tranquilles. Tranquilles et discrets.

Louis XV. — Je vous ai déjà dit que j'appréciais ces deux qualités qui gouvernent vos invitations.

Mademoiselle de Charolais. — Un jour de la semaine prochaine. Deux jours et une nuit entre.

Louis XV. — Je ferai l'impossible pour être là.

Mademoiselle de Charolais. — Je vous espérerai. Il y aura de la fraîcheur.

Louis XV. — Si celle-ci vous ressemble, je n'en demanderai pas davantage.

Mademoiselle de Charolais. — Sire, merci pour le mot.

Louis XV. — Vous me faites oublier Charolais.

Mademoiselle de Charolais. — Je le connais. Il va se rappeler lui-même à votre souvenir bien assez tôt.

Scène 10.

Charolais revient avec Juliette, dont il serre l'avant-bras de toute sa force.

Charolais. — Je vous l'apporte, sire. Juliette, le roi. Le roi, Juliette.

Juliette. — Lâchez-moi !

Charolais. — Pas avant de t'avoir essayée.

Juliette. — Vous avez tort. Vous sortirez de mon lit griffé de partout, mordu, infirme.

Charolais. — J'aime ça !... Ha ha ha.

Juliette, au roi. — Cet homme a tué mon père.

Louis XV. — Lui, tu es sûre ? Ça ne lui ressemble pas...

Juliette. — Lui. Je peux le dire autrement.

Louis XV. — Comment ?

Juliette. — Cette engeance a tué mon père qui fut un homme.

Louis XV. — Calme-toi. Les mots sont faits pour qu'on les choisisse.

Juliette. — Cet inutile a tué mon père qui n'avait jamais battu que le grain.

Louis XV, amusé. — Elle a du vocabulaire !

Juliette. — À présent du venin. Cette sale bête a tué mon père à la chasse.

Louis XV. — C'est vrai, Charolais ?

Charolais. — Étant donné que je l'ai tiré comme un lapin, on peut dire que je l'ai abattu comme un lapin.

Louis XV. — Et alors ?

Charolais. — C'est dire qui est la bête.

Juliette, qui se débat. — Ouh !

Louis XV. — Tu sais pour quelle raison il a fait cela ?

Juliette. — Pour se divertir.

Louis XV. — Charolais ?

Charolais, *hilare*. — Non.

Juliette. — C'est ce qu'il a dit.

Louis XV. — Vous l'avez dit, Charolais ?

Charolais. — Je l'ai dit. Après avoir fait ce que j'ai fait. « Cet homme, je ne l'ai tué que pour me divertir. » Oui, c'est ce que j'ai dit. Mais qui est obligé de me croire ? Peut-être n'ai-je dit ça que par pudeur...

Juliette. — Il a ri. Le rire est une preuve du divertissement.

Louis XV. — Tu as ri, Charolais ?

Charolais rit. Juliette se dégage de l'étreinte de Charolais. Dans le déplacement, elle vient heurter le roi qui lui touche les fesses.

Juliette. — Main de roi, main de bois.

Charolais. — Est-ce que ça n'est pas une injure ?

Louis XV, *qui hume sa main*. — Eh bien, Charolais, je vous accorde ma grâce, mais je l'accorde aussi à celui qui vous tuera.

Charolais. — Je sais, je sais.

Louis XV. — À l'homme qui vous tuera, Charolais, quel qu'il soit.

Charolais. — Sire, je ne vous ai pas demandé ma grâce.

Louis XV. — J'entends bien, Charolais, mais ce que j'ai dit est dit. Vous avez ma grâce. Soyez généreux une fois dans votre vie. Partagez-la avec celui qui l'a aussi.

Juliette. — J'ai cet homme sous la main.

Louis XV. — J'ai dit ce que j'ai dit.

Juliette. — J'ai cet homme sous la main, le vengeur que le roi n'inquiétera pas, celui que le roi estimera, le meilleur de ses sujets, son sujet de fierté.

Louis XV, *qui fait mine de chercher*. — Où est-il ? Juliette.

Juliette. — Partout.

Louis XV. — Présentez-le moi !

Juliette. — C'est pas ça qui manque.

Louis XV. — Il n'en faut pas un grand nombre. Il faut le bon. Où est-il ? Je ne vois personne.

Juliette. — Il va venir.

Louis XV. — Peut-être.

Juliette. — C'est sûr.

Louis XV. — Y a quelqu'un ?

Juliette. — Il n'est pas fou, il ne va pas se déclarer tout de suite.

Louis XV. — Je le protège.

Juliette. — Le roi l'a dit.

Louis XV. — Tu peux dire que je l'ai dit.

Juliette. — Je ne sais pas si vous l'avez dit, je sais seulement que le roi l'a dit.

Louis XV. — Il y a une différence ?

Juliette. — Je l'espère. Le roi, je n'ai pas besoin de le rencontrer, comment dire ?... physiquement.

Louis XV. — C'est dommage.

Juliette. — Aimerais autant pas.

Louis XV. — Il est gracié, celui qui tuera Charolais. Il est gracié d'avance. Le roi l'a dit par ma voix. Par la voix de moi-même.

Juliette. — Vous n'avez pas tous les pouvoirs.

Louis XV. — Toi tu n'en as aucun.

Juliette. — Moi j'épouserai celui qui le tuera.

Louis XV. — C'était donc ça, la prime...

Charolais. — Petite pute !

Juliette. — Je le jure.

Louis XV. — Et si c'était une femme ?

Juliette. — Celui. Et si c'est une femme, ce sera moi. Mais il y aura un homme avant. S'il n'y a pas d'homme avant, je le ferai. Et je m'épouserai toute seule.

Louis XV. — Vous êtes charmante. Voyons les candidats. Donnez-moi votre main. La colère vous va bien. Votre main.

Juliette. — Sire, elle n'est pas d'humeur.

Louis XV. — Je peux l'apaiser.

Juliette. — Vous n'avez pas ce pouvoir.

Louis XV. — Moi, par exemple, je veux bien le tuer, votre monstre.

Juliette. — Vous n’avez pas déjà une femme, sire ?

Louis XV. — Qu’on me donne un fusil chargé.

Le chargeur de fusils lui apporte un fusil chargé.

Le chargeur de fusils. — C’est une belle arme, sire. Je l’ai vérifiée et graissée tout à l’heure. Elle ne vous pètera pas dans les doigts. Je l’ai essuyée avec un chiffon. Elle ne vous laissera pas de graisse sur les doigts.

Louis XV. — Il faut faire ce qu’on sait faire.

Le chargeur de fusils. — Elle est lourde, mais le roi est fort.

Louis XV. — Charolais, courez un peu, pour voir.

Charolais rit encore, mais un peu plus jaune.

Charolais. — Mon bien aimé...

Louis XV, violemment. — Cours !

Juliette, baissant le canon du roi. — Vous êtes très drôle, sire. Mais je n’ai pas besoin de ce genre de déclarations et de relations.

Louis XV. — Votre existence est insignifiante, Charolais, pourquoi vous tuerais-je ?

Charolais. — Je dois vous remercier ?

Louis XV. — Oui.

Charolais. — Pour ces injures ou pour votre renoncement ?

Louis XV, à Juliette, renonçant à répondre à Charolais. — Demande-moi ce que tu veux.

Juliette. — Je ne demande rien. Je ne veux pas de robe. Je ne veux pas de chocolat chaud servi par un nègre. Je ne veux pas d’œillade, même. Je ne veux que justice. Je ne veux pas qu’on me dise que je suis belle. Je ne veux pas qu’on balaie la poussière devant mes pas. Je ne veux pas d’un homme qui me veuille. Je ne veux que justice. Je n’envie personne. Je n’accepterai aucune faveur. Je ne veux pas être préférée. Je refuse d’être favorite ou favorisée. Je ne demande rien. Je ne veux pas d’un châle de fête. Je ne veux pas de soins, de pommade ou de savon parfumé. Je ne veux pas de caresse dans le sens du poil. Je ne veux pas de complice, fût-il le suprême. Je ne veux pas de fruits confits. Je suis obligée de changer tous mes désirs.

Louis XV. — Qu’on lui donne de l’argent.

Juliette. — Non.

Louis XV. — Qu’on lui donne quoi ?

Juliette. — Justice.

Louis XV. — Hou là ! C'est un mot de gros calibre. Mais tu as raison, Juliette, il est de notre ressort. La justice va certainement venir. Nous sommes intéressé de voir cela.

Il désigne les fauteuils à Mademoiselle de Charolais et tous deux s'asseyent.

Scène 11.

Charolais est resté seul sur la scène. Il appelle.

Charolais. — Krempe ! J'ai besoin de vous, Krempe ! Krempe, répondez ! Tu n'as pas le droit de m'oublier, Krempe ! Nous sommes unis comme deux doigts d'une même main... Ce ne peut pas être en vain que nous avons eu la même nourrice. Frères de lait. Nous avons joué ensemble dans notre belle enfance. Tu n'as pas le droit de me renier Krempe ! Où es-tu ? Je t'ai écrit, tu ne me réponds pas. Sors un peu de tes traités, de tes mémoires, de tes études... J'ai besoin de toi, mon frère, mon ami, mon La Boétie, mon Patrocle ! Krempe ! Krempe !

Louis XV, à *Mademoiselle de Charolais.* — Il sait donc être touchant.

Mademoiselle de Charolais. — Il peut aller jusqu'au pathétique.

Louis XV. — Dites-lui de venir auprès de nous.

Charolais. — Krempe !

Mademoiselle de Charolais va chercher son frère et l'entraîne pour qu'il assiste aux scènes suivantes aux côtés d'elle-même et du roi. Mademoiselle de Charolais confie sa main droite à Louis XV et la gauche à son frère debout derrière elle.

Louis XV. — Qui est Krempe ?

Mademoiselle de Charolais. — Chut...

Scène 12

Juliette. — Juste !

Entre Juste. C'est un jeune paysan, l'œil sincère.

Juste. — Bonjour, Juliette. Et condoléances.

Juliette. — Je ne suis pas à plaindre, je suis à venger. Le roi a dit quelque chose. Tu as dû en entendre parler, car les nouvelles vont vite. (*Juste acquiesce.*) Je t'appelle le premier parce que Juste est un prénom et que c'est celui que t'ont donné ton père et ta mère. Ils devaient avoir leurs raisons pour le faire.

Juste. — Il y avait un saint qui portait ce prénom.

Juliette. — C'est dans l'ordre des choses.

Juste. — C'était un enfant d'Espagne, et comme il était à l'école et que l'empereur avait interdit le culte, il va voir le gouverneur et proteste. Et le gouverneur ne voyant en lui qu'un enfant lui offre des sucettes. Mais l'enfant ne se laisse pas acheter par le sucre. Alors le gouverneur le fait battre par des verges jusqu'à la mort. Il était avec son frère qui se nommait Pasteur.

Juliette. — Mon père a été tué par ce diable pour le seul divertissement de son individualité. Le roi ici présent a dit quelque chose, qu'il voulait que tu entendes, toi.

Juste. — Moi particulièrement ?

Juliette. — Toi.

Juste. — Pourquoi moi ?

Juliette. — Parce que tu me défendais, quand on jouait dans les prés, qu'on jouait à l'enlèvement des filles par les garnements.

Juste. — Le roi a dit quoi, au juste ?

Louis XV, qui se lève. — Le roi a dit à Charolais : « Charolais, vous avez tué un homme pour vous divertir ? Grand bien vous fasse. Ma grâce vous est acquise, mais elle l'est aussi à celui qui vous tuera. » Par ailleurs, cette fille sera votre femme si vous êtes son homme.

Juliette. — Juste. Mais, cette dernière phrase, c'est moi qui l'ai dite, pas le roi. Le roi n'a pas le pouvoir de me prendre ni de me donner à quiconque.

Louis XV, amusé. — C'est vrai, je suis allé un peu loin dans mes libéralités.

Le roi se rassied.

Juste. — Depuis que j'ai des souvenirs, Juliette, des souvenirs dans l'état d'amoureux, et ça ne date pas d'hier, je pense à toi comme ma femme.

Juliette. — Eh bien, c'est le moment ou jamais d'avancer les pions, de jouer un acte et de ramasser la mise.

Juste réfléchit, en devisageant tour à tour tous les présents, en particulier le chargeur de fusils qui, dans un coin de la scène, soigne ses fusils.

Juste. — Mais je ne suis pas un niais.

Louis XV. — Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Mademoiselle de Charolais. — Moi, je sais bien ce qu'il veut dire.

Charolais. — Moi, j'...

Mademoiselle de Charolais. — Taisez-vous, mon frère !

Juste. — Je ne suis pas un benêt.

Juliette. — Tu as peur ?

Juste. — Le bourreau démocratique ? Le bourreau démocratique n'a aucune chance. Je ne serai pas celui-là.

Juliette. — Pourquoi ?

Juste. — J'aimerais autant vivre encore un peu.

Juliette. — Sa grâce ! le roi t'accorde ta grâce, préventivement. Et moi, ma main, ultérieurement.

Juste. — Oui oui.

Juliette. — Eh bien ?

Juste. — Je ne le ferai pas, Juliette.

Juliette. — Pourquoi ?

Juste. — Parce que j'ai réfléchi.

Juliette. — Chié de peur.

Juste. — Ma pauvre amie, je sais bien que cette grâce ne sera que posthume ! Avant de l'obtenir, il n'y aura que trop de salopards pour m'envoyer ad patres. Tu épouserais le justicier et le lendemain, tu serais veuve.

Juliette. — Tu vas bien vite à t'enterrer.

Juste. — Tu n'aurais même pas le temps de m'épouser, sauf à trouver le prêtre bénévole qui accepterait de t'unir au cadavre.

Juliette. — C'est ton dernier commentaire ?

Juste. — Oui.

Juliette. — Alors va-t-en.

Juste sort.

Charolais se frotte les mains.

Un homme apparaît au loin. Il ne s'approche pas. C'est L'homme aux chiens. On ne sait pas encore que c'est L'homme aux chiens.

Scène 13

Le paysan mort se relève.

Le paysan. — Comment se nomme le maître ? Le maître se nomme Charolais. C'est un nom de bête, un nom de viande, de marché aux bestiaux. Il a glissé, il est tombé dans la boue en perdant son fusil. Il était fringant sur ses deux jambes, mais il a glissé sous lui. Le maître est

une grosse bête sur ses quatre pattes, et tout crotté. Si tu approches pour lui venir en aide, il ne te pardonnera pas de l'avoir vu dans cet état. Si tu t'enfuis et qu'il te voie, il ne te pardonnera pas de l'avoir laissé sans secours. Prie seulement pour ne pas être là au moment de voir ça. prie pour ne pas être celui à qui il sera donné de voir ça, car ce sera son dernier spectacle. Charolais, il paraît qu'il est mon maître. Un maître, pourquoi pas, si c'est un bon maître ? Je ne veux pas être un bon maître à la place du maître. Je ne veux pas être *un* dans l'universel groupe de maîtres, de ceux enfin qui sont devenus maîtres. Mais le maître m'a tué. Il m'a usé, des années. Et puis, pour finir, il m'a visé, et il m'a tué puisqu'il sait viser. Il a tué des couvreurs, ainsi, maintes fois, perchés sur les toits, pour se divertir de leur chute en arrière et de leur descente en grande vitesse sur la pente d'ardoises ou de chaume. Il ne m'a pas torturé. Il m'a exécuté sèchement, d'un simple clac et sans torture trop durable. On ne peut pas lui enlever ça. Il est sûr de sa protection. Le roi le protège. Il est cousin du roi. Le roi a beaucoup de cousins. Qui n'est pas, ici, le cousin du roi ? Qui osera dire qu'il n'est pas le cousin du roi ? Le roi est le père de chacun, son frère, son père, non neveu, son oncle ! Tu oses ? Alors ta chance de réussite est nulle. Charolais, Charolais, Charolais... Lui, c'est le mauvais maître, c'est la caricature. En fait, ce n'est qu'une exception, je suis mal tombé. Seulement pas de chance.

Il retombe à sa place, comme s'il recevait une nouvelle balle. Juliette se précipite pour fermer les yeux de son père.

Juliette. — Père, va en paix.

Charolais éclate de son rire.

Scène 14

Juliette se redresse pour continuer ses consultations.

Juliette. — Barnabé !

Entre Barnabé, il porte des lunettes qu'il essuie comme si ses larmes en avaient embué les verres.

Barnabé. — J'ai appris, Juliette. Je vais t'aider à enterrer le mort.

Juliette. — Je ne veux pas l'enterrer avant que justice soit faite.

Barnabé. — Ah !

Juliette. — Ou justice, du moins, bien engagée.

Barnabé. — Il fait chaud.

Juliette. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

Barnabé. — Qu'il ne va pas se conserver éternellement, à moins de le mettre dans le puits à glace.

Juliette. — Ce n'est pas de la nourriture.

Barnabé. — Le père nourricier.

Juliette. — Tu vas tuer sans tarder, ainsi l'âme en peine n'aura pas le temps de sentir.

Barnabé. — Qui vais-je tuer ?

Juliette. — L'assassin.

Barnabé. — Le monstre ?

Juliette. — Lui.

Barnabé. — Ouh la !... c'est un gros gibier.

Juliette. — De potence, de ligne de mire ou de couteau.

Barnabé. — Juliette, je sais ce que le roi a dit.

Louis XV, qui se dresse d'un coup. — Ma grâce pour celui qui tuera l'assassin diverti ! J'ai dit.

Charolais. — On a compris, Sire. Votre majesté n'a pas besoin de ressasser.

Mademoiselle de Charolais. — Reprenez-vous, mon frère. Le roi dit ce qu'il veut quand il le souhaite.

Juliette. — Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Barnabé. — De qui tu parles ?

Juliette. — Tu as des oreilles, ce n'est pas pour entendre ?

Barnabé. — J'ai confiance dans la parole du roi. Mais le roi n'est obéi que de nous, ses sujets de la base. Qu'est-ce que ça leur fera, aux intermédiaires, de m'arracher les membres avec leurs dents longues quand le roi aura le dos tourné ? On admire la formule royale, mais les décrets d'application font rigoler tout le monde. La parole du roi ne me protège pas. Et puis, je vais me marier le mois prochain, avec Germaine que tu connais. Je voulais que ce soit avec toi, mais tu n'as jamais répondu « oui ». Simplement oui, ce oui que j'ai tellement attendu. Je ne pourrai pas me marier deux fois. Ça ne se fait pas, c'est interdit. C'est interdit par le roi, par le Christ et par la loi.

Juliette. — Tu es un couard. Un homme élégant aurait tué et refusé ma main après.

Barnabé. — Le suicide aussi est interdit.

Juliette. — Fiche le camp !

Charolais. — Elle ne trouvera personne.

Louis XV. — N'allez pas trop vite à vous rassurer, Charolais.

Mademoiselle de Charolais. — Mais si, mais si, elle ne peut pas y arriver. Rassurez-vous, mon frère. Nous ne sommes pas à la guerre comme à la guerre. Le roi ne peut pas encourager

le meurtre. Le roi doit rester l'aimé du peuple. Il a dit une belle chose. C'est une phrase. Et c'est une phrase qui restera à l'état de phrase.

Scène 15.

Le paysan mort se relève une fois encore.

Le paysan, *au public qui joue en quelque sorte une bande de paysans qui se repose au pied d'une meule.* — Mes amis, mes frères des champs, mes camarades, si le roi vient dans les parages, voilà ce qu'il faut faire pour lui. Il faudra mettre un genou en terre. Et de même le second dans un deuxième temps, sans avoir repris le premier. Il faut examiner si le roi n'est pas affamé ou la bouche sèche de déshydratation, suite à trop longue chevauchée. On doit avoir une gourde au côté. Il faut savoir le prendre au flanc pour le soutenir, s'il va pour tomber, mais sans que le geste soit trop familier. Il faut tout comprendre de son état sans avoir besoin de poser des questions embarrassantes ou qui pourraient gêner sa fierté. Ne pas le mettre en position d'infériorité, qui ne serait d'ailleurs qu'une erreur d'appréciation grave. Il faut avoir des noix dans la poche, des noisettes, des framboises si la saison le permet, conservées dans un cornet de feuilles et dans une boîte rigide. Attention à ne pas tacher son jabot. Il faut lui faire comprendre qu'il a été reconnu, sans qu'on l'embête à chercher une faveur. On fera quelque prière simple à son Dieu et à son roi. On saura au fond de soi, quel que soit le danger, que la vie du roi est beaucoup plus, infiniment plus importante que la sienne propre. Est-ce que c'est bien compris ? Est-ce que c'est bien noté, assimilé ? (*Il estime que l'auditoire acquiesce.*) Alors le roi peut venir.

Le roi se lève et salue.

Louis XV. — Le roi est venu. Il ne peut pas ne pas venir. Il ne cesse d'être là. Il n'y a pas une heure où il serait absent. Tous, vous devez continuer l'histoire qui doit être racontée. Je l'écoute avec attention. J'y participe à ma manière. Je ne suis pas bégueule. Je suis avec vous. Je suis presque comme vous. Je suis chez moi avec vous. Nous sommes de plain-pied, vous et nous.

Il se rassied. Mademoiselle de Charolais le congratule du regard.

Mademoiselle de Charolais. — Ça se passe en harmonie.

Scène 16.

Un homme apparaît au loin. Il ne s'approche pas. C'est L'homme aux chiens. On va bientôt savoir que c'est L'homme aux chiens. Il s'approche, hésitant, comme s'il ne savait pas trop où mettre les pieds.

L'homme aux chiens. — Je suis perdu sans mes chiens. Dans ce pays qui est le mien et que je connais comme ma poche, sans l'aide des animaux je suis perdu. Les animaux, au premier rang desquels, mes chiens. Les oiseaux sont agréables, mais ils ne sont pas fiables comme les chiens. Le soleil me dit l'heure et la direction, mais je ne peux pas le regarder dans les yeux et lui flatter le col ou passer ma main dans ses rayons. Un homme à chiens qui se retrouve sans

est un voyageur perdu qui va manquer son rendez-vous. Je suis perdu sans mes chers chiens. Qu'on annonce que je vais être rayé des chemins comme des clairières et des sous-bois.

Il sort, sans trop savoir où il va.

Scène 17.

Louis XV. — Mademoiselle...

Mademoiselle de Charolais. — Sire ?

Louis XV. — Rien... J'aime prononcer ce mot « Mademoiselle ».

Mademoiselle de Charolais. — Pourquoi ?

Louis XV. — C'est un mot léger, on a l'impression qu'il va s'envoler.

Mademoiselle de Charolais. — Vous voulez que je parte ?

Louis XV. — Non, surtout pas !... Je veux que vous restiez à côté de moi. Laissez partir votre main, un petit peu, dans les airs, et faites-la donc atterrir sur la mienne.

Mademoiselle de Charolais s'exécute en riant.

Scène 18.

Juliette continue ses consultations. Un homme se présente, habillé avec recherche.

Juliette. — Entre, vieux prétendant. Approchez, Dom Lièvre. Vous savez pourtant que je ne vous ai pas fait appeler.

Dom Lièvre. — Je le sais. Je dirais même plus : je ne l'ignore pas.

Juliette. — Et pourquoi selon vous ?

Dom Lièvre. — Vous avez eu tort. Car je sais bien ce que je vais faire.

Juliette. — Quelle est votre humeur ?

Dom Lièvre. — Indignée. C'est moi qui vais le tuer, votre Charolais, et vous apporter son bras sur un plateau, son bras coupé qui comporte la main, qui comporte l'index, qui comporte la phalange qui a appuyé sur la détente. À moins que vous ne préfériez l'œil qui a visé.

Juliette. — Vous ?

Dom Lièvre. — Moi.

Juliette. — Qu'avez-vous fait de votre épée ?

Dom Lièvre. — Je l'ai mise en réparation.

Juliette. — Elle était rouillée.

Dom Lièvre. — Oui, rouillée de sang, non d'inaction.

Juliette. — Quand sera-t-elle prête ?

Dom Lièvre. — L'artisanat n'est plus ce qu'il était. Mais quand elle sera prête, oh alors, alors...

Juliette. — Après tout, vous avez aussi vos mains nues.

Dom Lièvre, à la cantonade, comme s'il provoquait Charolais. — Elles ne craignent pas la viande de bœuf.

Juliette. — Les dents, aussi.

Dom Lièvre. — Les dents aussi.

Juliette. — Ça tombe très bien : Charolais est à un jet de pierre.

Dom Lièvre, effrayé. — Ah, alors je vais l'attendre un peu plus loin.

Juliette. — Où ça ?

Dom Lièvre. — Au coin du bois.

Juliette. — Je connais le coin de ce bois-là.

Dom Lièvre. — Je vous souhaite le bonsoir, Juliette. Préparez votre trousseau.

Juliette. — Oui, Dom Lièvre. Vous êtes incorrigible. Je vous aime bien. Je ne vous recommande pas de bien faire attention à vous.

Dom Lièvre. — Mais pourquoi ?

Juliette. — Parce que vous n'avez rien à craindre.

Scène 19.

Charolais se frotte les mains et s'éloigne.

Louis XV. — Où va Charolais ? Mademoiselle, demandez à votre frère où il va ?

Mademoiselle de Charolais. — Où allez-vous, mon frère ?

Charolais. — Au service du roi.

Louis XV. — Le roi ne lui a rien demandé.

Mademoiselle de Charolais. — Il ne vous a rien demandé.

Charolais. — Je connais ses besoins.

Louis XV. — Vous êtes un diable.

Charolais. — C'est la bonne heure pour les diables.

Louis XV. — Allez.

Mademoiselle de Charolais rit de tout son cœur.

Scène 20.

Un homme apparaît au loin. Il ne s'approche pas. C'est L'homme aux chiens. Juliette l'aperçoit. L'homme aux chiens parlera très calmement.

Juliette, mauvaise. — Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi tu me suis ? (*Elle marche résolument vers lui, qui recule.*) Réponds. Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

L'homme aux chiens. — Peu de chose comptable en terme de biens matériel.

Juliette. — Alors quoi ?

L'homme aux chiens. — Justice, aussi, moi aussi, justice.

Juliette. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que je t'ai porté tort ?

L'homme aux chiens. — Non !

Juliette. — Est-ce que mon père t'a porté tort ?

L'homme aux chiens. — Non !

Juliette. — Quelqu'un des miens ? Je n'ai personne d'autre. Est-ce que je rêve de te porter tort ? Qu'est-ce que tu viens marcher sur mon ombre ? D'où es-tu ? D'ou viens-tu ?

L'homme aux chiens. — Je peux te raconter. Sois douce. Je suis à la recherche de la justice.

Juliette. — Je ne peux t'être d'aucune aide, je la cherche moi aussi, et c'est une aiguille dans cent bottes de foin. Je me demande même si l'aiguille n'est pas brisée en cent morceaux. Cent morceaux d'une aiguille à retrouver dans une meule de foin. Une balance et un glaive, taillés en miniature, dans mille meules de foin.

L'homme aux chiens. — J'avais deux chiens. J'étais un homme riche.

Juliette. — Que veux-tu dire avec tes yeux humides en parlant de chiens ?

L'homme aux chiens. — Je n'ignore pas que deux chiens sont plus faciles à remplacer qu'un seul père.

Juliette, *qu'un sanglot plie en deux.* — Tais-toi.

L'homme aux chiens. — Je te raconte.

Juliette. — Si tu veux. Dépense ta salive si tu en as à revendre. Est-ce que j'ai envie de t'écouter ?

L'homme aux chiens. — Je suis dans ma cabane. Je suis avec eux, nous trois mes chiens. C'est dans la forêt, là où personne ne passe habituellement. C'est un endroit où il y a de belles pierres. Elles sont curieuses comme le verre, à l'état naturel. Je sais les endroits. Je ne les dis à personne. Je me tais, comme pour les champignons. Je n'habite pas trop près de mes carrières. Quand j'ai de beaux spécimens, je les apporte au secrétaire d'un homme de cour qui en fait des choses pour la Cour, dont sont friands les vitrines et les cabinets de curiosité. Personne ne connaît mon existence. Je vivais avec deux chiens. Un jour, j'aurai de l'argent assez pour acquérir un bout de terre. Je reparle au futur. Mes chiens sont les plus beaux chiens de la terre. Je reparle au présent. Ils ont le poil soigné par moi, tous les jours que Dieu fait. Ils sont robustes et chassent la truffe. Je livre des truffes avec le quartz.

Juliette. — Tant mieux. Tu fais ce que tu as à faire. On t'a volé ton trésor ?

L'homme aux chiens. — Je vis en dehors des routes et des chemins de chasse. Mais le gibier est sur la terre pour égarer les chasseurs et les faire venir là où personne ne les invite.

Juliette. — Alors, ils sont venus. Et tu n'as pas eu à t'en féliciter.

L'homme aux chiens. — Un sanglier avait éventré plusieurs de leurs chiens. L'un d'eux est couché en croupe sur un cheval avec une bande autour du ventre (plusieurs tours) pour garder les entrailles à l'intérieur. Quand le cavalier et ses deux piqueurs arrivent devant ma maison, le chien crève sur le cheval. Le maître se présente : le comte. Un piqueur le présente plus exactement : M. de Charolais.

Juliette. — Oui, Charolais... C'est un nom qui en dit long sur le malheur qui arrive. Malheureux !

L'homme aux chiens. — Deux fois malheureux. Charolais me lance son chien en me donnant l'ordre de l'enterrer avec les honneurs et des prières, c'est ce qu'il a dit. Je ne suis pas hostile à enterrer sa bête. Il n'y a pas de raison de laisser pourrir ou d'attirer les charognards. J'ai seulement dit que je n'étais pas prêtre pour les prières. Mais il ne dit pas que cela. Il me lance un croûton en le baptisant « salaire », en le baptisant « transaction ». Et il me remercie en riant pour les deux chiens de remplacement. Ses amis ont des fouets. Son rire est une horreur.

Juliette. — Une horreur de rire. Tes chiens, il les a pris, en te couchant en joue. Bien heureux qu'il n'ait pas tiré.

L'homme aux chiens. — J'avais une mission : enterrer son chien. Je l'ai fait avec précaution. Pendant tout le temps que je creusai puis rebouchai la fosse, j'entendis mes chiens s'éloigner en pleurant. Ils étaient loin déjà que leur cri était encore dans mes oreilles. Je n'aurais jamais dû les tenir si beaux, si propres et si bien nourris. Jamais je n'aurais dû soigner leur pelade et leur merde aux yeux. J'aurais dû les élever repoussants.

Juliette. — Père, père, père...

L'homme aux chiens. — Je n'avais jamais entendu mes chiens pleurer.

Juliette. — Les chiens vont revenir.

L'homme aux chiens. — Ils peuvent revenir. Mais ce n'est même plus ce que je souhaite. Dans quel état reviendraient-ils ? Excités à la chasse, méconnaissables, furieux ?

Juliette. — Qu'est-ce que tu veux ?

L'homme aux chiens. — Justice. Toi aussi, je crois. Nous devons faire équipe.

Juliette. — Cela n'a pas grand chose à voir, un père et deux chiens.

L'homme aux chiens. — C'est exactement la même chose.

Juliette. — Les chiens ne sont pas des hommes.

L'homme aux chiens. — Je n'ai pas dit que les chiens étaient des hommes, même si certains hommes sont moins que des chiens. Mais les chiens sont des êtres.

Juliette. — Je cherche un candidat pour me venger.

L'homme aux chiens. — J'ai bien entendu. J'ai tout suivi. Je les ai vus se récuser les uns après les autres. Mais aucun n'a eu mon argument. Je ne partage pas l'idée du roi, la grâce et la vengeance. Le roi a ouvert un droit de vengeance. Le droit ferme le droit de vengeance. Comment le roi pourrait-il être le droit ? La justice n'est pas faite par un acte de vengeance. Œil pour œil, c'est l'histoire de la disparition des yeux. Tu prends un œil et en le prenant, tu l'annules. Il ne voit plus. Alors on t'en prend un à toi. Et une fois qu'il te quitte, il ne voit plus non plus. Ça fait beaucoup de gâchis. Bientôt, il n'y a plus que des aveugles, avec des plaies à soigner, en plus. Je ne vais pas te parler des dents.

Juliette. — Je n'ai jamais rien compris aux paraboles.

L'homme aux chiens. — Je ne partage pas l'idée du roi, la grâce et la vengeance. La justice n'est pas faite par un acte de vengeance.

Juliette. — C'est bien beau, mais en attendant la justice, on a le droit d'être impatient et de hâter le terme.

L'homme aux chiens. — Je suis tenace.

Juliette. — Je suis en colère.

L'homme aux chiens. — Je veux parler au roi.

Juliette. — Bonne chance. Moi, je ne l'ai déjà fait que trop. Il en a profité pour me toucher le cul.

L'homme aux chiens. — Ce sont des choses qui se font.

Juliette. — Je l'aurais tué.

L'homme aux chiens. — On ne peut pas tuer son roi.

Juliette. — On va se gêner...

Ils sortent.

Scène 21.

Charolais vient avec trois filles, Justine, Paulette, Aline.

Charolais. — Quel est le sport du roi ? Le roi chasse. La chasse est la passion du roi, du corps du roi. La chasse du roi se déploie dans les forêts du roi. Dans les sous-bois du roi qui sont quelque chose comme la nuit du roi dans le plein jour du roi : une impossibilité de contraires que rend actuelle la logique du roi. Le corps du roi, monté sur les chevaux du roi, galope et force le cerf du roi. Chaque cerf du royaume est le cerf du roi. Le cheval du roi est vaillant. Il peut suivre, à la poursuite d'un grand cerf, un grand cercle tout autour de Paris, une couronne de Marly jusqu'à Verrières, poussant jusqu'à la Bièvre et puis Arcueil, et de Rambouillet à Sénart ou Rantilly par Fontainebleau, Chantilly au-delà. Le roi chasse. Il se crève le corps pour le débrider, se vider le cerveau et le rénover. Le roi rêve au cerf du roi, au cerf du jour, le cerf vierge du roi qui n'a encore fui devant aucun chasseur. Le cerf du roi a de l'endurance. Il fait courir le roi consentant, le roi qui sue par tous les pores de sa peau. Le roi décharge. Il se libère. C'est le corps sain du roi, dans lequel baigne l'esprit sain du roi. C'est la santé sanctifiée du roi dont a besoin le bon peuple. Le roi sue et ressure. Le roi sent bon jusque dans sa sueur. La mauvaise eau s'en va dans les vêtements qui la pompent. Et ne reste que le bon sperme, le champagne de vie. La crème Chantilly du roi. Le sperme du roi qui fait les dauphins. Le sperme du roi qui fait les rois. C'est alors qu'il faut apporter l'eau tiède pour les ablutions, et tout en même temps le vin qu'on fait à Épernay, et voiturer les filles. C'est le festin du roi et son divertissement.

Les filles sont amenées. Mademoiselle de Charolais applaudit en riant.

Mademoiselle de Charolais. — Là , du moins, il est inoffensif !

Louis XV. — Charolais, comment fais-tu ton compte pour trouver des belles en pleine forêt ?

Charolais. — Ha ha ha. C'est que je connais les élevages.

Louis XV. — Tu es une fière crapule, Charolais. Je me demande si je n'ai pas trop dépensé de grâces avec ton dossier calamiteux.

Charolais. — Gardez-en quelques-unes, sire, car je n'ai pas l'intention de m'amender. Le voudrais-je que je ne le pourrais pas. Il vous faut un bouffon de vice. Comment cette case pourrait-elle être vide dans votre royaume ? Personne n'y croirait ! Vous savez bien que la vertu est toujours une hypocrisie. « Vertu » ! Ha ha ha ! c'est un mot que seule une langue fourchue peut prononcer. Regardez vos curés, pas un pour servir de modèle à un autre... Vous êtes fatigué, sire, la vertu ne passe pas dans une langue fourbue. Allez, les filles, c'est à vous de jouer.

Elles s'approchent.

Louis XV. — Je suis heureux. Je vous écoute. Je vous attends.

Paulette. — Sire, voulez-vous que je me déshabille ou préférez-vous le faire vous-même ?

Justine. — Dois-je, sire, vous poser la même question ?

Louis XV. — Je vous y autorise, mademoiselle. Même, je vous y enjoins.

Justine, *intimidée, bouche ouverte.* — ...

Louis XV. — Eh bien, posez.

Aline. — Pose-le, puisque le roi te le dit !

Justine. — Que je pose quoi ?

Paulette. — Ton popotin ! Mais quelle gourde !

Justine. — Où ?

Paulette. — Sur son genou, idiot !

Rire général. Justine s'assied sur le genou du roi qui lutine.

Aline. — Sire, suis-je digne d'être délacée par vous ?

Louis XV. — Que Charolais le fasse. Il a la main à ça.

Charolais. — Délicatement ? En suis-je capable ? Viens là.

Aline. — Pas comme ça !

Paulette. — Il ne sait pas. Il ne sait absolument pas. Il n'a pas la technique.

Justine. — Il n'a pas de patience.

Aline. — Vous resserrez le nœud, au lieu de...

Charolais. — Ah là là...

Louis XV. — Un désastre.

Charolais. — Les grands moyens !

Exaspéré, Charolais y va au couteau de chasse.

Louis XV, *hilare.* — Tous ces nœuds gordiens... (*Il regarde sa braguette et la montre.*) Et moi, qu'est-ce qui m'arrive ?

Paulette. — Sire, c'est impressionnant.

Justine. — Voulez-vous que... ah ! je n'arrive pas à le dire...

Aline. — Voulez-vous que je vous délace, sire, ou préférez-vous le faire vous-même ?

Paulette. — Ou préférez-vous que le comte le fasse. Il a la main à ça.

Louis XV. — Oui, Charolais peut le faire, mais plutôt Mademoiselle. Elle n'a pas besoin de couteau, elle.

Mademoiselle de Charolais. — Elles sont coquines. Mais, sire, je ne garantis pas leur état hygiénique.

Louis XV. — Oui, je ne vais pas prendre de risque. Venez avec moi, Charolais. On ne va pas faire ça en public.

Charolais. — Pour ma part, je n'y verrais pas d'inconvénient.

Il rit en fixant le public. Louis XV s'éloigne avec les trois filles, suivi de Charolais. On peut bien les apercevoir en action derrière un bosquet.

Scène 22.

Entrent Barnabé et Germaine.

Germaine. — Barnabé.

Barnabé. — Germaine.

Germaine. — Alors nous allons le faire.

Barnabé. — Le mariage, oui.

Germaine. — Juliette ne t'impressionne plus ?

Barnabé. — Juliette est impressionnante, mais elle est inquiétante.

Germaine. — Trop ?

Barnabé. — Trop.

Germaine. — Tu n'aurais pas la paix avec elle.

Barnabé. — C'est ça.

Germaine. — Mais est-ce que tu veux la paix ?

Barnabé, prenant Germaine par la taille. — On n'est pas obligés de se battre pour se saisir et s'intéresser.

Germaine. — Fais-moi quand même des bleus. Des petits et des grands.

Barnabé. — Mais pourquoi ?

Germaine. — Tu disais que ça m'allait bien.

Barnabé. — Des tout petits.

Ils entendent du bruit.

Germaine et Barnabé. — Attention !

Ils s'enfuient mais tombent sur Charolais en chemise jambes nues.

Charolais, à *Germaine.* — Toi, par ici !

Il saisit Germaine et l'entraîne. Barnabé s'enfuit de l'autre côté.

Scène 23.

La scène reste vide un temps long.

Scène 24.

Rentrent Louis XV et Charolais, qui se rajustent.

Louis XV. — Que peut-on faire d'agréable après l'amour, Charolais ? La chasse encore ? Mais on n'a plus envie de poursuivre et de tuer, après l'amour. L'amour va toujours vers la vie, quand il est réussi, du moins. J'ordonne qu'on ne chasse pas. J'ordonne qu'on ne tire plus. On peut écouter de la musique, à commencer par celle des oiseaux. Écoutez. (*Il écoute.*) Et même s'il n'y a pas d'oiseaux, il y a tous les bruits de la forêt de nuit. Une feuille fait un vacarme terrible, la nuit, quand elle tombe. Ou une graine, un fruit. Les musiciens devraient s'en inspirer. Charolais !... Vous dormez ?

Charolais. — Sire, je n'ai pas de conversation, vous le savez bien. Je vous confie à ma sœurlette qui en a, elle, en sus du reste.

Louis XV, *baisant la main de Mademoiselle de Charolais.* — Mademoiselle...

Mademoiselle de Charolais. — Ce que j'aime dans le chant, c'est qu'en écoutant chanter, c'est comme si j'étais à l'intérieur de la personne.

Louis XV. — Mais oui, la musique est l'amélioration des sons, comme on sait le faire aujourd'hui d'un sol qui n'a pas encore été cultivé.

Mademoiselle de Charolais. — Je ne connais strictement que la musique et la danse qui aient ce pouvoir de continuation de l'amour.

Louis XV. — Le mauvais garçon disait au contraire que la danse venait de la panse.

Mademoiselle de Charolais. — Charolais ?

Louis XV. — Charolais ? Qu'est-ce qu'il vient faire encore dans votre bouche ?

Mademoiselle de Charolais. — C'est mon frère.

Louis XV. — Il faudra qu'un jour vous me racontiez vos enfances.

Mademoiselle de Charolais. — Elles étaient assez banales.

Louis XV. — Voilà qui m'étonnerait.

Mademoiselle de Charolais. — Je vous assure ! Les quatre saisons dans nos parcs... l'hiver on se réchauffe en soufflant fort l'haleine chaude entre les deux épaules, là, sur la nuque ; en mai les tapis de fleurs et les jambes qui veulent être nues ; l'été... etc. Nous n'avons pas inventé grand chose. C'est plus tard qu'on a commencé les surenchères.

Louis XV. — Ce sont elles, figurez-vous, qui m'intéressent.

Mademoiselle de Charolais. — Posez-moi une question, sire, que je sache par où commencer...

Louis XV. — L'avez-vous déjà pris dans votre bouche ?

Mademoiselle de Charolais. — Sire, mais c'est extrêmement intime comme question.

Louis XV. — Si le roi ne peut pas s'autoriser des questions intimes... Répondez.

Mademoiselle de Charolais. — Eh bien oui.

Louis XV. — J'en étais sûr. Cela ne fait-il pas partie des interdits fondamentaux ?

Mademoiselle de Charolais. — Vous voulez dire des transgressions fondamentales.

Louis XV. — Je voulais parler de François Villon à propos de mauvais garçon.

Mademoiselle de Charolais. — Ça ne se fait pas tout seul, cela étant.

Louis XV. — Il faut s'aider de quoi ?

Mademoiselle de Charolais. — D'un moment d'égarement. Ce n'est pas le nec plus ultra.

Louis XV. — Vous pouvez me dire ce que cela vous fait ?

Mademoiselle de Charolais, faussement choquée. — Sire !...

Louis XV. — Je vous pose cette question pour la science.

Mademoiselle de Charolais. — Alors, si c'est pour la science...

Louis XV. — Dites.

Mademoiselle de Charolais, après réflexion. — J'accouche de quelque chose, et sans douleur. Mais de quelque chose d'avant la naissance. J'accouche comme une sage-femme.

Louis XV. — Et avec votre frère, c'est encore plus personnel...

Mademoiselle de Charolais. — Je préfère avec le roi.

Louis XV. — Pourquoi ?

Mademoiselle de Charolais. — Parce qu'alors c'est moi qui suis monarque.

Louis XV. — Usurpatrice !

Mademoiselle de Charolais. — Il y a de cela.

Louis XV. — Et lui, alors, que devient-il.

Mademoiselle de Charolais. — Il doit le savoir mieux que moi.

Louis XV. — Que pensez-vous qu'il devient ?

Mademoiselle de Charolais. — Il est tété par sa maman !

Louis XV. — Oui, c'est exactement ça.

(Un silence particulier.)

Mademoiselle de Charolais. — Mais mon frère, non, je préfère de loin la visite du roi. Elle n'a pas lieu assez souvent.

Louis XV. — C'est que vous êtes le diable, Mademoiselle, et que j'ai beaucoup de confesseurs.

Mademoiselle de Charolais. — Je ne comprendrai jamais pourquoi vous les tolérez jusque dans leurs abus.

Louis XV. — Je les laisse parler. Faire les gros yeux ou les lever au ciel le plus hypocritement du monde.

Mademoiselle de Charolais. — Ils vous sucent l'âme.

Louis XV. — Je ne suis pas athée. D'autre part, j'ai été sacré à Reims.

Ils se rasseyent.

Charolais. — Moi, à ma connaissance, Dieu n'existe pas.

Scène 25

Entre Charolais, accompagné du professeur Krempe.

Le professeur Krempe. — Alors, mon ami, mon terrible ami...

Charolais. — Quoi qu'il arrive, je suis déjà content que vous m'appeliez toujours « ami ».

Le professeur Krempe. — Je vous ai dit que jamais je ne renoncerais à ce mot avec vous. Je n'ai qu'une parole. Même si...

Charolais. — Si ?...

Le professeur Krempe. — Même si vous mettez mes ardeurs à rude épreuve.

Charolais. — Vos bouderies ou colères seraient de toute façon bien faibles contre mes malins plaisirs.

Le professeur Krempe. — Je sais que je ne sais rien, mais ça aussi je le sais.

Charolais. — Mes innocents plaisirs... Mais parlons d'autre chose.

Le professeur Krempe. — Comment allez-vous ? Vous boudez Versailles.

Charolais. — Donc vous aussi, Krempe.

Le professeur Krempe. — Moi ? Je n'y ai jamais mis les pieds. C'est seulement ce qu'on m'a dit, qu'on ne vous y voyait plus.

Charolais. — Le roi n'aime pas Versailles. Je ne comprends pas comment c'est possible. Ce n'est peut-être qu'affectation. Au petit soir, lorsqu'on fait à pied le grand tour de la pièce d'eau des Suisses jusqu'au Soleil à Cheval du Cavalier Bernin. On ne peut pas être indifférent et ne pas souhaiter réitérer. Je dois vous paraître bien contemplatif, tout d'un coup. Il fait chaud sous les grands platanes, on se prépare à passer la route de Saint-Cyr et à monter les Cent-Marches. Le Nôtre était vraiment des nôtres. Les Cent-Marches, c'est l'escalier qui monte lui-même l'escalier, qui ne laisse ce soin à personne d'autre. La matière qui bouge, le commandeur de pierre, *l'uomo di sasso*... Nous ne sommes que le laquais de l'escalier, quand nous montons l'escalier avec l'escalier lui-même, en lui portant sa traîne de pierre. Mais Louis n'est pas sensible à cela. Il est obligé de se voir en monarque pesant sur l'escalier qui le supporte. Nous autres, non, avec une belle à notre bras, notre amour du moment, nous sommes légers d'inexistence, portant notre érection à son point de déséquilibre, à son acmé... C'est d'un agrément insurpassable. Un bosquet se présente toujours pour coucher sur notre cape la Diane partenaire, la Latone furieuse qui va crier plus fort peut-être que le cerf au brame. Mais le roi veut bien que nous aimions Versailles. Il nous en consent volontiers la jouissance, au moment où lui même s'écarte et va rejoindre son bureau ou la forêt profonde. Ce n'est pas toujours agréable alors de s'entendre dire :

Louis XV, qui se lève. — Vous venez, Charolais ? Vous venez en forêt ? Vous ne venez que si vous le voulez bien, naturellement.

Louis XV se rassied.

Charolais. — Il faut toujours vouloir. On n'a pas le choix. On se réserve Versailles pour une autre fois. On part se fatiguer à cheval.

Le professeur Krempe. — C'est là la vie de favori.

Charolais. — Sale métier.

Le professeur Krempe. — Qu'y a-t-il de si dur dans la chasse ?

Charolais. — Les heures de selle finissent toujours avec le mal au cul.

Le professeur Krempe. — Ça doit être bien affreux. Je viens de lire un mémoire de médecine sur les clous qui s'installent dans le fondement. Ils sont durs à déclouer si le sujet ne s'installe pas vingt jours de suite allongé sur le ventre.

Charolais. — S'il y a sous lui quelqu'un de choix...

Il rit.

Le professeur Krempe. — Toujours le mot pour jouir...

Charolais. — Toujours. Qu'est-ce que vous faites dans les parages, Krempe, cher professeur ?

Le professeur Krempe. — Justement, je fais le professeur. Non point le professeur qui enseigne, mais celui qui apprend, qui se documente.

Charolais. — Ce doit être suprêmement ennuyeux.

Le professeur Krempe. — Aucunement.

Charolais. — C'est vous qui devriez être avec le roi. Venez, que je vous présente. Il chassera peut-être moins quand il vous connaîtra. Vous lirez vos traités côte à côte. Vous serez attendrissants comme des camarades d'école.

Le professeur Krempe. — Non non, j'ai à faire un peu plus loin, je n'ai pas le temps.

Charolais. — Vous êtes grossier, Krempe.

Le professeur Krempe. — Il y a de l'agitation pour des affaires de grain. Croyez-moi je serai plus utile à aller voir de près ce qui se passe plutôt que de faire ma cour ou participer à quelque hallali.

Charolais. — Comme vous voudrez, mais revenez. Il faudra que je parle avec vous.

Le professeur Krempe. — De certains événements récents ?

Charolais. — Eux-mêmes.

Le professeur Krempe. — Qui vous concernent de près ?

Charolais. — Oui.

Krempe sort.

Scène 26.

Louis XV. — Qui est cet homme ?

Charolais. — C'est Krempe. C'est un ami à moi.

Louis XV. — Les amis de mes amis sont quoi déjà ?

Charolais. — Cette fois, ce n'est pas si sûr.

Louis XV. — C'est un franc-maçon ?

Charolais. — En quelque façon.

Louis XV. — Pas un libertin, apparemment.

Charolais. — Vous avez raison. Il est bien pire.

Charolais rit violemment.

Louis XV. — Tuez-le pour moi.

Charolais. — Sire...

Louis XV. — Quoi ? Vous n'allez pas faire votre rosière... Pas avec moi ! Vous tuez assez facilement, il me semble.

Charolais. — Je choisis mes gibiers.

Louis XV. — Hon. (*Sombre.*) Je plaisantais, Charolais.

Charolais, sombre. — Je le sais bien, sire.

Louis XV. — Krempe...

Charolais. — Le professeur Krempe.

Louis XV. — Un Allemand ?

Charolais. — Français comme vous et moi.

Louis XV. — Comme vous ou comme moi ?

Charolais. — Comme moi plutôt. Il m'a sauvé la vie, un jour. Et depuis lors, je devrais lui en être reconnaissant. Mais c'est plutôt lui, en fait, qui a choisi de l'être. Il ne veut pas qu'il soit dit qu'il aurait eu tort. Je crois qu'il veut absolument sauver, je ne sais quoi, ma réputation, le peu de vertu dont je dispose... C'est un original.

Louis XV. — Présentez-le-moi !

Charolais. — Oui, sire, à l'occasion.

Louis XV. — Plutôt à ce moment-là !... Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

Charolais. — Une pure coïncidence. Il est dans les affaires. Il a des affaires à faire non loin d'ici. Enfin, des études, plutôt.

Louis XV. — Ah oui ?

Charolais. — Oui.

Louis XV. — Je n'aime pas les Francs Maçons. Ce sont toujours des espèces d'Anglais ou des hommes de Voltaire. Vous devriez me le tuer, Charolais. Je vous accorderais votre grâce. Sans conditions cette fois.

Charolais. — Bourreau, c'est un métier, sire. J'en ai connu un en Angleterre, il devait s'agripper à ses pendus trop légers, pour une meilleure pendaison. Comme un ours sur un tronc d'arbre. Pour une pendaison plus rapide. Il faisait un régime grossissant afin de s'agripper le moins longtemps possible.

Un silence particulier.

Louis XV. — Et que devient votre Juliette ?

Charolais. — Elle rôde. Elle n'est jamais très loin de moi.

Louis XV. — Elle a quelque chose, cette fille !

Charolais. — Oui, mais quoi ?

Louis XV. — Tout son bien est sur elle.

Charolais. — Comme tout le monde.

Louis XV. — Sauf que vous, c'est autre chose qui est sur vous.

Charolais. — Quoi ?

Louis XV. — Le mal.

Charolais. — C'est un bien grand mot. Elle vient.

Louis XV. — Voyons cela.

Louis s'assied à côté de Mademoiselle de Charolais. Charolais reste debout auprès d'eux.

Scène 27.

Entre Jean accompagné de Juliette et de paysans qui chantent.

Paysans. —

Sur mon chemin, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de paille
Sur mon chemin, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de blé.

Oui oui, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de paille
Oui oui, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de blé.

Juliette. — Jean ! (*Aux autres.*) Laissez-nous seuls.

Le roi rit (on ne peut plus différemment de Charolais).

Mademoiselle de Charolais, dans l'oreille du roi. — Dites-moi pourquoi vous riez, que je rie aussi.

Louis XV. — Ça ne se dit pas, au théâtre.

Mademoiselle de Charolais. — « Laissez-nous seuls. » ?

Ils rient de façon coquine en se prenant la main.

Louis XV. — Oui, cela ne se peut dire, au théâtre.

Mademoiselle de Charolais. — Ou : « Que cela reste entre nous. »

Louis XV. — Ou « Entre nous soit dit. » On n'est jamais seul, au théâtre. (*Ils rient.*) Le roi en sait quelque chose.

Juliette fixe le roi. Soudain, le roi ne rit plus.

Jean. — Alors, Juliette...

Juliette. — Oui oui.

Jean. — Malédiction sur ce seigneur !

Juliette. — Ainsi soit-il.

Jean. — Ça faisait bien longtemps que je ne l'avais pas vu. J'aurais tellement voulu le revoir vivant.

Juliette. — C'est trop tard.

Jean. — Il n'aurait pas dû accepter de croiser son chemin.

Juliette. — Facile à dire et trop tard. Trop tard, trop tard.

Jean. — Charolais l'a provoqué, toute le monde le dit.

Juliette. — Oui. Mais ce n'était pas une raison pour se laisser faire.

Jean. — Tu aurais voulu qu'il fasse quoi ?

Juliette. — Mon père aurait dû s'avancer avec son petit couteau. Le petit couteau pour tailler les chevilles de bois et fendre les attaches des peaux de lapins. Le petit couteau très effilé. Je le garde caché en lieu sûr.

Jean. — Son petit couteau trop effilé. S'il s'en était servi comme tu dis, il serait tout aussi mort, aujourd'hui.

Juliette. — Du moins Charolais aussi.

Jean. — Et toi souillée ! Emportée, souillée, forcée.

Juliette. — Qu'est-ce que tu veux, Jean ?

Jean. — L'impossible.

Juliette. — Sois précis.

Jean. — Tu m'as toujours refusé.

Juliette. — Oui.

Jean. — Je veux ce que tu m'as toujours refusé. Mais est-ce bien raisonnable ?

Juliette. — Non, Jean. Ce n'est pas raisonnable. C'est la déraison même.

Jean. — J'ai trouvé le moyen que tu changes.

Juliette. — Lequel ?

Jean. — J'ai entendu parler de ton appel d'offres.

Juliette. — Ah ?

Jean. — Ah quoi ?

Juliette. — Et alors ?

Jean. — C'est un engagement.

Un silence particulier.

Juliette. — Je n'aurai qu'une parole.

Jean. — Si je tue ce Charolais, tu m'acceptes ?

Juliette. — Non.

Jean. — Ce n'est plus qu'à toi que je peux faire la demande.

Juliette. — Oui, et si je répondais à la place du mort, ce serait non.

Jean. — Ton père, ce n'est pas difficile, son consentement, je l'achète post mortem.

Juliette. — Ah oui...

Jean. — Je l'achète parce qu'il est à vendre. Et c'est toi qui l'as mis en vente.

Juliette, *qui rit agressivement.* — Ha ha ha.

Jean. — Sa mort est à vendre.

Juliette. — Qu'est-ce que tu veux en faire ? Ce n'était pas son genre d'imaginer vendre cette pauvre chose.

Jean. — Alors sa mort sera gratuite.

Juliette. — Oui.

Jean. — Tu as dit oui ?

Juliette. — Non.

Jean. — Tu veux réfléchir.

Juliette. — C'est ça.

Jean. — Je reviens dans huit jours.

Juliette. — Bien avant, ma réponse.

Jean. — Je reviens demain.

Juliette. — Avant.

Un silence particulier.

Jean. — Je suis revenu.

Juliette. — Je t'écoute.

Jean. — Si je tue ce Charolais, tu m'acceptes ?

Juliette. — Oui.

Jean. — En dépit de toute ma laideur et rugosité ?

Juliette. — Oui.

Jean. — Et rustrerie ?

Juliette. — Oui.

Jean. — Et lenteur ?

Juliette. — Du moins tu n'es pas un lâche.

Jean. — Embrasse-moi.

Juliette. — Non.

Jean. — Pour le pacte.

Juliette. — On verra, tue d'abord.

Jean. — On tuera.

Juliette. — Mais de face et comme en duel, lui l'épée, toi, la hache.

Jean. — On tuera.

Ils sortent en fixant Charolais dans les yeux.

Scène 28.

Louis XV. — Une histoire, Charolais !

Charolais. — Que je vous raconte une histoire, beau sire ?

Louis XV. — Oui. Nous avons chassé. Nous avons jugé. Nous avons baisé. Nous pouvons écouter une histoire. Après quoi, nous rentrerons à Versailles pour travailler aux questions fiscales.

Charolais. — Alors, si ce sont des questions fiscales qui vous attendent, alors oui, vous méritez une petite gâterie par avance. Voulez-vous une histoire neuve ?

Louis XV. — Neuve ou pas, ce sont toujours les mêmes. Pourvu qu'elle soit bonne.

Charolais. — Celle de l'abbé de Sade ?

Louis XV. — Je la connais.

Charolais. — C'est une nouvelle.

Mademoiselle de Charolais. — Qui est-ce ?

Charolais. — L'oncle d'un de nos amis. Vous ne pouvez pas l'avoir oublié.

Mademoiselle de Charolais. — Donatien !

Charolais. — L'oncle de Donatien.

Mademoiselle de Charolais. — Donatien, le peu recommandable... Non, je n'ai pas oublié.

Charolais. — Vous allez voir. L'abbé de Sade... Un prêtre du diocèse d'Avignon et libertin. Il n'y a plus trop de surprises pour lui à Avignon ou à Carpentras. Alors il fait le voyage de Paris. Il va dans une maison de prostitution à Paris. Je la connais, elle est sise rue du Chantre, pas du Chancre, du Chantre ! Encore que... C'est la paroisse de Saint-Germain-L'Auxerrois. Mais le chantre est sûrement spécialisé en chansons paillardes. Et il y va, l'abbé, pour la seule raison qu'une fille s'y nomme Dieu, Marie-Françoise Thérèse Dieu, prostituée du Chantre. Comment le sait-il ? Des prospectus circulent peut-être bien, sous le manteau. Alors l'abbé la fout par tous les trous en parfaite copulation. Il lui fait subir aussi des châtements corporels, qui aime bien châtie bien, histoire de lui faire expier son métier de vice. Il glisse même quelques hosties (consacrées !) dans les trous qu'il visite., sans doute pour y éradiquer le démon.

Rire de Charolais. Mademoiselle de Charolais pouffe. Le roi est grave.

Louis XV. — Comment savez-vous tout cela ? Vous inventez.

Charolais. — Je n'invente rien : le rapport de police !

Louis XV. — Vous avez connaissance des rapports de ma police ?

Charolais. — Monsieur de Sartine les montre volontiers.

Louis XV. — Vous avez de la chance d'être un bon chasseur, comte, un chasseur infatigable et qui a le sens de la meute. Sans cela, je vous enverrais vous calmer dans les terres les plus lointaines que vous avez en votre possession.

Charolais. — Vos lettres, sire, ont du cachet.

Louis XV. — On le dit (quand on le peut encore). On raille, mais on tient prêtes ses valises.

Charolais. — Ce sont les risques du métier de cour.

Louis XV. — Donc, il aurait fustigé Dieu, votre abbé ?

Charolais. — Simple légitime défense, sire. Mais ce fut bien pis, si vous avez écouté mon conte, qui d'ailleurs n'est pas un conte !

Louis XV. — Mais, Charolais, c'est très mal. Dieu, le vrai, n'a pas pu ne pas le savoir.

Charolais. — Est-ce que vous ne l'avez pas ignoré avant que je vous informe ?

Louis XV. — Il respecta Marie-Madeleine, lui !

Charolais. — Je ne lis les *Évangiles* qu'entre les lignes.

Louis XV. — Vous allez toujours trop loin.

Louis XV va se rasseoir, sombre et boudeur.

Scène 29.

Jean affûte sa hache. Il est avec sa mère, Gertrude.

Jean. — Mère, je vais me marier.

Gertrude. — Tu vas prendre femme ?

Jean. — Avec une femme qui va prendre homme.

Gertrude. — Mutuellement ?

Jean. — Également.

Gertrude. — Ce ne sera pas cette Juliette, au moins.

Jean. — Ce sera Juliette. Ou alors personne.

Gertrude. — Alors personne.

Jean. — Mais je ne te demande pas ton avis, mère.

Gertrude. — Elle est ton malheur.

Jean. — Elle est tout ce que je me souhaite.

Gertrude. — C'est une fatale.

Jean. — Non, non.

Gertrude. — C'est obligé.

scène 30.

Louis XV, de son fauteuil de spectateur, appelle.

Louis XV. — Qu'on m'apporte un fusil chargé !

Entre le chargeur de fusils.

Le chargeur de fusils. — Balle pour sanglier. Perce le cuir de cent ans d'âge. Un parfait fusil, un peu renforcé. Le canon propre comme un sifflet.

Louis XV. — Bien. Mettez-vous face à moi, Charolais. Là. Oui, debout.

Charolais. — Mais non...

Louis XV. — Quoi ?

Charolais. — Au centre, ainsi exposé ?

Louis XV. — Oui. Charolais, dites-moi, Charolais... vous avez fait comment pour tuer cet homme en vous divertissant ? Qu'y a-t-il de divertissant là dedans ? Comment vient le divertissement ? Il passe par où ? Il entre par les yeux et par les oreilles ? Voir un rond de sang sur une chemise plutôt que sur un pelage ? Le plaisir, vous le sentez monter dans les jambes, chauffer tout le bas-ventre comme le fait la vue d'une belle fille vivante ? La vie qui s'en va fait-elle le même effet ?

Charolais. — Cela fait, sire, beaucoup de questions.

Louis XV. — Huit, seulement.

Charolais. — C'est bien ce que je disais.

Louis XV. — Pas de réponses ?

Charolais. — Je n'en vois qu'une.

Louis XV. — Nous l'écoutons.

Charolais. — Elle ne sera pas à la hauteur de vos importantes questions.

Louis XV. — Alors gardez-la pour vous.

Il se détourne, furieux.

Mademoiselle de Charolais, *une main sur son bras.* — Il faut être une grande sœur pour supporter cette impertinence, sire.

Louis XV. — Encore une belle chose que vous faites mieux que personne.

Mademoiselle de Charolais. — C'est toujours bon, les compliments.

Louis XV. — Vous embrassez comme aucune.

Louis XV et Mademoiselle de Charolais s'enlacent et s'embrassent longuement à pleine bouche.

scène 31.

Entre le professeur Krempe, qui incite Charolais à le rejoindre.

Le professeur Krempe. — Vous avez fait comment pour tuer cet homme en vous divertissant.

Charolais. — Vous aussi ? Mais qu'est-ce qui se passe ? Vous vous êtes donné le mot par-dessus les classes ? Lâchez-moi, à la fin !

Le professeur Krempe. — Répondez-moi... Qu'y a-t-il de divertissant là dedans ? Il y a une étude à faire sur le bonheur dans le crime, le plaisir dans le crime. Je n'ai pas encore vraiment lu ce genre de traité.

Charolais. — Je ne suis pas analytique, Krempe.

Le professeur Krempe. — Si vous me dites ça, c'est signe que vous vous êtes analysé.

Charolais. — Je suis d'abord une impulsion.

Le professeur Krempe. — Je l'ai bien remarqué depuis tout ce temps que je vous connais, mais je n'ai pas tout à fait renoncé à vous infléchir.

Charolais. — Vous aurez bien du travail.

Le professeur Krempe. — Le travail ne me fait pas peur.

Charolais. — Je ne sache pas que la part éduquable d'un homme soit si importante que vous semblez le croire.

Le professeur Krempe. — Laissez-moi à mes illusions.

Charolais. — Je n'attends pas qu'elles deviennent miennes.

Le professeur Krempe. — Je n'ai lu qu'un vague article (un peu expéditif) sur les sadistes, qui conduit à penser que le plaisir né de la violence faite à autrui n'est strictement qu'un soulagement, à coup sûr pas un accomplissement par la décharge ou une multiplication de soi. Non, plutôt une soustraction d'un fardeau. C'est assez négatif. Ne parlons même pas de relation ou de réciprocité. C'est à sens unique et c'est insensé. La jouissance, du coup, n'est forcément qu'un commerce.

Charolais. — Je récusé absolument le fait que ce puisse être un sujet d'étude, comme vous dites. Vous, avec vos traités et vos études à distance !... Venez, je vais vous emmener une fois en débauche. Je vais vous installer le nez sur la bête. Le nez entre les fesses de la bête ! Je vais vous apprendre.

Le professeur Krempe. — Vous aurez bien du travail.

Charolais. — « Ma non manca in me coraggio. »

Charolais saisit Krempe de force. Il rit. Krempe se débat.

Le professeur Krempe. — Assez !

Charolais. — Vous n'êtes pas drôle.

Le professeur Krempe. — Vous êtes sinistre..

Charolais. — Laissez-moi vous enseigner, Krempe. À qui veut l'entendre, vous clamez que vous voulez apprendre, que vous rêvez d'apprendre !

Le professeur Krempe. — Je ne sais pas pourquoi, mais je ne vous imagine pas en pédagogue.

Charolais. — Pourquoi pas ?

Le professeur Krempe. — Vous seriez obligé de mettre au second plan votre propre dépense. Comment voudriez-vous le supporter ? C'est une ascèse. Vous baisez trop, Charolais.

Charolais. — Je vous en laisse un peu. Il y en a pour tout le monde. Allez !... Une petite fois n'est pas le début de la coutume. De la même façon, la petite fois que je vous consens vous fera, vous verrez, libertin pour la vie ! Par ce que je veux vous faire vivre, vous serez corruptible, après ça. Vous tuerez père et mère et même amante pour le revivre ! Alors seulement vous pourrez commencer votre mémoire : *Le bonheur pervers.*

Le professeur Krempe. — Vous m'avez même trouvé mon titre... Mais je vais vous dire : vous crachez dans la soupe du plaisir en faisant l'affaire des culs serrés et des rigoristes. Vous êtes une calamité, Charolais.

Charolais. — Krempe, je ne suis pas un homme éclairé. Je ne suis pas un homme des Lumières. Je crains même le trop de lumière. C'est parce que j'ai les yeux fragiles, les yeux bleus sont comme cela.

Le professeur Krempe. — Moi, je crains le pas assez de lumières, un pas assez qui est capable de tout dévoyer, jusqu'aux meilleures intentions des sujets les meilleurs. J'ai lu un livre de voyageur arabe. Il dit : vole un cheval et ton juge t'en demandera neuf en punition, ou si tu n'en as pas il prendra tes enfants et si tu n'en as pas : ta vie ! C'est ainsi que les bêtes n'ont pas besoin d'être parquées dans l'Asie centrale. Ailleurs, les voleurs, on ne se contente pas de récupérer le bien. On leur vole une main, un poing... Comment se fait-il que vous soyez encore de ce monde et entier ?

Charolais. — Le roi m'a donné sa grâce. Il me l'a donnée définitivement. D'accord, il ne l'a pas donnée qu'à moi. Mais qui voulez-vous qui l'utilise ?

Louis XV, qui se lève. — Je vous remercie, là aujourd'hui, Charolais, mais je remercie d'avance celui qui ne vous a pas gracié et qui vous tuera un jour ou l'autre, jamais de votre vivant, peut-être. Qui sait si ce n'est pas votre tombeau qui sera visité, votre dépouille souillée, votre cœur, déjà réduit à la taille d'une noisette, transpercé.

Charolais. — Il est vrai, je sais un Condé de la lignée dont la tombe a été ouverte, un jour, et la dépouille simplement conchiée et compissée. Je n'en suis pas là. Le roi m'a donné sa grâce.

Le professeur Krempe. — Je n'aime pas ce système de grâces.

Charolais. — Pourquoi ?

Le professeur Krempe. — À cause d'une expérience.

Charolais. — Scientifique ?

Le professeur Krempe. — Non.

Charolais. — Sexuelle ?

Le professeur Krempe. — Pas davantage.

Charolais. — Je n'en vois pas d'autre sorte.

Le professeur Krempe. — Il en est pourtant.

Charolais. — Expérience... Laquelle ?

Le professeur Krempe. — Carcérale.

Charolais. — Ah !

Le professeur Krempe. — Je me suis trouvé dans une prison de cachet.

Charolais. — Vous voulez dire une jolie prison ?

Le professeur Krempe. — Non, je veux dire une prison de lettre de cachet, de l'arbitraire absolu monarchique. Et il y avait là un pauvre libertin, oh ! qui n'était pas bien méchant... Il n'était pas du genre sodomite de force, ne pratiquait qu'avec des consentants qui y trouvaient du vrai plaisir. Vous voyez que j'ai déjà entendu parler de vos affaires favorites ! Eh bien le directeur de la prison, qui trouvait cet homme encombrant à cause seulement de ses pensées, des pensées qu'on lui prêtait, laissa entendre à bien d'autres détenus, nettement moins recommandables, que si l'un ou l'autre le débarrassait, lui, directeur, de ce fardeau, il ne

serait pas inquiété. Ne dirait-on pas qu'il réinventait Louis XV ? « Ma grâce, si vous serrez le cou de ce méchant, couic ! » Le pauvre sodomite se nommait Théophile. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il aimait Dieu.

Charolais. — Qu'est-il devenu ?

Le professeur Krempe. — Je l'ai protégé tant bien que mal, le temps de ma détention. Et puis j'ai été libéré. Il est mort deux jours plus tard.

Charolais. — De quoi ?

Le professeur Krempe. — Suicide, bien sûr. Suicide altericide, suicide suicidé ! Vous m'écoutez, Charolais, ou mon histoire est-elle trop longue ?

Charolais. — Vous voyez, là-bas, sur le toit de cette belle demeure bien bourgeoise...

Le professeur Krempe. — L'homme ?

Charolais. — On peut dire ça comme ça.

Le professeur Krempe, *qui examine très attentivement et décrit.* — C'est un ouvrier, un couvreur. Il sait son métier. Il a attaché son échelle à une gouttière, pour éviter qu'elle glisse. Il a tout appris des vents et de la résistance de ces choses fines que sont les chaumes ou les ardoises. Il n'est peut-être pas savant, mais attention, il tient sur ses deux jambes sur le faîte. Il est chaussé en conséquence. Il a vérifié, ce matin, l'état de ses semelles antidérapantes. Il n'a pas le vertige. Il a choisi les tiges de grain qu'il a fait sécher et qu'il a liées ensemble en bottes imperméables. Le lien doit être solide et imputrescible autant que faire se peut. J'ai le soleil dans l'œil. D'ici je ne vois pas s'il pose le chaume ou la tuile plate de terre cuite ou l'ardoise encore. Vous n'allez pas le fusiller !

Charolais, *qui met en joue le couvreur.* — Je peux le faire tomber.

Le professeur Krempe. — Je ne vous accorderai pas ma grâce, Charolais.

Charolais. — Pourquoi ?

Le professeur Krempe. — Parce que le toit ne serait pas réparé. Il continuerait à fuir et occasionner des dégâts sur les livres. Vous n'aurez pas ma grâce, Charolais.

Charolais. — Oh, mais si ! Krempe. Vous êtes mon ami, vous n'aurez pas le choix.

Le professeur Krempe. — Je ne suis pas votre ami à n'importe quel prix.

Charolais. — Vous n'avez surtout pas de grâce à sortir de votre besace, pas la moindre. Quand il n'y aura plus de roi, comme c'eût été le cas en Angleterre, il n'y a pas si longtemps, ce n'est pas vous, Krempe qui saurez en inventer une autre, une quelconque spiritualité de la Nation... Vous savez très bien que ce sont des foutaises. Le roi comprend intimement l'alliance que son peuple a passée avec lui à Reims, le jour du sacre. J'y étais. Il n'y avait pas que les Condé ou la famille royale, les cordonniers étaient là aussi, et les bergers, les vachers, les forgerons aux mains noires. Les amis du prince, ils n'étaient pas à l'écart derrière des barrières Vauban, mais sur les genoux de la monarchie unienne. Il n'y a pas de polyarchie, ça n'existe pas. Je vais tirer sur ce couvreur, comme je suis accoutumé de le faire depuis que, tout petit, je faisais des cartons dans les foires. Il sera même honoré de mon tir parce que c'est

le tir du roi. Mon tir est le tir du roi parce que mon titre vient du roi. Le roi est mon frère. Le roi est la légitimité de mon tir.

Le professeur Krempe. — Vous ne le ferez pas ce soir, Charolais.

Charolais. — Pourquoi diable ? Pourquoi Dieu ? Pourquoi dieuble ?

Le professeur Krempe. — Parce que je vais vous le demander. Voilà je vous le demande. Je vous l'ai demandé. Vous devez être moderne.

Charolais. — Voilà.

Charolais tire sur le couvreur qui tombe du toit. Krempe se détourne de Charolais et sort.

Charolais. — Krempe ! Krempe ! Attendez-moi, Krempe. Le couvreur est remplaçable. Ne faites pas l'enfant, Krempe. Krempe ! Un couvreur chasse l'autre ! Je vous assure, ça ne m'a pas diverti !

Scène 32.

Mademoiselle de Charolais quitte son fauteuil de spectatrice et rejoint vivement son frère.

Mademoiselle de Charolais. — Monsieur...

Charolais. — Chère sœur, vous êtes en colère.

Mademoiselle de Charolais. — Monsieur mon frère, je ne vous ai jamais jugé. Ni en bien ni en mal.

Charolais. — Est-ce que vous n'auriez pas dû ?

Mademoiselle de Charolais. — C'est vous qui parlez ainsi ?

Charolais. — Parfois, je me demande.

Mademoiselle de Charolais. — Je ne m'attendais pas à celle-ci ! Vous êtes fier de votre carton ?

Charolais. — Je suis adroit.

Mademoiselle de Charolais. — Sans droit ! Pas sans vice !

Charolais. — Je n'en ai pas fait des livres, je laisse ce soin au petit Donatien. J'ai bien connu son père qui avait des vices à lui apprendre. Mais moi, non, je n'ai pas de disciples. Je suis un homme seul et sans descendance. Ma sœur, je n'ai même pas de neveu, et ma nièce, vous empêchez que je l'approche. Je n'ai que des partenaires, oui, d'accord, des victimes. La vertu est tellement ennuyeuse. Il faut bien la soulever, (*Il rit.*) cette satanée libido, la porter sur ses épaules et ses couilles sans bretelles. Des hommes sont faits pour la dompter, d'autres pour la rendre furieuse. Quoi qu'il en soit, je la regarde en face.

Mademoiselle de Charolais. — Faites-le discrètement, mon frère.

Charolais. — C'est trop tard.

Scène 33

Entrent Dom Rigourdin, curé, avec Juliette et Jean.

Dom Rigourdin. — Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Juliette. — Je n'en peux plus. C'est pourtant simple !

Jean. — Épargnez-la.

Juliette. — Il y a eu simple mort d'homme. C'est-à-dire mort de père. Et ce n'était pas un accident, que je sache.

Dom Rigourdin. — Mort de père. Et je veux que sa fille me montre ce qui s'est passé.

Jean. — Théâtre inutile.

Juliette. — La balle est entrée par le dos, c'est très visible !

Dom Rigourdin. — Au moment où un paysan s'apprête à mourir de faim, il meurt d'un coup de feu. La situation se complique. Il y a de quoi s'arrêter une minute pour réfléchir.

Jean. — C'est tout réfléchi.

Juliette. — Tais-toi, Jean. Ce n'est plus du tout le moment de réfléchir, Monsieur l'abbé.

Jean. — Nous allons venger cela.

Juliette. — Le besoin s'en fait sentir, effectivement.

Dom Rigourdin. — Je ne pourrai pas vous accorder la grâce divine dans la confession.

Juliette. — Je m'en passerai bien.

Dom Rigourdin. — On dit ça et on le regrette.

Scène 34.

Entre Dom Lièvre, vêtu toujours très élégamment et différemment de la fois précédente.

Dom Lièvre, seul, au public. — Ne le dites à personne. C'est vrai. Je ne peux pas combattre Charolais moi-même. Je lui dois de l'argent. Ce serait considéré comme une façon de tuer ma dette. ne mélangeons pas les choses. Jean va le faire, je l'aurai conseillé. Et si Jean y passe, j'aurai été son conseiller, je ferai valoir ma légitimité, et j'aurai la main de Juliette. C'est honnête. Je l'ai convoqué. Le voilà.

Entre Jean.

Jean. — Qu'est-ce que vous me voulez ?

Dom Lièvre. — Je suis très protocolaire. On m'a dit que vous vouliez provoquer le comte de Charolais en duel. Je vais vous expliquer comment il faudra vous y prendre.

Jean. — Oui ?

Dom Lièvre. — Le jour, l'heure, le lieu, la formule.

Jean. — La formule ?

Dom Lièvre sort un livre.

Dom Lièvre. — Dans mon recueil de formules, je peux vous en proposer de bien frappées. « À moi comte, deux mots ! » me paraît s'imposer, puisque Monsieur de Charolais est comte. C'est une heureuse coïncidence. Et puis vous direz à Juliette, n'est-ce pas, que la formule c'est moi qui vous l'ai soufflée.

Jean. — Je n'aurai pas besoin de formule. Je sais quoi lui dire. Je n'ai pas besoin de préparer.

Dom Lièvre. — On croit parfois savoir quoi dire, et sur le moment de le dire, prout ! plus rien que la bouche sèche. Il vaut mieux avoir des réserves. « Comte, retournez-vous, et me rendez raison. »

Jean, qui se rue sur Dom Lièvre. — Charolais, tueur ! Tu t'es fait tireur d'hommes, eh bien, moi, je vais faire en sorte que ta carrière s'interrompe. En garde ! Et là, je frappe avec la hache.

Dom Lièvre, effarouché. — Ce n'est pas dans les règles.

Jean. — Cette fois, les règles, c'est moi qui vais les imposer. Je ne vais pas m'embarrasser.

Dom Lièvre. — Vous serez habillé comment ?

Jean. — Comme pour marcher dans les bois. Les bottes sont rudes, elles ne brillent pas et leur silhouette est sans élégance. La veste est large et lourde, mais elle n'entrave pas les mouvements de celui qui manie la hache.

Dom Lièvre. — Attendez, vous ne vous battez pas avec un tronc d'arbre ! C'est un Condé qui est en face de vous. Ce n'est pas rien.

Jean. — C'est quoi ?

Dom Lièvre. — C'est la vieille France !

Jean, amusé. — Je vous suis reconnaissant de vos bons conseils.

Dom Lièvre. — Alors, nous sommes alliés...

Jean, hilare. — Nous sommes complices.

Dom Lièvre. — Complices...

Ils sortent.

Scène 35.

Entre Charolais, poussant devant lui M. Trivelin.

Charolais. — M. Trivelin, j'ai besoin d'argent.

M. Trivelin. — M. le comte, je devine pourquoi.

Charolais. — Ça m'étonnerait. D'ailleurs votre métier n'est en aucune façon de deviner mais de vider vos poches que vous avez remplies avec les revenus de mes biens.

M. Trivelin. — Je comprends. On peut faire beaucoup de choses avec de l'argent. On peut acheter n'importe qui. Mais il faut travailler pour le trouver, l'argent. Même avec de vieilles familles comme les vôtres. Parfois les vieilles familles ont le défaut de dater un peu. Si la justice s'intéresse à votre cas, ce n'est que dans la mesure où un nouveau bourgeois se sentira capable de vous plumer. Méfiez-vous. Préparez-vous à acheter des hommes pour éteindre leurs velléités de mordre.

Charolais. — Je ne vous comprends pas.

M. Trivelin. — Je m'occupe de comprendre. En attendant, nous n'avons pas de liquidités. Pas tant que ça.

Charolais, furieux. — J'ai besoin d'argent et vous gérez le mien !

M. Trivelin. — Ce n'est pas si simple.

Trivelin s'installe pour faire des calculs dans ses papiers.

Charolais. — Je vous en supplie, M. Trivelin ! Vous êtes tellement un bon homme, un homme sensible, je le sais, que si vous veniez à manquer à votre bonté, je vous abattrais avec regret mais comme un chien qui a la rage ou un cheval qui s'est brisé la patte. (*Il rit.*) M. Trivelin ? Vous avez des filles, voudriez-vous que je les prenne sous ma protection ? M. Trivelin, qu'est-ce que vous avez à faire vos comptes ? Est-ce bien le moment ? Je vous parle. Je ne vous demande pas de vérifier dans vos livres si vous disposez de mon argent ! Je sais que vous avez tous les résultats dans la tête. C'est pour cette qualité que je vous ai choisi. M. Trivelin ?

M. Trivelin. — Les cours flottent, c'est tout...

Charolais. — Voulez-vous dire que mes blés ne rapportent rien ? Ah ! ne me roulez pas dans la farine, M. Trivelin...

M. Trivelin. — Ce n'est pas du tout si simple.

Charolais. — Vous allez sûrement faire quelque chose pour simplifier.

M. Trivelin. — Il y aurait bien un droit d'impôt qu'on pourrait faire agir...

Charolais. — Qu'est-ce que vous attendez ?

M. Trivelin. — ... mais qui n'est pas très bien vu des populations.

Charolais. — Que m'importe !

M. Trivelin. — C'est le droit de pulvérisage.

Charolais. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

M. Trivelin. — Les troupeaux... les troupeaux passent chez vous, sur vos terres, mais ils font de la poussière.

Charolais. — Et alors ?

M. Trivelin. — Alors vous touchez le droit de poussière... le droit de faire de la poussière chez vous... Les bergers n'aiment pas acquitter ce droit.

Charolais, éperdu de rire. — Oui, oui, oui !... Tu es poussière ! Ha ha ha...

M. Trivelin. — Cela va vous sauver, M. le comte.

Charolais. — Vous avez bien compris ce que je veux acheter ?

M. Trivelin. — Heu... je le crois... des consciences...

Charolais. — Ce sont des culs !

M. Trivelin. — Des quoi ?

Charolais, qui rit. — Des culs ! vous avez bien entendu, des culs tournés vers moi, de n'importe quel sexe et de tous âges, des culs bien souples dans le boyau.

M. Trivelin. — Je croyais vos besoins plus sérieux. Je pensais qu'il y avait des urgences.

Charolais. — Pour des urgences, elles se posent là.

M. Trivelin. — Bon. Il me faut une signature.

Charolais signe un papier et empoche de l'argent sonnante.

Scène 36.

Entre l'homme aux chiens.

L'homme aux chiens. — Je me suis adressé à la juridiction cantonale.

Juliette. — Oui ?

L'homme aux chiens. — Elle m'a promis de transférer ma plainte à la juridiction supérieure.

Juliette. — Je comprends.

L'homme aux chiens. — J'ai doublé la plainte, et ça n'a pas plu. Je crains d'avoir été maladroit. Le marquis de Sénart parlera à Madame d'Étioles, qui parlera au roi.

Juliette. — Madame d'Étioles un gros poisson. Le roi a des oreilles pour entendre.

L'homme aux chiens. — Je l'espère.

Juliette. — Je n'ai aucune inquiétude.

L'homme aux chiens. — Faites de même.

Juliette. — J'ai parlé au roi, directement.

L'homme aux chiens. — Et alors ?

Juliette. — Pour lui ni chaud ni froid et pour moi une belle jambe.

L'homme aux chiens. — Il faut réitérer.

Juliette. — Trop risqué.

L'homme aux chiens. — La jambe....

Juliette. — Je tiens à ma vertu comme au souvenir de mon père.

L'homme aux chiens. — Ça ne fera pas revenir mes chiens.

Ils sortent.

Scène 37.

Entre le propriétaire des grains. Entre Krempe. Le porteur de fauteuils apporte deux tabourets. Ils se font face.

Le porteur de fauteuils. — Il y a du travail nouveau, avec de nouveaux puissants. Il faut être avec son temps et diversifier nos activités. Aujourd'hui, je suis porteur de tabourets, c'est plus modeste, moins cher et moins lourd que les fauteuils. C'est moins brillant du point de vue de l'art du meuble, mais la fonctionnalité participe aussi de notre activité en plein développement. Il faut s'y faire.

Le propriétaire des grains. — Je suis le propriétaire des grains.

Le professeur Krempe. — Je suis Krempe. Souhaitez-vous que nous nous parlions ?

Le propriétaire des grains. — Je n'y vois aucun inconvénient.

Ils se saluent et s'asseyent face à face.

Le professeur Krempe. — Parlons du grain.

Le propriétaire des grains. — Si je l'achète, le grain m'appartient.

Le professeur Krempe. — Il appartient aussi à ceux qui ont faim. Une petite faim. Voire une grande. Sans compter qu'il appartient aussi à celui qui l'élève dans les champs, le blé.

Le propriétaire des grains. — Oui oui, nous faisons à nous trois une société. Le grain ne nous appartient pas à tous au même moment. La propriété est successive, non simultanée. Ça s'organise très bien tout seul, je vous préviens.

Le professeur Krempe. — On peut dire que vous prenez les devants ! Qui vous dit que je ne suis pas un libéral ?

Le propriétaire des grains. — Je me méfie.

Le professeur Krempe. — J'ai lu Adam Smith.

Le propriétaire des grains. — Moi je n'ai pas lu Adam Smith, mais je l'écris tous les jours, Adam Smith. Je n'ai pas de naissance. J'ai des biens. Je me suis fait ma naissance, un peu tardivement. Ces naissances-là, ce sont les meilleures. C'est le seul moyen d'être libre par rapport à la sienne.

Le professeur Krempe. — Le grain, justement, est une exception à la propriété. Il ne devrait pas cesser d'être une chose commune.

Le propriétaire des grains. — Vous dites des âneries. Dans le commerce, il n'y a rien qui ne soit commercial.

Le professeur Krempe. — Le grain, ça n'a pas de prix. Pas de prix sur lequel vous pouvez vous amuser.

Le propriétaire des grains. — Le grain, ça a le prix que fait le prix. Je ne le fixe pas unilatéralement.

Le professeur Krempe. — Pouvez-vous n'être guidé que par votre fortune à faire ? Ce n'est pas sérieux. Pas avec le grain.

Le propriétaire des grains. — Il n'y a pas d'autre moyen. Moi aussi j'ai des enfants à nourrir.

Le professeur Krempe. — Mais bien sûr qu'il y a un autre moyen !

Le propriétaire des grains. — Lequel ?

Le professeur Krempe. — Attention !...

Le propriétaire des grains. — Des menaces ?

Le professeur Krempe. — Je n'ai pas dit que je l'encourageais.

Le propriétaire des grains. — Lequel ?

Le professeur Krempe. — L'émeute.

Le propriétaire des grains. — Restons-en là.

Il sort vivement. Le professeur Krempe le suit. Le porteur de fauteuils vient rechercher les tabourets.

Scène 38.

Louis XV se lève et entraîne Mademoiselle de Charolais dans la forêt, la forêt qui est sur la scène.

Louis XV. — Il y a quelque chose que je veux vous montrer.

Mademoiselle de Charolais, coquine. — Je devine.

Louis XV. — Non non !

Mademoiselle de Charolais. — Autre chose ?

Louis XV. — Tout autre chose.

Mademoiselle de Charolais. — Du genre ?

Louis XV. — Un univers.

Mademoiselle de Charolais. — La forêt...

Louis XV, *qui y pénètre comme au pays des merveilles.* — Oui, la forêt.

Mademoiselle de Charolais. — Je n'y suivrai nul autre que vous, beau sire.

Louis XV. — La croissance d'un arbre est un phénomène que je voudrais pouvoir observer en temps réel. Elle n'est pas constante, mais se fait par à-coups, sommeils et accélérations à peu près réglés, du moins sous nos climats. On peut compter les années de pousse, dans la coupe d'un tronc, vous le savez ? Bois dur et bois tendre, une alternance. Il n'y a pas de raison que nous ne devions pas faire de la sorte nous-mêmes, par exemple pour que le royaume se porte bien. Tout est chez l'arbre, et dans sa main, jusqu'à la foudre. Celui-ci est mon frère, vous voyez c'est un frêne. C'est mon frère frêne. C'est le *fraxinus angustifolia*, m'a dit Bernard de Jussieu, que Linné nomme et classe. Je lui parle d'égal à égal, de temps à autre.

Mademoiselle de Charolais. — Saint François ? Jusqu'alors je connaissais surtout le cordon...

Louis XV. — Je ne plaisante pas, Mademoiselle.

Mademoiselle de Charolais. — Pardonnez-moi.

Louis XV s'agenouille dans les feuilles. Mademoiselle de Charolais ne peut que l'imiter.

Louis XV, *ému, émouvant*. — Frère frêne
 tu sais, on ne peut pas être tout seul. Laisse-moi être à ton pied.
 Tu vois, je n'ai pas écrit, je n'ai pas dit qu'on ne pouvait pas *travailler* tout seul.
 Or, je sais que le bois *travaille*, c'est même lexicalisé
 qu'il est utile, et du « royaume travailleur ».
 Frère frêne
 je ne sais pas si je ne dois pas dire « sœur ».
 Je suis à ton pied. Tu ne peux pas être au mien et c'est très bien ainsi.
Fraxinus angustifolia L. Linné a encore frappé.
 Frêne à la feuille en pointe, si je traduis.
 Ton pied est libre. Il enjambe le chemin
 d'une façon qui heurte, je parie
 les règles de la sécurité de la forêt.
 Mon cheval peut trébucher, je ne t'accuserai pas.
 Je ne t'enverrai pas le bûcheron. Je t'accorderai ma grâce
 et la même au bûcheron, qui aura de bonnes raisons de t'abattre
 un bûcheron qui s'appelle Jean.
 Frère frêne, on ne peut pas être tout seul.
 Je peux très bien faire ma crise
 être dans une provisoire faiblesse de l'esprit
 avec larmes, tu ne vas pas te pencher, réagir
 évidemment, tu es de bois, tu ruses avec
 la verticalité que, soudain, tu te mets à haïr
 du haut de tes deux cents ans de ruse, moi qui n'en ai pas cinquante.
 Je rends les armes
 devant les tiennes, mais non
 lutter, je ne sais pas, ni avec ta force
 ni avec une faiblesse. Je suis mortel et c'est très bien ainsi
 je suis même incapable de dire cette impression
 d'un arbre si différent selon qu'on le voit de l'allée cavalière
 ou de bas en haut, de son pied.
 Comment le voit la chouette, de là-haut ?
 Je devrais avoir un vertige
 comme au bas d'une cathédrale, au-dessous d'une étrave de navire
 avec écorce aux écailles profondes, avec rochers aux coquilles coupantes
 frêne dans le dur duquel on aurait fiché l'épée de quelque chevalier du Moyen Âge
 avec mâturation aujourd'hui très mûre en mai
 dans six mois de nouveau immature et ce, toute ta vie, frère frêne
 qui fais celui qui remeurt chaque automne. Je n'ai pas peur de toi.
 Ce matin de futur novembre tu auras beaucoup jeté par terre de tes feuilles aiguës
 cheveux au pied et sur le dos. On ne verra bientôt plus dans les airs
 que les grappes de samares simples, petites chauve-souris pendues tête en bas.
 Tu perds, tu continues de perdre.
 Frère Frêne, je te fais une déclaration de raison :
 l'amour relève de la croissance plus que de la chute.
 Tu connais l'inclinaison
 et tu redresses la situation.
 Je ne suis ni saint ni François
 et ni Louis même, ni saint Louis et cette invite
 unique à grimper en pente douce jusqu'à ton épaule unique
 qui se confond avec ta colonne vertébrale, avec ta nuque
 fonde mon échec à ne pas résister
 à l'anthropomorphisme de tout monarque qui consent
 à parler d'autre chose que de son faux trou de nombril

comme le fait chacun un peu fou de la simplicité
c'est-à-dire de l'absolu, de la pureté, de l'idée derrière laquelle
il n'est plus rien.

Mais il y a quelque chose, puisque je reviens
rêver que là une sœur trône ou un frère
que c'est un siège que tu offres
non pour qu'ici une justice se rende, mais des armes
qui n'ont rien à faire, normalement, entre frères.

Mademoiselle de Charolais. — Vous m'arracheriez des larmes, sire.

Louis XV. — Pourtant, je n'ai pas encore parlé des oiseaux...

Mademoiselle de Charolais. — Qu'est-ce que ça aurait été !

Louis XV. — Avez-vous déjà vu votre frère parler à un arbre ?

Mademoiselle de Charolais. — À part pisser contre, je ne vois pas.

Louis XV. — Un jour, je vous ferai « Frère Charolais ». Vous voulez que je vous le fasse maintenant ?

Mademoiselle de Charolais. — Pas après le frêne.

Louis XV. — Oui, oui, un autre jour.

Mademoiselle de Charolais. — Roi, vous êtes vraiment un bon roi. Je vous aime beaucoup, hors même votre état de roi. Je voudrais que vous ne soyez plus roi, mais mon partenaire constant.

Louis XV. — C'est exactement ce que je ne peux plus. À propos, je crains vraiment pour Charolais.

Mademoiselle de Charolais. — J'ai tellement entendu de lui, de mon frère : « C'est le mal incarné. » ou « Il a le diable au corps. » Mais, incarné, si le mal ne l'est en personne, je ne vois pas comment on pourrait fonder de la vertu... Le sens ne peut venir que du non-sens. Il faut bien qu'il continue de vivre !

Louis XV. — C'est exactement cela qui est en cause. Mais que voulez-vous que je fasse de plus pour le protéger mieux ?

Ils reviennent à leurs sièges pour se bécoter et se faire des papouilles.

Scène 39.

Passent le propriétaire des grains et le professeur Krempe.

Le professeur Krempe. — Je vous assure, réfléchissez, il y a deux poids deux mesures.

Le propriétaire des grains. — Si vous laissez les grains dans leur totalité sur les marchés, les prix sont bas, chacun fait peut-être ses réserves, mais ne sait pas les stocker. Six mois plus tard, c'est pourri en tas. Où est le bienfait ?

Le professeur Krempe. — Cela peut demander un peu d'organisation.

Le propriétaire des grains. — Un peu ! Non, non. Beaucoup, passionnément... mène à la folie. Je préfère pas du tout.

Le professeur Krempe. — Ce n'est pas une affaire de marguerite.

Le propriétaire des grains. — Vous me laissez en paix. Vous n'y connaissez rien.

Il sort, suivi du professeur Krempe.

Scène 40.

Le paysan mort, père de Juliette, se lève. Il s'adresse au roi dans son fauteuil, qui ne paraît pas le voir, tout occupé de sa belle compagnie.

Le paysan. — Où en sommes-nous ? Où en est ma fille avec son plan de justice ? Sire, avez-vous été troublé ? ému ? bouleversé par ses accents ? Avez-vous entrepris de remettre sur le métier la justice ? La pierre... des êtres de pierre... Je n'ai pas le pouvoir de vous attendrir. De vous faisander. Un jour, je vous parlerai de ce que j'ai vu de ce côté-ci des choses possibles. Vous m'écoutez, roi ? Un jour où vous serez de loisir... Est-ce que votre état de roi et ses devoirs ne sont pas trop dilués dans le cours du temps et de la longévité de vos artères ? Sire ?... Vous me paraissez bien seul !

Il disparaît pour se recoucher plus loin.

Scène 41.

Assis sur le sol, Barnabé, Germaine, Gertrude, Juste.

Germaine. — Nous sommes sous la même tempête ou la même canicule.

Barnabé. — Nous vivons les mêmes.

Juste. — Il y a des travaux que nous devons faire ensemble pour qu'ils cessent d'être des corvées.

Gertrude. — Les noix par exemple.

Germaine. — Il y a des pays où les noix se cassent tous ensemble. Et pendant ce temps-là on se parle. Il suffit de marquer la part de chacun.

Barnabé. — Qu'il n'y ait pas de bagarres.

Juste. — Ou partager également.

Gertrude. — Mais vous êtes fatigués, vous, les hommes.

Germaine. — À nous de les remplacer

Barnabé. — Je n'ai rien contre le fait de faire des routes, mais j'aimerais mieux être payé pour ça d'un sac de grain. Même petit. Chaque jour un sac de grain ou de quoi acheter un sac de grain.

Juste. — Tu rêves toujours en position assise ?

Gertrude. — Il ne rêve pas.

Barnabé. — Je rêve de chasse.

Juste. — Ce n'est pas pour nous, la chasse. Quelle chasse ?

Barnabé. — La chasse, mais vous savez, la chasse... les chasseurs nous emmerdent avec leur chasse, celle qu'ils nous interdisent et qui les rend prioritaires sur la moisson elle-même et sur tous les travaux des champs. C'est à croire qu'à leurs yeux nous comptons moins que le gibier. Comme ils l'aiment, leur gibier, dont ils s'apprêtent à briser les ailes ou percer le poil ! Un jour viendra où nous chasserons, nous aussi, dans le respect du travail nourricier. Nous arrêterons de braconner pour enfin chasser. Chasser, chasser... mais il faudra les chasser eux, d'abord.

Germaine. — Finissons de décortiquer, en attendant.

Juste, à Barnabé et à Germaine. — Vous, du moins, vous êtes deux.

Germaine. — Oui, mais on ne se voit plus.

Entre Jean.

Gertrude. — Viens avec nous, Jean.

Jean. — Oui.

Jean s'assied avec eux.

Scène 42.

Passent le propriétaire des grains et le professeur Krempe.

Le propriétaire des grains. — Non !

Le professeur Krempe. — Vous ne bougez vraiment pas d'un pouce !...

Le propriétaire des grains. — Je ne le peux pas.

Le professeur Krempe. — On pourrait très bien se passer de vous.

Le propriétaire des grains. — Non... non non.

Le professeur Krempe. — Je vous reconnais un talent pour les conditions de stockage des grains. J'ai lu là-dessus plusieurs études comparées, les manières italiennes et les manières allemandes. Vous êtes en bonne place.

Le propriétaire des grains. — Mais naturellement ! Et savez-vous quelle valeur, de cette façon, je lui ajoute à votre grain qui n'est pas toujours de première qualité ?

Le professeur Krempe. — Cela fait partie du juste prix, je n'en disconviens pas.

Le propriétaire des grains. — Le juste prix est soumis à des fluctuations. Le boulanger qui paye au cul de la charrette et le prix que j'en veux, je le livre d'abord, lui, et sans lanterner. Si vous ne me connaissez pas, demandez autour de vous dans la corporation.

Le professeur Krempe. — J'ai fait cette enquête.

Le propriétaire des grains. — Pour le roi ?

Le professeur Krempe. — Pour moi.

Le propriétaire des grains. — Vous redoublez mon inquiétude.

Le professeur Krempe. — Je n'ai pas l'intention de vous dénier une place.

Le propriétaire des grains. — Je préfère la choisir, figurez-vous.

Le professeur Krempe. — Vous ne réfléchissez pas assez. Vous n'étudiez pas assez. Vous allez être surpris dans vos installations mentales.

Le propriétaire des grains. — Jamais, jamais.

Le professeur Krempe. — Et moi, je vous quitte. Je préfère vous laisser seul devant la conjoncture.

Le propriétaire des grains. — Elle ne me fait pas peur.

Le propriétaire des grains s'assied sur son tabouret, seul en scène.

Scène 43.

Une foule, sous les fenêtres du propriétaire des grains. Chaque fois qu'une phrase est lancée, le groupe tend l'oreille dans l'attente d'une réponse, en laissant le temps. Même jeu, jusqu'à ce qu'il y ait réponse.

Foule. — Ouvrez ! Ouvrez ! Il faut qu'une porte soit ouverte ! Ouvrez ! Pour les bouches, du pain ! Il n'y a plus de grain sur le marché ! C'est le moment de le sortir au grand jour ! Ouvrez ! Nous sommes des mangeurs de pain ! Il n'y a rien d'autre ! Demain, nous pourrions avoir d'autres méthodes. Ouvrez ! Une bouche, un pain. Un grenier, un grain, ça ne suffit pas. Ouvrez ! Justice ! Ouvrez.

Le propriétaire des grains. — Il n'en est pas question. Vous êtes ici devant chez moi.

Foule. — Bientôt à l'intérieur. Ha ha ha.

Le propriétaire des grains. — Attention à la troupe !

Foule. — La troupe ne nous fait pas peur. Ouvrez ! C'est la faim qui nous torture qui frappe à la porte. Ouvrez ! Ouvrez ! Plus vous n'ouvrez pas, et plus nous réfléchissons entre nous. Plus nous nous organisons. La faim, toute l'affaire est de la lancer devant nous, en dehors de nous, pour ne plus la sentir au ventre. Et qu'elle fasse de l'action. Pas de l'action pour de l'action, de l'action pour faire bouger les choses ! Ouvrez ! Nous entendons les grains qui se parlent sur leur tas. Ils se disent qu'ils doivent servir à quelque chose. Arrêtez la thésaurisation ! Ouvrez !

Le propriétaire des grains. — Ce n'est pas possible. Cela ferait un précédent.

Foule. — Ouvrez !

Le propriétaire des grains. — Mais enfin, réfléchissez ! La troupe va venir. Trois de vous serez pris et abattus sur l'heure à coups de fusil. Cinq autres pendus dans les cinq minutes. Égale huit estomacs qu'on aura traités et transformés pour qu'ils ne soient plus jamais sujets à la faim. Reconnaissez que vous êtes très bien nourris depuis cinq ans. Où sont vos greniers de réserve ? Où sont vos greniers de disette ? Je vous l'avais bien dit, pourtant ! Vous ne pouvez pas dire que vous n'étiez pas prévenus ! Enfin, tout de même.

Foule. — Ouvrez ! Nous avons des béliers. Nous avons des animaux qui cassent les portes des étables si nous ne les trayons pas, si nous ne les nourrissons pas. Ils nous ont appris. Ouvrez ! Ils nous ont appris comment faire, tête baissée, si la tête ne craint rien, pour enfoncer une porte. Ouvrez !

Le propriétaire des grains. — Ils sont enragés ! C'est moi qui fais les réserves ! Sans moi, vous mangez tout en huit ou neuf mois et vous n'avez plus rien du tout pour boucler l'année. Vous êtes stupides. Vous êtes enragés !

Foule. — Nous ne le sommes pas encore. Ouvrez ! Nous pouvons le devenir.

Un silence particulier que le propriétaire des grains interprète comme menaçant.

Le propriétaire des grains. — Qu'est-ce que c'est ?

Foule. — Quoi ?

Le propriétaire des grains. — Ça sent le brûlé.

Foule. — Nous maîtrisons le feu. Ouvrez ! Propriétaire des grains, bientôt en gratin ! (*Rires.*)

Le propriétaire des grains. — Ils ont l'air d'en vouloir !

Foule. — Une porte n'est jamais une protection. Le bois est fait pour casser. Les ferrures pour se tordre. Les vitres pour être en miettes. Les têtes...

Le propriétaire des grains. — Quoi les têtes ?

Foule. — Non, nous ne sommes pas des casseurs de têtes. Ouvrez ! Nous ne sommes pas même des voleurs de grain. Ouvrez. Ne nous laissez pas faire des bêtises. Nous pourrions griller le grain. Ce serait une erreur.

Le propriétaire des grains ouvre sa porte.

Le propriétaire des grains. — Je ne devrais jamais faire une chose pareille.

Foule. — Asseyez-vous.

Le propriétaire des grains. — Tabouret !

Le porteur de fauteuils. — Ah non, je ne livre pas dans des circonstances qui sont dangereuses pour mes fauteuils.

Le propriétaire des grains. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le porteur de fauteuils. — Circonstances immaîtrisables.

Le propriétaire des grains. — Alors, je suis vraiment tout seul. Je resterai debout.

Foule. — Nous sommes debout. Nous ne sommes pas du tout des sauvages. Nous ne sommes pas des pillards. Nous sommes des clients. Le grain, nous allons vous l'acheter.

Le propriétaire des grains. — Ouh la, mais il n'est pas à vendre.

Foule. — Il est à vendre, puisqu'il est là chez vous, que vous êtes négociant et qu'il en manque sur les marchés.

Le propriétaire des grains. — Je ne veux pas le vendre aujourd'hui.

Foule. — Pourquoi ?

Le propriétaire des grains. — Les grains m'appartiennent. Je les ai achetés avec mon argent.

Foule. — À quel prix ?

Le propriétaire des grains. — Au prix du jour, le prix frais du jour.

Foule. — Le prix d'un certain jour. C'est notre prix.

Le propriétaire des grains. — Entre temps, il a monté. Je les vendrai quand je l'aurai décidé. Pas avant.

Foule. — Nous les achèterons donc sans que vous les vendiez. Ha ha ha. Vendez ! Vendez !

Le propriétaire des grains. — Vous ne respectez pas la propriété.

Foule. — Non. Nous ne respectons pas la propriété dans tous les cas de figure d'usage de la propriété.

Le propriétaire des grains. — Vous ne pensez pas juste, mes amis.

Foule. — Nous allons agir en bonne justice.

Le propriétaire des grains. — Le grain est à quarante le boisseau.

Foule. — Nous le payions quinze.

Le propriétaire des grains. — Ce n'est pas le prix.

Foule. — C'est le prix juste.

Le propriétaire des grains. — Je le descends à trente-cinq.

Foule. — Nous le payons quinze.

Le propriétaire des grains. — Vingt-huit le boisseau !

Foule. — Nous l'aurons à quinze.

Le propriétaire des grains. — Vingt.

Foule. — Voici 120.

Le propriétaire des grains. — Ah ?

Foule. — Oui, nous prenons douze boisseaux.

Ils payent et emportent le blé.

Le propriétaire des grains. — C'est du vol.

Il sort.

Scène 44.

Entre Jean. Juliette le rejoint.

Juliette. — Où en sommes-nous, Jean ?

Jean. — Je m'occupe de notre avenir. Bientôt, je serai en mesure de t'apporter un peu de bien pour que notre mariage soit digne de toi.

Juliette. — Il ne me faut que le Charolais bien saignant. Et rien d'autre.

Jean. — Je ne l'entends pas tout à fait ainsi. Tu auras ton Charolais saignant, le moment venu. Il n'est pas mauvais, d'abord, de le laisser reposer un peu.

Juliette. — Je n'ai pas besoin qu'il soit tendre. Il ne le sera jamais.

Jean. — C'est vraisemblable.

Juliette. — C'est de la carne.

Jean. — Pense à autre chose.

Juliette. — Je ne peux pas. Vite, vite.

Jean. — Patience. La justice doit être lente. Ne cherche à y entrer que si tu es à son rythme. Tu crois que le dossier est clos, mais il reste toujours des actes.

Juliette. — Je suis pressée, Jean.

Jean. — À chaque jour suffit sa peine.

Juliette. — Je te préviens que si ton prochain proverbe ressemble à « Tout vient à point à qui sait attendre »...

Jean. — Eh bien ?

Juliette. — Je me vengerai toute seule et je la ramasserai moi-même, la grâce du roi. Et je ne me marierai avec personne d'autre que moi-même. Il sera bien avancé, Jean ! Je coucherai une heure avec le roi pour le panache et je me tirerai une balle dans la tête en empruntant le fusil de Charolais.

Jean. — La mort, toujours la mort...

Juliette. — Ce n'est pas moi qui ai commencé.

Jean. — Je ferai ce qu'il faut.

Juliette. — Quand ?

Jean. — Demain.

Juliette. — Pourquoi pas aujourd'hui ? Il y a une chasse qui se prépare. Ils passeront à un jet de pierre. Tu pourras même tuer Charolais sous les yeux du roi. Ça lui fera un beau spectacle.

Jean. — Quel avantage de tuer Charolais sous les yeux du roi ?

Juliette. — Il ne pourra pas se déjuger. Il sera obligé de répéter sa phrase sublime et de la rendre exécutoire.

Jean. — Je ne sais pas si elle était sublime.

Le roi spectateur se lève, mais ne dit rien.

Juliette, défiant le roi des yeux. — « Je confirme ma grâce. Juliette, vous avez tué Charolais. Et ce n'était pas pour vous divertir. Allez en paix. »

Jean. — Répéter sa phrase sublime ? Et qui te dit qu'il s'en souviendra ? Qu'il se souviendra même l'avoir déjà prononcée ?

Juliette. — Tu renâcles. Tu freines des quatre fers ! Tu te cherches des excuses pour ne pas le faire. Tu ne vas pas le faire ! Jean, tu ne veux pas le faire ! Tu m'as trompée, Jean. Tu m'as roulée dans la farine. Meunier, tu dors ? Ton moulin patine ! Ta hache n'est bonne qu'à moudre le blé. Pousse-le sous la roue du moulin, si tu préfères, ton Charolais ! Broie-le sous

la meule ! Si tu tues Charolais ce ne sera pas un homicide, ce sera moins qu'un homicide, de même que si tu tuais le roi, ce ne serait pas non plus un homicide, ce serait plus qu'un homicide. Qu'est-ce que tu attends ?

Jean. — On ne tue pas un homme comme on boit un verre de vin. Je tue cet homme parce que c'est un méchant homme qui jamais ne sera justiciable, du fait de sa classe. Je le tue pour t'être agréable et devenir ton homme. Mais il faudra aussi que tu acceptes, au fond de toi, sans réserve, d'être la femme d'un assassin.

Juliette. — Un justicier n'est pas un assassin.

Jean. — Un bourreau est un assassin. Sa victime est désarmée.

Juliette. — Tu ne sais pas ce que c'est qu'un assassin. Tu ne peux le savoir que si ton père a été assassiné. C'est une affaire de vie vécue, quand elle a rencontré la mort et l'effraction.

Jean. — Il faudrait en rajouter une ?

Juliette, qui quitte la place, au public. — Il ne le tuera pas.

Scène 45.

Mademoiselle de Charolais se baigne dans la Marne. Le roi la regarde du bord.

Mademoiselle de Charolais. — Sire Louis.

Louis XV. — Dame Louise.

Mademoiselle de Charolais. — Vous me voyez ?

Louis XV. — Non, je vous regarde.

Mademoiselle de Charolais. — Vous me regardez...

Louis XV. — Non, je vous contemple.

Mademoiselle de Charolais. — Vous me contemplez...

Louis XV. — Non, je vous admire.

Mademoiselle de Charolais. — Vous avez l'occasion d'en admirer beaucoup d'autres. Pardon, je ne me plains pas.

Louis XV. — Oui, vous n'en êtes pas moins admirable.

Mademoiselle de Charolais. — Diane n'aimait pas cette situation. Vous pouvez le comprendre ?

Louis XV. — Peut-être parce qu'elle était à sa toilette.

Mademoiselle de Charolais. — Je me suis un peu toïlettée, moi aussi.

Louis XV. — Vous faites cela dans l'impudeur. Et moi, je ne me cache pas de garder les yeux sur vous.

Mademoiselle de Charolais. — Si bien que vous ne craignez pas les chiens.

Louis XV. — Je ne les crains pas, non. D'ailleurs vous n'avez pas le pouvoir de me transformer en grand cerf qui se ferait aboyer dessus et courser par sa propre meute.

Entre un grand cerf.

Mademoiselle de Charolais. — Oh ! quand on parle du loup... je vous laisse.

Mademoiselle de Charolais disparaît sous les eaux.

Louis XV, inquiet, à l'animal. — Qu'est-ce que tu veux ?

Le cerf. — ... qui venait de tuer un cerf pour se divertir...

Louis XV. — J'en ai tué beaucoup, toutes ces années.

Le cerf. — Nous avons su nous reproduire.

Louis XV. — Oui, vous avez moins que moi de soucis de succession.

Le cerf. — C'est vrai. Demande-moi quelque chose.

Louis XV. — Accorde-moi ta grâce.

Le cerf. — Soit. Mais je l'accorde aussi à Damiens.

Louis XV. — Qui est-il ?

Le cerf. — Un homme qui te donnera un jour un coup de couteau et que tu n'iras pas visiter dans sa prison.

Louis XV. — Tu lis l'avenir, toi.

Le cerf. — Admettons. C'est seulement pour le théâtre. Ça ne va pas durer plus longtemps qu'une scène.

Louis XV. — Quand je mange ta viande, je lui parle, je la remercie. C'est dérisoire, je le sais bien, mais on ne va pas non plus faire de la sensiblerie.

Le cerf. — Si tu peux concevoir que je suis en train de te parler, c'est un peu que mes mots sont de ta main, ou de celle de tes écrivains.

Louis XV. — Et alors ?

Le cerf. — Alors je n'ai pas le pouvoir de freiner ton galop.

Louis XV. — Tu as celui de m'échapper.

Le cerf. — Ça n'est pas arrivé souvent.

Louis XV. — On se retrouve à la fin de la chasse qui va bientôt reprendre.

Le cerf. — C'est entendu, je tâcherai de ne pas me laisser tuer par un autre.

Le cerf disparaît lentement.

Mademoiselle de Charolais. — Sire, vous en avez fini avec le cerf ?

Louis XV. — Oui. Vous êtes rhabillée ?

Mademoiselle de Charolais. — Oui.

Louis XV. — Pourquoi voulait-il me parler ? Pourquoi aujourd'hui ?

Mademoiselle de Charolais. — Parce que vous êtes soucieux..

Mademoiselle de Charolais ramène Louis XV aux fauteuils.

Louis XV. — Vous avez de si jolis seins... Mais quel est le sexe du cœur, Mademoiselle ?

Mademoiselle de Charolais. — Quelle drôle de question ! Deux cœurs sur le carreau, on ne distingue pas leur sexe...

Louis XV. — Et dans l'esprit ? L'esprit du cœur ? Vous savez, l'esprit, cela qui fait les détresses... Il y a la matière qui fait les douleurs et l'esprit qui fait les détresses. J'ai le sentiment que l'esprit a un sexe.

Mademoiselle de Charolais. — Non, non, je m'insurge. L'esprit est asexué lui aussi. Croyez-moi, sire. Rassurez-moi en le croyant.

Louis XV. — Le croire, ce n'est pas difficile. Il faudrait le prouver. Demandez donc à votre frère de poser la question à son professeur.

Mademoiselle de Charolais. — À Krempe, c'est une idée, il a sûrement lu un traité en anglais sur la question, en anglais ou en javanais.

Louis XV, *regardant la scène.* — Chut... regardez.

Mademoiselle de Charolais. — Ah ! c'est le comique.

Louis XV. — Le comique.

Scène 46.

Dom Lièvre entre, qui court après Jean.

Dom Lièvre. — Attendez, ce n'est pas dans les règles !

Jean. — Laissez-moi tranquille !

Dom Lièvre. — Vous ne le frapperez pas sans qu'il ait de quoi répondre !

Jean. — Mais non, mais non.

Dom Lièvre. — Il faut qu'il ait un fer à la main. Fournissez-le lui ! Je lancerai un faisan sous ses pieds, juste avant qu'il vous voie, son coup de feu, il le brûlera sur la bête ! Il aime tirer sur tout ce qui bouge. Il n'aura de recours que son épée. Autant dire rien, devant la hache.

Jean. — Laissez-moi tranquille.

Dom Lièvre. — Attendez ! Moi, je l'aurais bien tué, mais où est le risque s'il y a la grâce du roi ? Il n'y a plus rien de chevaleresque !

Jean. — Il n'y a rien de chevaleresque.

Ils disparaissent.

Scène 47.

Entre le professeur Krempe accompagné de Charolais.

Charolais. — Krempe, y a-t-il une Mme Krempe ? Krempe !

Le professeur Krempe. — Il n'y a pas de Mme Krempe.

Charolais. — Pourquoi ça ?

Le professeur Krempe. — Parler de ça, je n'ai pas envie.

Charolais. — Krempe, vous êtes raide comme mon épée.

Le professeur Krempe. — Tant que ce n'est pas comme la justice !...

Charolais. — On doit parler de tout. Moi je n'ai aucun sujet interdit.

Le professeur Krempe. — Interdit non, important oui. Je m'occupe de sujets importants.

Charolais. — Donc, pas de Mme Krempe.

Le professeur Krempe. — Il y eut une promesse de Mme Krempe, mais qui n'a pas été tenue.

Charolais. — Oh ! voilà qui respire la souffrance.

Le professeur Krempe. — Je ne saurais le nier.

Charolais. — Comment la promesse a-t-elle été rompue ?

Le professeur Krempe. — Choses banales.

Charolais. — Dont on ne peut pas parler ?

Le professeur Krempe. — Ce dont on ne peut traiter, mieux vaut le taire.

Charolais. — Que de protections !

Le professeur Krempe. — Ma mère citait volontiers le bon Dieu qui disait aux uns « Chante ! » à d'autres « Prêche ! » À moi, il n'aurait pas dit « Tue ! », mais « Professe et enseigne ! » Je sus bientôt que face à Dieu, j'étais dans le faux les jours ouvrables comme les dimanches. Bientôt, j'eus la passion d'apprendre et la verve d'enseigner.

Charolais. — Nous sommes donc aussi athée l'un que l'autre ! Les traités de Krempe ! Je les conserve soigneusement, mais je n'arrive pas à les lire. Je me souviens des titres : *Réflexions d'un enfant de trente ans*, *Litanie pour les sourds à exécuter par gestes*, *La nouvelle Sodome...* Vous pourriez enseigner les petits enfants du roi... Vous ne voulez pas que je lui en parle ? Discrètement, bien sûr... Je passerai par ma sœur. Comment vivez-vous ?

Le professeur Krempe. — Je dors sur un lit de bois recouvert d'une simple natte de sparterie. Et je fais des exercices dans le froid. Imitiez-moi ! Ça pourra vous servir quand vous serez dans le maquis.

Charolais. — On ne quitte pas une passion comme on sort de son caleçon.

Le professeur Krempe. — C'est élégant, comme comparaison...

Charolais. — On ne peut faire un traité sur l'amour ?

Le professeur Krempe. — Ce doit être faisable, mais il faudrait déballer toute son expérience, déballer, dévoiler, mouiller des tiers, parler passions... Quel courage ! Vous passeriez pour un boutefeu dans la paix des cœurs aveugles. Comment voudriez-vous être cru des gens raisonnables ?

Charolais. — Mais, Krempe, où avez-vous jamais rencontré des gens raisonnables ?

Le professeur Krempe. — Je veux parler de gens qui n'ont pas tout à fait renoncé à s'efforcer de l'être, du moins de temps en temps. Vous ne savez pas parler sans que votre parole soit d'abord une justification ? Un acte pour vous seul. Et vous n'êtes pas une exception. Ce n'est pas ainsi que je vois la science.

Charolais. — Oh ! qu'est-ce que vous êtes ennuyeux, Krempe, quand vous le voulez ! Comme vous y réussissez bien ! Vous êtes vraiment le pot de pisser de première catégorie, un bois de potence, un pain rassis !

Le professeur Krempe. — Que saurez-vous de plus quand je vous aurai dit que j'aimais ma cousine, dont j'étais aimé, et que je n'avais pas assez de bien pour son père ? Laissez cela aux romans et aux drames bourgeois de M. Diderot.

Charolais. — Je saurais de plus que vous êtes un imbécile : qu'on s'entend, dans ces cas-là, avec la mère, qui est toujours à l'écoute des inclinations d'amour et qu'avec la complicité discrète de celle-ci on enlève la fille au moyen d'un cheval rapide et endurant. Le père finit par plier car il aime sa fille.

Le professeur Krempe. — Pour cela, il faut être sans réflexion. Une journée sans réflexion. je n'en suis pas capable.

Charolais. — Donc elle est mariée, dans le meilleur des cas, au pire au couvent. Le mari peut mourir, le couvent jamais.

Le professeur Krempe. — On peut imaginer une situation politique où l'on fermerait les couvents.

Charolais. — Heureusement, je ne le verrai pas.

Le professeur Krempe. — Qui vous permet de le dire ?

Charolais. — N'oubliez pas que j'ai des tueurs à mes trousses.

Le professeur Krempe. — Si vraiment il y en a plusieurs, vous êtes sauvé.

Charolais. — Que voulez-vous dire ?

Le professeur Krempe. — S'il n'y en a qu'un, vous êtes perdu.

Charolais. — Vous avez des informations ?

Le professeur Krempe. — Je crois qu'il y en a un. Pourquoi seriez-vous aussi effrayé que nous fermions les couvents, ces cloaques nauséabonds où la morale est un confinement et sent le renfermé, où la morale n'attend que de tomber dans son contraire ?

Charolais. — Ça c'est une description de philosophe de cabinet qui n'y a jamais mis le pied... qui n'a jamais graissé la lèvre d'une sœur tourière...

Le professeur Krempe. — Vous, protecteur des couvents, voilà encore quelque chose que je ne peux pas comprendre.

Charolais. — S'il n'y avait plus de couvents, Krempe, on ne pourrait plus y entrer par la force ou par la ruse. C'est un beau défi à soi-même, savez-vous, que cette effraction. C'est là que se trouvent les plus belles vierges du royaume, si vous prenez celles qui sont encore dans les premières années.

Le professeur Krempe. — Ma promesse, si je la retrouve, je la reprendrai très bien au point où nous nous sommes laissés, pourvu, naturellement, qu'elle consente elle aussi à me reprendre.

Charolais. — Que de conditions ! Toujours des conditions ! Vous êtes un type très conditionnel, Krempe ! Vous devriez faire un petit voyage jusqu'à Gordion. Alexandre le Grand vous expliquerait comment défaire les nœuds de contradictions.

Le professeur Krempe. — Il y a des choses plus sérieuses. Les révoltes de grains, par exemple. J'ai assisté à un assaut chez le propriétaire, avec paiement au juste prix.

Charolais. — Ce ne sont pas des choses qui m'intéressent beaucoup.

Le professeur Krempe. — Ça n'intéresse personne. Même pas le roi.

Charolais. — Détrompez-vous ! Il est mieux informé que vous ne le pensez. D'ailleurs, si cela vous chante, vous pouvez, par mon intermédiaire, rapporter les faits au roi directement. De votre point de vue scientifique, cela pourrait relever de votre responsabilité...

Le professeur Krempe. — Non, je ne suis pas conseiller du roi.

Charolais. — Il ne serait peut-être pas contre que vous le devinssiez.

Le professeur Krempe. — Je ne mange pas de cette brioche-là.

Charolais. — Oh !... vous perdez votre légèreté, Krempe, ou je ne m'y connais pas.

Le professeur Krempe. — Je suis ravi que vous m'accordiez d'en avoir une.

Charolais. — Je l'ai vue en action, rarement, il est vrai.

Le professeur Krempe. — Être léger à tout prix, ce n'est pas possible.

Charolais. — Nous sommes d'un siècle léger !...

Le professeur Krempe. — Pourvu que ça dure jusqu'en 1801 !

Charolais. — Il faut y mettre du sien. Vous ne faites pas assez l'amour, Krempe.

Le professeur Krempe. — Vous le faites trop, Charolais, si tant est qu'on peut appeler ça l'amour. Vous baisez trop, vous le savez aussi bien que moi. Vous me l'avez dit déjà en face.

Charolais. — Oui, je vous ai dit ça, je me le rappelle... C'était juste après un acte excessif.

Le professeur Krempe. — Les actes peuvent être excessifs, mais les êtres qui en pâtissent feront de même tôt ou tard.

Charolais. — Faites-le une fois, à mes côtés.

Le professeur Krempe. — À quoi bon ?

Charolais. — D'avance, je vous accorde ma grâce, Krempe, mais je la donne aussi à celle qui vous le fera payer. Ha ha ha.

Le professeur Krempe. — Encore ce mot...

Charolais. — Le mot est admirable.

Le professeur Krempe. — Le rire, moins.

Charolais. — Le mot est admirable.

Le professeur Krempe. — Non.

Charolais. — Le mot est admirable.

Le professeur Krempe. — En quoi ?

Charolais. — Le mot est effrayant, je devrais le dire effrayant, mais il est admirable.

Le professeur Krempe. — Un jour, chez les vieux Romains, j'ai lu un traité sur cette situation d'exception.

Charolais. — Et vous brûlez de m'en donner leçon. Allez-y, je vous écoute.

Le professeur Krempe. — Un pater familias avait beaucoup de choses à reprocher à son fils, notamment d'avoir trop approché sa mère. C'était de la tendresse, pas autre chose. Il n'avait pas le droit d'en inférer autre chose et de ne pas connaître l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte et de Thésée. Et le père condamne son fils à mort en vertu (oui, j'ai bien dit « vertu ») du rôle du père et de sa *potestas*. Il l'emmène au bourreau et le confie à lui pour toute fin utile, c'est le cas de le dire. « As-tu quelque chose à ajouter, fils ? — Oui, père. — Va. — Père, c'est toi qui dois me tuer, de tes mains. Tu n'as pas le droit de manquer ainsi de courage en me confiant au bourreau anonyme. » Dire à quel point le père est ébranlé par cette grandeur. C'est le mot du fils qui est admirable.

Charolais. — Et alors, il le tue ?

Le professeur Krempe. — Évidemment. Comme le firent Abraham et Agamemnon. Et pas pour se divertir.

Charolais. — Vous recontez les contes à votre sauce, Krempe.

Le professeur Krempe. — À ma sauce, oui.

Charolais. — C'est du propre.

Le professeur Krempe. — C'est ainsi qu'il faut.

Charolais. — J'espère que vous n'en avez pas d'autres de cette farine.

Le professeur Krempe. — Un jour, il faudra bien que je raconte l'histoire de Charolais.

Charolais. — Attendez qu'elle soit finie.

Ils sortent.

Scène 48.

Louis XV et Mademoiselle de Charolais se promènent.

Louis XV. — Je suis content, parce que nous nous voyons régulièrement et je ne comprends pas qu'il n'en ait pas toujours été ainsi.

Mademoiselle de Charolais. — Je crains souvent de vous ennuyer.

Louis XV. — Qui vous dit que je suis facilement ennuyable ?

Mademoiselle de Charolais. — Les hommes sont ainsi, mais il est vrai que vous êtes particulier, sur ce plan-là aussi.

Louis XV. — Sachez qu'en revanche je suis inflatable.

Mademoiselle de Charolais. — Oui, vous êtes au-dessus de ça.

Louis XV. — Oui.

Mademoiselle de Charolais. — Cher sire...

Louis XV. — Sachez qu'en revanche je suis toujours en attente d'être charmé. Or, vous êtes charmante. Sentez-vous la force de ce participe présent ? Cela mérite de risquer quelque chose...

Mademoiselle de Charolais. — Je veux bien tenter.

Louis XV. — Je vous écoute.

Mademoiselle de Charolais. — Par exemple, sire, demandez-moi une figure auprès de cet arbre.

Louis XV. — Mais... je ne vois pas...

Mademoiselle de Charolais. — Sire, vous voyez très bien, mais c'est peut-être que vous n'osez pas. Je les vois dans vos yeux, les figures. Il n'y a pas de honte. Demandez-moi de lever les bras, ou de les arrondir autour et au-dessous de ma poitrine.

Louis XV. — Faites-le sans que je vous le demande.

Mademoiselle de Charolais. — Si vous le préférez ainsi...

Louis XV. — Je préfère.

Mademoiselle de Charolais. — Mais il ne faudrait pas que nous soyons regardés !

Louis XV. — Non.

Mademoiselle de Charolais. — Ou travailler la cambrure...

Louis XV. — Pourquoi pas ?

Mademoiselle de Charolais. — Une femme avec un homme doit aimer le naturel, bien sûr, mais aussi parcourir tout un chemin qui s'en éloigne à seule fin d'y revenir.

Louis XV. — Les chemins... oui, les chemins. Je n'ai jamais été heureux que par les chemins.

Mademoiselle de Charolais. — Alors, fermez les yeux et venez avec moi sur celui-ci. Je connais un tapis de mousse qui est fort accueillant.

Louis XV. — Allons.

Mademoiselle de Charolais. — Là.

Louis XV. — Là.

Mademoiselle de Charolais. — Viens.

Scène 49.

Le paysan s'est relevé encore une fois et s'est mis au travail. Il soigne des plantes au sol et creuse une fosse. Entre Juliette.

Juliette. — Père...

Le paysan. — Presque.

Juliette. — Hein ?

Le paysan. — Presque plus. Presque plus personne.

Juliette. — Qu'est-ce que tu fais ?

Le paysan. — Travaille.

Juliette. — Comment ? Est-ce possible ? Pourquoi ?

Le paysan. — J'ennuie. Heu... je m'ennuie.

Juliette. — Tu creuses ?

Le paysan. — Hon.

Juliette. — Tu creuses quoi ?

Le paysan. — Tombe.

Juliette. — Ta tombe ?

Le paysan. — Aurais dû. La prévoir. Personne fait ça. Ça pour moi.

Juliette, *désignant les herbes, plus loin.* — Et là ?

Le paysan. — Fleur d'ail. Fleur d'oignon.

Juliette. — Je tarde trop, n'est-ce pas ?

Le paysan. — Toi qui vois.

Juliette. — Tu ne t'es pas remis au travail pour m'accabler de mon retard ?

Le paysan. — Non non.

Juliette. — Tu es bien bon.

Le paysan. — Voudrais pas. À ta place. Être à ta place.

Juliette. — Tu ne m'embrasses pas ?

Le paysan. — Bon qu'à ça.

Juliette. — Ça quoi ?

Le paysan. — Ça creuser. Maintenant, ça dormir.

Juliette. — Dors doucement.

Le paysan. — Oui. Ça.

Il se couche au bord de sa tombe.

Scène 50.

On entend une foule avec slogans d'époque. Le roi se lève de son siège.

La foule. — Debout les damnés ! Debout ! Vive le roi sans l'impôt ! Vive le roi sans l'impôt !

Louis XV. — Qu'est-ce qu'il se passe, Mademoiselle ? (*Mademoiselle de Charolais laisse entendre d'un geste que ça ne la regarde pas.*) Charolais ?

Charolais. — Pour ces affaires-là, sire, je ne suis pas une autorité. Je ne suis pas de vos conseillers. J'ai beaucoup d'autres chats à fouetter.

Louis XV. — Vous, vous nous préparez quelque chose...

Charolais. — Je prépare un voyage. Non, soyons franc, une fuite. Ces histoires de foule, j'ai un ami qui sait cela mieux que moi. Vous devriez lui parler. C'est un professeur, le professeur Krempe. Mais il n'aime pas les libéraux. Il m'a dit de ne pas vous le dire, mais je prends sur moi de. Il n'est pas anglo-mane, quoique franc-maçon. Je vous ai parlé de lui, déjà. À propos, je ne l'ai pas tué. Moi, je lui dis toujours que les foules, autant les traiter avec le canon. Ça vous semble idiot ?

Louis XV. — Complètement.

La foule. — À bas les intermédiaires, les sangsues d'État ! Le roi et l'impôt sont comme l'eau et l'huile.

Charolais. — La canaille.

Louis XV. — Je suis le roi, Charolais, c'est-à-dire que je suis uni à la canaille. Le roi de France est au plus près de la canaille. Elle peut venir dans sa chambre. Sans elle, je ne suis pas le roi de France. Je suis directement avec elle. Il n'y a personne entre elle et moi. C'est pourquoi je vais si volontiers dans les forêts. Je veux savoir comment la canaille tient la hache. Et comment les machines peuvent les aider, les outils nouveaux, que la science et la technique vont nous forger.

Charolais. — Je ne vous suis pas sur ce terrain.

La foule. — Paiement des corvées ! Des corvées de routes et de chemins.

Louis XV. — Les inutiles de ton espèce ne peuvent pas me suivre.

Charolais. — Toi aussi, mon frère ?...

Louis XV. — Vous ne nous servez plus beaucoup votre rire, Charolais. Je m'étais habitué à lui, pourtant, et fier d'être le seul. Même votre sœur m'a confié qu'avec lui elle avait du mal.

La foule. — Elles sont pour qui, les routes ? Pour qui ?

Charolais. — Donc, tout de même, sire, vous m'aimez.

Louis XV. — Je t'aime, Charolais, car de toi je n'ai aucune crainte. Tu ne peux pas nuire à mon alliance essentielle. Tu ne t'occupes que de tes vices. Et même si de temps en temps tu fais entrer une balle de ton fusil dans le cœur d'un de mes sujets (c'est-à-dire un peu dans le mien), ce n'est qu'un seul dans le grand nombre. Alors, je te rejette en t'accordant ma grâce, car il ne serait pas juste que je te condamne et t'exécute quand je n'ai pas le courage d'en faire autant avec mes curés, mes jésuites, mes confesseurs, mes parasites puissants, mes espions à la solde du roi d'Angleterre et que sais-je ? Tu es la crotte qui me colle au cul, Charolais, je ne pourrai jamais me torcher de toi. Mais, pardonne-moi, je ne réproverai pas l'acte de celui qui te tuera. C'est comme ça.

Charolais. — Vous êtes élégant, sire... Il n'est pas encore né, celui qui.

Louis XV. — L'enfer t'entende.

Charolais. — Je lui tire régulièrement les oreilles pour vérifier qu'il n'est pas sourd.

La foule. — Vive le roi !

Louis XV. — Charolais, oh ! Charolais, je te dois de mes plaisirs. Je t'aime aussi par ta sœur. Il n'est pas très facile, à ma place, d'avoir du plaisir tout simple. C'est-à-dire qu'il l'est trop, facile. Je voudrais me perdre dans la forêt.

Charolais, *qui rit d'un rire nettement fatigué.* — Et tomber sur une chaumière où habite un innocent qui réclame justice. Vous seriez bien embarrassé. Le *Juste* est un beau titre, encore plus difficile à porter que le *Bien-aimé*.

Louis XV. — Vie collective en harmonie.

Charolais. — Vous ne pouvez pas oublier la violence. Ou alors votre tête est perdue.

Louis XV. — Combien vaut-elle ?

Charolais. — Elle est sur les monnaies. Il suffit de peser.

Louis XV. — Pendant la chasse, on ne raisonne plus. On pousse devant, c'est tout. Comme dans l'amour.

Charolais. — Ainsi, dans le crime.

La foule. — Le roi avec nous ! Vive le roi avec nous !

Charolais. — Racaille !

Louis XV. — Ils disent « vive le roi » !

Scène 51.

Entre le grand veneur du roi.

Le grand veneur du roi. — La chasse est un raisonnement. Je suis celui qui assure la chasse du roi, qui est une chose rationnelle. C'est en défendant la raison de la chasse que je suis celui qui permet au roi de penser que la chasse est d'instinct. C'est inexact, mais c'est agréable à croire. Ce que je ne montre à personne, c'est mon plan de chasse, avec disposition précise des points de passage, des lignes de poursuite, des échos des sonneries des cors. Le rapport de la distance, de la vitesse et du temps disponible avant la nuit noire. La logistique des flambeaux. Cela demande de la science et du sens, du sens des layons et des coulées inhumaines. Là, par exemple, je sens le cerf, il n'est pas loin. Il baisse la tête pour éviter ses bois dans les branches. Il n'y a pas assez de place dans cette forêt pour tous ces bois.

Il sort.

Scène 52.

Réapparaît le cerf de la scène 45.

Louis XV. — Encore toi ?

Le cerf. — Je suis inquiet. La chasse n'a pas repris.

Louis XV. — Elle te manque ?

Le cerf. — Ce n'est pas signe de paix.

Louis XV. — Il est vrai qu'à la guerre je ne pense pas à la chasse.

Le cerf. — À quoi d'autre ?

Louis XV. — À la victoire, tiens...

Le cerf. — D'accord, sire, c'est une pensée de général, pas de roi ! Voilà pourquoi je vois ce qui vous attend et qui me fait mal : vos intermédiaires... ils feront le siège de votre dernier souffle. Je vois tout cela de mon saut-de-loup. Vous n'êtes pas un homme libre, sire Louis. La monarchie n'est jamais absolue. Vous le savez mieux que quiconque. Vous avez trop de courtisans, trop de fonctionnaires et de presque amis qui ont acheté des charges. Ils ne vous lâcheront pas d'une semelle. Ils vous flattent le mollet érotique avec ses veinules bleues comme le ventre d'un lièvre quand on l'a dépouillé. Vous serez malade, car quand on meurt c'est souvent qu'on l'est devenu. Vous serez bleu, beau sire, aussi bleu que votre sang qui concrètement n'est que rouge. Vous serez tellement malade et repoussant que tout votre entourage, vos filles chères, le dauphin votre petit fils, seront éloignés de vous par la plus évidente crainte de la contagion. Vous mourrez bleu, Louis le quinzième, et tout le monde s'en foutra puisqu'il y aura de toute façon un Louis le seizième à la file, avec sa tête bien droite sur ses épaules. Vous me direz — je peux m'autoriser à vous dire « vous me direz... »,

tant de fois vous vous êtes adressé à moi au moment de l'hallali pour me dire, me dire des prières d'ailleurs sincères — vous me direz que vous ne le voulez pas, que vous préféreriez que votre chute de cheval eût été décisive : mort en pleine fraîcheur et blancheur de teint, avec le seul hâle du visage et des avant-bras qui tiennent les rênes... ou mort dans les bras de Mademoiselle et dans ceux de l'amour.

Louis XV. — Renversé par le sanglier des sangliers, embroché par tes bois. Peux-tu m'éviscérer comme le peut un taureau ?

Le cerf. — Avec un peu d'entraînement... Avec un peu d'idéologie... Je ne vois pas en quoi ce serait impossible. Je peux m'y préparer en affûtant mes cornes contre les rochers de Fontainebleau. Je sais où ils se cachent, à l'ombre des chênes et des hêtres pourpres.

Louis XV. — Cerf, je m'inscris.

Le cerf. — Roi, je m'apprête.

Louis XV. — Cerf, je te voudrais comme premier ministre.

Le cerf. — Roi, être dernier ministre me siérait davantage.

Louis XV. — Cerf, je te nomme.

Le cerf. — Roi, je décline.

Un silence particulier.

Louis XV. — Cerf, puisque je mourrai dans mon lit, puisque je mourrai dans un lit dont on brûlera le lin gorgé de ma sueur méphitique, le lin, la plume et le crin du matelas, je t'ordonne d'être là le jour de ma mort et d'avoir tous les pouvoirs pour glisser sous moi un tapis de mousse que tu auras rapporté de la forêt, un tapis de mousse qui me rappellera certaine demoiselle. Cerf, seras-tu là ?

Le cerf. — Je serai dans la grande tenture des Gobelins qui représente Actéon poursuivi par ses propres chiens.

Louis XV. — Actéon a regardé une femme, je ne vois pas ce que ça a de répréhensible.

Le cerf. — Il a regardé une déesse.

Louis XV. — Une demi déesse ! Avant Dieu, avant le dieu unique, tous les autres dieux n'étaient que des fragments de dieux.

Le cerf. — Il n'avait pas demandé l'autorisation.

Louis XV. — Oui, je sais, l'autorisation, le suffrage général... je sais bien que la mode en arrive à maturité. Je ne sais si c'est là un de ces progrès qu'on nous claironne d'outre-Manche...

Le cerf. — Sire, nous avons beaucoup parlé sur le théâtre. Nous ne devrions pas abuser de la patience de nos amis ici sommeillants et piquant du nez. Je ne veux pas passer à la postérité comme le tenant du rôle du personnage qui aura empêché ces gens-là d'aller se coucher !

Louis XV. — Cerf, tu as raison. Allons nous coucher. Mais allons-y ensemble.

Le cerf. — Un roi et son cerf, nous aurons bonne mine.

Louis XV. — Je te dois bien ça

Le cerf. — Je ne demande rien.

Louis XV. — Je te l'offre.

Ils se couchent, enlacés.

Scène 53.

Entrent le professeur Krempe et Jean.

Le professeur Krempe. — Vos intentions, quelles sont-elles exactement ? Elles me demeurent plutôt obscures.

Jean. — Je me faufile.

Le professeur Krempe. — Expliquez-vous...

Jean. — Le passage est étroit.

Le professeur Krempe. — Entre quoi et quoi ?

Jean. — Entre deux J.

Le professeur Krempe. — Juliette ?...

Jean. — Juliette et la justice.

Le professeur Krempe. — Je comprends. L'une rémunère l'autre. Et vous craignez le poids du marché.

Jean. — Il faut le temps que Juliette s'intéresse à moi.

Le professeur Krempe. — Et pendant ce temps, Charolais ?...

Jean. — Est-il, comme on le prétend, votre ami ?

Le professeur Krempe. — Oui. En dépit de tout.

Jean. — Jusqu'à le protéger ?

Le professeur Krempe. — Pas à n'importe quel prix. Sa mort est largement de sa responsabilité. Mais il m'a sauvé la vie un jour, ou moi la sienne, je ne sais plus. Mon passage à moi est passablement étroit, lui aussi. Mais vous n'avez rien à craindre de moi. Parler est déjà quelque chose. Et vous savez réfléchir. C'est précieux. Pendant ce temps, il vit. Il en bave des ronds de chapeau. C'était la pire sentence, chez les Grecs, que l'exclusion de la cité. Plus d'un préférerait de beaucoup la mort.

Jean. — S'il erre un peu trop longtemps, il va récidiver.

Le professeur Krempe. — J'essaye de l'occuper.

Jean. — En avez-vous le temps ?

Le professeur Krempe. — C'est un travail. Pendant ce temps-là, j'étudie.

Jean. — Vous étudiez quoi ?

Le professeur Krempe. — Je l'étudie. Autant dire que j'étudie sa classe. (*Un temps particulier.*) Et aussi les hommes.

Scène 54.

Entre M. Trivelin, qui s'assied sur le tabouret du propriétaire des grains. Charolais le suit. Il est dans l'énerverment. Au cours de la scène et de la suivante, Louis XV et le cerf ne bougent pas. Les fauteuils sont inoccupés.

Charolais. — M. Trivelin, j'ai besoin d'argent.

M. Trivelin. — M. le comte, je vais vous dire ce qui est possible.

Charolais. — M. Trivelin, je ne m'intéresse pas à ce qui est possible.

M. Trivelin. — M. Le comte, tout est possible, mais je nage dans les difficultés. Les temps ne sont pas ce qu'ils étaient, et les rentrées sont en dents de scie. L'année climatique a été désastreuse. Ceci vaut pour les causes. Elles ne sont pas sans conséquences.

Charolais. — M. Trivelin, je me fous des conséquences tout autant que des causes.

M. Trivelin. — M. le comte, il me faudrait un peu de temps pour vous décrire la complexité de vos affaires et vous assurer de la façon dont je jongle avec vos besoins sans entamer votre patrimoine...

Charolais. — Mais M. Trivelin, je ne m'occupe pas de ce cambouis, vous faites fausse route absolument. Je veux vingt cinq mille livres, tout de suite pour mes plaisirs et quelques acquisitions au nom d'une dame qui n'attendra pas.

M. Trivelin. — Si vous me permettez, M. le comte, j'ai pensé à quelque chose. Vous avez été trop accusé. Ce que l'on fait, dans ces circonstances, c'est un petit investissement. On n'a pas trop le choix.

Charolais. — Quoi quoi, de quel ordre, un investissement ? De quoi me parlez-vous ?

M. Trivelin. — Eh bien, mais l'achat d'une rétractation d'accusation, car il semble que votre dossier soit assez près du tribunal. Vous ne pouvez pas l'ignorer.

Charolais. — Il y a des choses plus urgentes. Je choisis de l'ignorer.

M. Trivelin. — Si vous êtes condamné, ça fera deux sentences combinées. Achetez un ou deux témoins et vous n'aurez tué personne pour vous divertir, vous aurez été en état de très légitime défense. Ça se fait couramment.

Charolais. — Je ne fais pas de choses courantes.

M. Trivelin. — Mon devoir est de vous dire que vous devez mettre un frein à vos plaisirs, mais de façon toute provisoire, évidemment, je vous rassure !

Charolais. — Si vous me trouviez vingt cinq mille livres, vous feriez votre travail. Vous n'êtes pas, que je sache, mon directeur de conscience.

M. Trivelin. — Vous pouvez bien sûr ne pas m'entendre...

Charolais. — C'est effectivement mon intention. M. Trivelin, je vais m'adresser à la concurrence. À M. Crêpidi, par exemple, qu'on m'a conseillé d'approcher.

M. Trivelin, *tout sourire.* — Je le connais bien.

Charolais. — Donc, vous aussi me le conseillez...

M. Trivelin. — Nous travaillons ensemble. Nous nous sommes associés. M. Crêpidi m'accompagne. Crêpidi !

Scène 55.

Entre M. Crêpidi, les bras chargés de papiers, une plume d'oie entre les dents.

Charolais. — M. Crêpidi, vous êtes, désormais, je le veux, l'administrateur de mes biens...

M. Crêpidi. — Vos quoi ?

Charolais. — Mes biens !

M. Crêpidi. — Ah, voilà une chose sacrée.

Charolais. — Il n'y a plus rien de sacré !

M. Crêpidi. — Et votre propriété ?

Charolais. — Quoi ?

M. Crêpidi. — C'est une chose sacrée.

Charolais. — Mais qui vous a formé ?

M. Crêpidi. — C'est un droit.

Charolais. — Un droit n'est pas sacré ! C'est moi qui dois vous convaincre de cela ? C'est même la définition du précaire, un droit ! Ha ha ha. Le sacré, c'est pour toujours ; un droit, ça va ça vient.

M. Crêpidi. — Sacré, non, je ne sais pas... je dis ça, je cite ça, seulement croyant vous faire plaisir...

Charolais. — Vous êtes un homme de loi au service de l'argent moderne. Qu'est-ce que vous voulez que je comprenne de cela ? Sacré ? Légal ?

M. Crêpidi. — La loi est sœur de la religion.

Charolais. — Ce n'est pas tout à l'honneur de cette première...

M. Crêpidi. — Vous n'aimez pas la religion ?

Charolais. — Ah non !

M. Crêpidi. — Mais pourquoi ?

Charolais. — Elle ne m'aime pas assez dans toutes mes composantes. (*Il éclate de rire.*) Faites comme M. Trivelin, il me comprend, lui.

M. Trivelin. — Non non. Comment voulez-vous que je vous suive ? Vous pensez toujours du coq à l'âne.

Charolais. — Rassurez-vous, je ne suis pas si sûr d'être le coq.

Il redouble de rire.

M. Crêpidi. — Je ne peux pas vous suivre dans vos rires.

Charolais. — J'y suis très bien tout seul ! Je crois que je pourrais mourir de rire. Il suffirait que je m'entraîne un peu. Vous ne me serviriez pas d'entraîneur ? Vous êtes doué. Il y avait longtemps que je n'avais plus ri aussi franchement.

M. Crêpidi. — J'ai des papiers, là, qu'il vous faut signer...

Charolais. — Je n'aime pas l'argent.

M. Crêpidi, scandalisé, désespéré. — Oui, mais alors là, si vous allez par là... on ne peut plus rien faire de rien ... de rien de rien...

Charolais. — Vingt cinq mille ?

M. Crêpidi. — On peut toujours... Il faudra vendre des terres.

Charolais. — Voilà.

M. Crêpidi. — Dans ce cas-là, et si l'on est si pressé, c'est dommage, mais on ne vend pas les pires.

Charolais. — Vendez, vendez !

M. Trivelin. — À qui ?

Charolais. — À qui vous voudrez !

M. Crépidi. — À moi, par exemple.

Charolais. — Que m'importe !

Il sort vivement, le premier.

scène 56.

Entre Mademoiselle de Charolais, avec une lanterne.

Mademoiselle de Charolais, au public. — Vous n'avez pas vu le roi ? (*Elle bute sur le roi et le cerf.*) Ha !

Louis XV. — Qui est là ?

Mademoiselle de Charolais. — Vous ?

Louis XV. — Attention, ne l'abîmez pas !

Mademoiselle de Charolais. — Non non.

Louis XV. — Ne le réveillez pas.

Elle détache doucement le roi du cerf.

Le cerf. — C'est fait. Je suis réveillé. J'ai bien dormi, moi, avec mon roi.

Louis XV. — J'ai bien dormi avec mon cerf.

Mademoiselle de Charolais. — Vous ne pouvez pas rester là.

Louis XV. — Mais pourquoi ?

Mademoiselle de Charolais. — Non non.

Louis XV. — J'étais bien.

Mademoiselle de Charolais ramène le roi à son fauteuil en le soutenant. Le roi marche difficilement.

Le cerf. — Y avait pas de mal.

Sort le cerf.

Louis XV. — Bien.

scène 57.

Juliette seule sur le corps de son père qui est toujours couché au bord de sa tombe.

Juliette. — Là, je ne sais plus. Il y a déjà comme un deuil, une couche de feuilles mortes au-dessus du mort. S'il y a tellement de morts, naturels ou non, c'est signe que le recouvrement des morts est chose banale ! Mon père a de la mousse dans les cheveux. Je l'avais d'abord couché dans la glacière, sans le dire à personne. L'hiver, par un beau jour bien froid, on y apporte de la neige, une couche bien épaisse et la neige se garde elle-même jusqu'à l'hiver suivant. Le corps est à côté des fruits de mer, des crèmes et des sorbets qu'on conserve pour le roi et ses compagnons de chasse. Quand je retournais le voir, le soir, ce n'était plus lui. C'était un peu moins lui chaque soir. Ce n'est pas une affaire. Et voilà qu'il en est sorti pour travailler. Travailler, encore travailler, alors qu'on est mort... Est-ce que ce n'est pas de la servitude volontaire ? Ce qui l'est davantage, c'est que je commence à penser à autre chose qu'à lui. Je ne sais même pas à quoi. Pas à quelqu'un. Je doute. Est-ce qu'il est bon d'être obsédé, fût-ce d'un sentiment filial et familial ? Père, père, père ! Naguère encore, mes trois cris étaient ascendants puisque je m'adressais à mon ascendant. Aujourd'hui, ils descendent, comme si mon père était mon fils, d'être mort avant l'heure et sous les coups d'un homme sans jugement. Sans jugement de sa part et sans jugement qui s'énoncerait à son endroit. Vivre avec Jean le reste de ma vie ? Je ne peux pas l'imaginer, si je suis honnête avec moi-même. Je vais aller tuer Charolais. Je vais le tuer de mes mains, puisque Jean tarde. Je vais le tuer. Qu'on se le dise en secret, dans le fond de sa gorge. Qu'on ne l'ébruite pas. Je vais tuer Charolais. Et je ne veux pas de la grâce du roi. « Ma grâce, je la refuse à celle qui vous tuera. »

Louis XV, qui se dresse, angoissé. — Je proteste. Je confirme et signe. Voici exactement ce que j'avais dit, en son temps : « Charolais, vous avez tué un homme pour vous divertir, n'est-ce pas ? C'est ce que vous avez dit ! Fort bien. Je vous accorde votre grâce, mais je la donne aussi à celui qui vous tuera. »

Juliette. — Il n'a pas dit : « À celle. »

Louis XV. — Là, vous pinaillez, Juliette. J'ai dit « celui » parce que, dans la langue française, le masculin est une dominance de langue, seulement de langue. Bien sûr, une femme est partie prenante de ce « celui ».

Juliette. — Sire, j'affronterai tout aussi bien votre colère et votre parjure, ne vous inquiétez pas. Faites simplement ce que vous vous sentirez capable de faire. Si, conjoncturellement, il vous est impossible, finalement, politiquement, real-politikment, de m'accorder votre grâce, condamnez-moi, sire, cela m'est indifférent.

Louis XV. — J'ai dit ce que j'ai dit, ni plus, ni moins.

Juliette. — Je vais tuer Charolais, sire. Écartez-vous.

Louis XV. — On ne peut pas dire à son roi : « Écartez-vous. »

Juliette. — Je dis « Écartez-vous », sire, parce que ce couard est caché derrière vous.

Louis XV, — Juliette, on dirait bien que vous avez raison... (*S'adressant à Charolais sans se retourner.*) Qu'est-ce que vous faites là, Charolais ? Vous avez trouvé des fraises des bois ? Charolais ? Vous ne répondez pas ? Des truffes ?

Il n'y a pas de Charolais derrière le roi.

Juliette. — Il ne vous obéit plus.

Le roi se retourne.

Louis XV. — Pas plus de Charolais que de beurre en broche.

Juliette. — Il se cache.

Louis XV. — On dit que dans les chaleurs, il y a un animal, comme ça, qui... qui se met la tête dans le sable.

Juliette. — Il a fui.

Louis XV. — C'est que vous êtes redoutable...

Juliette. — Détalé.

Louis XV. — Bien sûr, il a détalé. Il a raison de fuir. Mettez-vous à sa place ! Je ne voudrais pour rien au monde être à sa place, être poursuivi par une fille comme vous... pour cette raison-là, du moins. Mais rassurez-vous, je ne vous veux aucun mal. Continuez à exercer votre devoir. Moi, je m'en vais. J'en ai assez de ce spectacle et de ces affaires louches. Il faut que je parte. Je ne veux pas être happé par cette non-vie que j'ai fabriquée. Attention, car je suis attiré. C'est un gouffre qui me donne le vertige. Le vertige est un doute sur soi : puisque je peux sauter, c'est comme si j'avais envie de sauter... Je vais sauter, donc, et la pensée de rien ni de personne ne saura m'en empêcher. J'ai du travail. Cinq heures de chevauchée et je suis à Versailles, dans mon bureau. Au revoir, petite Juliette. Tuez-le bien, vous aurez ma grâce.

Il sort, solennel.

scène 58.

Le roi est sorti. Mademoiselle de Charolais dort sur son fauteuil de spectatrice. La scène est vide. Le roi à cheval passe au galop sur la scène, suivi de Charolais et du commandant de meute. Hennisement, bruits de chute, cris.

Le commandant de meute. — Le roi est tombé.

Mademoiselle de Charolais. — Louis !

Charolais. — Relève-toi !

Le commandant de meute. — Le roi ne se relève pas.

Charolais. — Le roi va se relever. Louis, tu sais bien, il faut tout de suite remonter !

Le commandant de meute. — Le roi ne parle pas. On ne le touche pas !

Charolais. — Parle-nous. Louis ! Sire ! Mon ami ! Mon frère !

Le commandant de meute. — Le roi ne bouge pas.

Mademoiselle de Charolais. — Sire, parlez-nous !

Charolais. — Un chirurgien !

Le commandant de meute. — Du vin !

Charolais. — Il bouge.

Le commandant de meute. — Le roi fait une grimace.

Mademoiselle de Charolais. — Tant mieux ! C'est bon signe.

Charolais. — Il a quelque chose de cassé.

Louis XV. — Ce n'est rien.

Le commandant de meute. — Il faut l'emmener.

Charolais. — Il faut l'éloigner.

Le commandant de meute. — Il y a une ferme là-bas.

Charolais. — Comment le porter ?

Le commandant de meute. — Une échelle. Qu'on réquisitionne une échelle ! et quatre hommes pour la porter.

Charolais. — Un roi, c'est lourd comme un seul homme. Ou alors un âne mort.

Louis XV. — Ce n'est rien.

Charolais. — Ce n'est certainement pas grand chose.

Louis XV. — Comment va, haaa, mon cheval ?

Charolais. — C'est moins grave qu'un coup d'andouiller jusqu'au foie !

Le commandant de meute. — Le cheval n'a rien. De quoi a-t-il eu peur ?

Louis XV. — Aïe !

Charolais. — Le bras te fait mal.

Louis XV. — Le bras du roi a des terminaisons nerveuses. Aïe !

Mademoiselle de Charolais. — Ce n'est rien, il raisonne.

Charolais. — Une vipère, sûrement, qu'on aura dérangée !

Le commandant de meute. — Éloignez les chevaux.

Charolais. — Qu'est-ce qu'on attend avec l'échelle ?

Le commandant de meute. — Elle arrive.

Un paysan apporte une échelle. C'est une longue échelle.

Le paysan à l'échelle. — Il n'y a pas lieu de la réquisitionner ! Je l'offre bénévolement. Je la prête à mon roi. C'est le moins que je puisse faire.

Charolais. — Elle est trop longue.

Le commandant de meute. — Qu'on la scie !

Le paysan à l'échelle. — Je ne vais pas la couper. Je la prête pour le roi, mais je ne vais pas la couper. Elle me sert pour tailler. Elle me sert pour grimper sur les toits. Le roi est grand il lui faut une grande échelle. Je ne vais pas la scier, certainement pas. Je la prête. Je veux la récupérer.

Charolais. — Il en tiendrait trois, des rois, dans la longueur.

Mademoiselle de Charolais. — Il va pas se taire ?

Le commandant de meute. — Elle est déjà lourde.

Le paysan à l'échelle. — Le roi est léger. J'ai un lit pour le roi. J'aurai prêté la main à porter le roi. C'est un grand jour.

Charolais. — Il y a du monde chez toi ?

Le paysan à l'échelle. — Ma famille.

Louis XV. — Je veux bien aller dans ta famille, le temps qu'une voiture vienne.

Le paysan à l'échelle. — Sire roi, je le veux bien. Vous y serez chez vous. Vous êtes de partout chez vous, en France.

Charolais. — Mieux qu'à Versailles. Chez lui, au moins, il n'y aura pas de jésuites.

Mademoiselle de Charolais. — C'est le moment de faire de la politique ?

Le commandant de meute. — Par là.

Mademoiselle de Charolais. — C'est rude.

Le commandant de meute. — En avant. Sur l'échelle.

Charolais. — On y met le cochon quand on le découpe.

Mademoiselle de Charolais. — Tu vas pas la fermer ?

Charolais rit. On emporte le roi.

scène 59.

Le roi est assis sur le fauteuil au spectacle, un bras en écharpe. Mademoiselle de Charolais, assise sur un bras de son fauteuil, lui embrasse les mains. Entrent sur la scène Charolais et le professeur Krempe.

Le professeur Krempe. — Comment va le roi ?

Louis XV, *qui se lève.* — Le roi n'a que le bras de cassé, ce n'est pas un événement.

Il se rassied.

Charolais. — Le roi n'a que le bras de cassé, ce n'est pas un événement.

Le professeur Krempe. — Allons, tant mieux.

Charolais. — À part ça, Krempe ?...

Le professeur Krempe. — Je vois avec plaisir que vous êtes toujours vivant. Est-ce à dire que les vengeurs sont en vacances ?

Charolais. — Si je fais le point, je suis tranquille. Les paysans ne croient pas à la promesse du roi ; mes pairs, les nobliaux nobiliaires, ne tueraient pas un des leurs, même si certains n'en seraient pas mécontents ; les autorités morales du clergé ne peuvent pas tuer ; les bourgeois préfèrent fustiger la lâcheté royale. Je suis tranquille.

Le professeur Krempe, *sombre.* — Pas moi.

Charolais, *froid.* — Vous me divertissez, Krempe.

Le professeur Krempe. — Diverti, vous n'avez pas trop l'air de l'être.

Charolais. — Vous me faites rigoler.

Le professeur Krempe. — Éclairez-moi un peu sur mes talents comiques.

Charolais. — Ha ha ha. Mais regardez-vous avec votre rigueur... Vous êtes un homme de Sparte, je veux bien, moi de Capoue. Je suis de la belle époque, si vous préférez, des années folles ! Du Directoire, Mai 68 ! Oui, je suis en avance sur le temps : vivre plus ! Il faut de tout pour faire un monde. Mais que voulez-vous faire comme révolution avec des paysans riches et suralimentés, accumulateurs de terres, des ouvriers dont le labeur va devenir intenable et mortifère, des bourgeois faussement altruistes, des curés libertins et des maçons de loge qui n'ont jamais tenu la truelle ?

Le professeur Krempe. — Ce n'est sûrement pas leur union consciente qui fera le grand bouleversement, mais une accumulation de hasards bénéficiant du fait que chez vous non plus, il n'y a aucune solidarité politique de la noblesse en tant qu'ordre. Vous verrez, c'est l'Histoire future qui créera cette image de solidarité d'ordre et en transmettra l'image aux livres scolaires. Il court, il court, le furet... Ne me dites pas que vous n'êtes pas concurrents d'abord.

Charolais. — Il me semble que ce sont les libéraux qui se fondent sur la concurrence.

Krempe. — Eux aussi.

Charolais. — Nous nous moquons de vous, nous rigolons de vous, même si nous ne rompons pas le dialogue. Mais il faudrait me dire en quoi le roi vous gêne. Le parlement est largement plus grotesque. Le roi fait tenir la multitude. C'est le mortier et c'est le pont. Vous avez vu Louis comme je l'ai vu moi-même. Il mange la soupe dans l'écuelle, ça ne fait pas de différence avec sa vaisselle de la manufacture de Sèvres, pourvu que la soupe soit bonne. Il n'y a pas de raison pour que le paysan prépare à dessein pour lui-même une soupe à vomir, à plus forte raison si le roi de passage s'invite. C'est pareil pour les filles. Bien lavées et vêtues avec des balconnets, les femmes sont égales. Le foin sent aussi bon que le patchouli. Il y a besoin de forcer presque personne.

Krempe. — Pour Tarquin, une seule avait suffi pour que vînt la République.

Charolais. — Je ne suis pas le roi. Je ne peux pas être Tarquin. Et Louis ne ressemble pas à ça.

Krempe. — Vous fuyez la discussion.

Charolais. — Je ne suis pas un fuyard.

Le professeur Krempe. — Pas encore.

Charolais. — Éloignez de moi ce spectre !

Le professeur Krempe. — Aidez-moi.

Charolais. — Le roi est bloqué dans sa maison. Ça ne va pas faciliter ma protection. Je ferais mieux d'aller à Versailles, moi aussi. Je ne suis plus moi-même. Bon à être tué.

Le professeur Krempe. — Les vieux Romains faisaient de la sorte. Là-dessus, j'ai lu tout un livre en quatre tomes. C'était le *sacer*, une sorte de proscrit que chacun pouvait tuer impunément, mais qui n'était pas susceptible d'un sacrifice. Sa mort était donc négligeable. Son exécution possible, pas obligée, pas inquiétée, pas poursuivie, pas réprimée, pas valorisée, pas chantée, pas vantée : un détail ! Sans cérémonie, sans une place dans les annales ou les archives. Pourquoi *sacer*, sacré ? Je n'ai jamais compris le terme. Pourquoi *Sacer* s'il est hors sacrifice ? Peut-être parce que le sacré finit par vous exclure... Mais c'était vraiment sous les premiers Romains, avant les textes même.

Charolais. — Le *sacer*, mais alors, je suis comme le roi, je suis l'homme du sacre. L'autre homme du sacre. Je suis le jumeau du roi.

Le professeur Krempe. — N'exagérons pas.

Charolais. — J'ai envie de foutre.

Le professeur Krempe. — Je ne suis pas votre homme.

Charolais. — Je suis sacré, je veux une vierge !

Le professeur Krempe. — Calmez-vous !

Charolais. — Allez me chercher une femme, Krempe, n'importe laquelle. Non, pas n'importe laquelle, une belle, une pimpante fraîche, ou une bien mûre avec des formes ballotantes ; une élancée, les seins comme des fuseaux et aux bouts sombres...

Le professeur Krempe. — Je ne suis pas bon rabatteur.

Charolais regarde autour de lui, inquiet. Il sort vivement. Il rentre, tentant d'arracher un fusil des mains du chargeur de fusils.

Le chargeur de fusils. — C'est celui du roi. Je suis le chargeur de fusils.

Charolais. — On est au courant !

Le chargeur de fusils. — C'est le fusil du roi !

Charolais. — Le roi est mon cousin, c'est un ordre.

Le chargeur de fusils. — Non.

Charolais, *qui dégaine un couteau de chasse.* — Adieu donc.

Le chargeur de fusils. — Là, c'est une autre paire de manches.

Le chargeur lâche le fusil et sort.

Charolais. — Je voudrais mourir de votre main, Krempe. C'est de votre main que je veux mourir. Prenez mon fusil. Il est chargé. Demandez-moi de courir.

Le professeur Krempe. — Qu'est-ce qui vous prend ?

Charolais. — Krempe, c'est le sens de l'Histoire. C'est vous et personne d'autre qui êtes tout désigné pour me gommer de l'Histoire. Votre main, Krempe. Votre index. Là. Ça s'appelle une gâchette. Ou une détente. Voilà, je suis complètement détendu. Tuez-moi proprement. Une exécution, pas comme les régicides qu'on écartèle et dont on retarde la mort.

Le professeur Krempe. — Qu'est-ce que vous dites ?

Charolais. — Mais comprenez-moi, ne jouez pas les imbéciles ! Jean va me tuer à la hache, mais c'est de la sauvagerie ! C'est Roland, le Roland de la chanson des temps obscurs ! La cervelle partout sur les arbres ! Ma cervelle à moi. La peau qu'il veut me faire... C'est vous qui devez me tuer. Me tuer sagement et philosophiquement. Ne me dites pas que vous ne vous préparez pas à tuer philosophiquement !

Le professeur Krempe. — Vous me paraissez bien perspicace ! Mais réfléchissez ! L'ordre nobiliaire est trop divers et divisé pour devenir un ennemi aussi simpliste et aux contours clairs.

Charolais. — Qu'est-ce que vous raisonnez encore ? Qu'est-ce que vous professez ?

Le professeur Krempe. — Votre existence est insignifiante, Charolais, pourquoi vous tuerais-je ?

Charolais. — Peut-être, mais il suffit d'une tête qui tombe et l'ensemble aura l'air de s'agrèger.

Le professeur Krempe. — Si je vous tuais, savez-vous, j'irais voir le roi pour lui demander mon salaire. Vous me voyez d'ici. Je n'ai jamais parlé au roi. Je ne l'ai pas voulu. (*Krempe se tourne vers Louis XV dans son fauteuil de spectateur.*) Sire, me voilà. C'est moi qui ai tué

Charolais. Moi, le Franc-Maçon, futur Jacobin, républicain, qui pense la possibilité de se passer de vous. Êtes-vous toujours d'humeur de m'accorder votre grâce ?

Louis XV, à *Mademoiselle de Charolais*. — Nous n'avons pas été présentés, que je sache.

Mademoiselle de Charolais. — Cela n'en vaut pas la peine.

Charolais. — Vous ne ferez pas cela, Krempe. Vous ne direz à personne que vous m'avez tué. J'ai déjà creusé ma fosse. Ou plutôt, le paysan que j'ai tué l'a fait pour moi. Nous tiendrons bien à deux dans le trou ! Moi au fond. Personne ne le saura. Et lui, il roulera sur moi pour l'éternité de l'éphémère. Ha ha ha. Étreinte de toutes les grâces ! Poussez-le, s'il ne veut pas, et rebouchez-la seulement de vos mains, la fosse, c'est tout ce que je demande. On crache un bon coup dans les paumes avant de saisir la pelle, et on les lave à grande eau après le travail. J'ai regardé les fossoyeurs. C'est ainsi qu'ils font. Eux, ils se signent. Quant à vous, vous n'en aurez pas besoin. Crachez dans les paumes, crachons dans les psaumes !

Le professeur Krempe. — Si je vous tuais, Charolais, je le dirais au roi séance tenante. Ce serait même la seule bonne raison de lui adresser une fois la parole.

Charolais. — Pour le défier.

Le professeur Krempe. — Pas du tout. Pour être jugé. Un tueur doit être jugé. Même s'il est lavé par anticipation. Comment pourrait-on innocenter par avance un tueur ?

Charolais. — Vous me faites rire, Krempe. Vous croyez à l'individu parce que c'est un producteur et un consommateur en puissance, c'est-à-dire un propriétaire... Vous êtes un libéral, professeur. Ha ha ha. Et c'est moi, l'aristocrate qui vous mets le nez dans votre caca. Mais la propriété n'a aucune importance, mon vieux. Et l'argent pas davantage. Il n'y a que l'histoire du mérite, le mérite enraciné dans le temps et les pères !

Le professeur Krempe. — Peut-être, mais j'irai voir le roi. Je m'inclinerai devant lui s'il ne veut pas se lever de son siège. (*C'est ce qu'il fait.*) Sire, j'ai tué Charolais. Demandez-moi mes raisons. Instruisez mon cas. Levez-vous de votre fauteuil. (*Le roi se lève.*) Voici pourquoi j'ai tué Charolais. Non. (*Le roi se rassied.*) Je commencerai par : voici comment j'ai tué Charolais. (*Le roi se relève.*) J'ai tué Charolais parce qu'il était de mes amis. J'ai pris un risque, sachant qu'il était de vos amis aussi. Qui tue son ami tue aussi un peu les amis de son ami, n'est-ce pas ? Je l'ai tué à sa demande. Je l'ai tué avec son arme qu'il avait lui-même chargée. Je ne suis pas un bon tireur. Il a lui-même placé le canon au bon endroit, à bout portant. Là je ne pouvais pas le rater. Une vache dans un corridor... Je l'ai tué pour obéir à une certaine idée de l'Histoire. Vous êtes aussi dans la ligne de mire, vous, votre fils et vos petits fils. Confirmez-vous votre grâce ? (*Un silence particulier.*) Sire ?...

Louis XV. — Je ne m'attendais pas à autant de complications.

Scène 60.

Entre l'homme aux chiens, accompagné de M. Crêpidi et de son tabouret.

L'homme aux chiens. — Je ne m'attendais pas à autant de complications. La justice marche bien pour les successions. C'est une affaire entendue. Elle fonctionne très bien pour le marché, pour les intérêts du marché, pour la propriété bâtie, pour les terres. Les juristes sont

au travail, on ne peut pas leur enlever ça. Ils ont beaucoup à faire. Ils sont entièrement occupés par les successions, les plaintes sur les successions, les bisbilles autour des testaments, les tiraillements de marchands de soupe le jour de la vente d'un domaine... Ah ! le patrimoine et les donations : l'argent circule et on peut toujours en gratter quelque peu au passage. Pourquoi voudriez-vous qu'on se passionne pour une affaire désargentée ? Ma cause n'avance pas. Elle n'avancerait que le jour où elle rencontrerait des intérêts où les juges seront partie. Je ne veux pas devenir fou de justice, ne penser qu'à ça, en être obsédé. Je vais monter une société à rouages.

M. Crépidi. — C'est la sagesse même, vous irez loin. C'est ce qui s'appelle rebondir. Je peux m'occuper de vos affaires, si vous le souhaitez. Ne faites pas tout tout seul. Vous allez vous faire écraser. Je vous prends sous ma protection et pas beaucoup d'argent. On vous connaît comme l'Homme aux chiens. Je veux savoir votre nom.

L'homme aux chiens. — Inscrivez : Carabas.

Ils sortent.

Scène 61.

Entre le paysan à l'échelle, accompagné du prêtre, Dom Rigourdin.

Le paysan à l'échelle. — Par ici, M. l'abbé.

Dom Rigourdin. — Le roi est-il très mal ?

Le paysan à l'échelle. — Je n'en sais rien.

Dom Rigourdin, *devant le roi.* — J'ai été appelé, sire... Je ne veux pas être importun.

Louis XV. — Non non. Le bras, c'est peu de chose. L'os est occupé à se recoller. Encore un qui fait bien son travail.

Dom Rigourdin. — Dieu soit loué.

D'un geste, le roi fait sortir le paysan à l'échelle.

Louis XV. — Puisque vous vous êtes aimablement déplacé, je me demande si je ne devrais pas me confesser à vous, mon père.

Dom Rigourdin. — Le roi peut choisir le petit curé de base que je suis, mais je ne sais pas si les grands curés de sommet le verront d'un bon œil.

Louis XV. — Certainement non, mais ils ne sont jamais contents.

Dom Rigourdin. — Je suis à la disposition de votre majesté.

Louis XV. — Alors allons...

Dom Rigourdin. — Nous n'allons pas faire une confession sur le théâtre !...

Louis XV. — Et pourquoi pas ?

Dom Rigourdin. — Le secret... Comment voulez-vous que le secret de la confession soit assuré devant pareille audience.

(Il montre le public.)

Louis XV. — Nous ferons ça à voix basse et dans le creux de l'oreille. Au moment de votre bénédiction, vous pourrez donner de la voix pour la formule qui ne l'est pas, secrète.

Dom Rigourdin. — Nous ferons comme le veut votre majesté.

Louis XV. — Comme cela, donc.

Dom Rigourdin. — Mais sire, avant toute chose... si j'osais me permettre...

Louis XV. — Osez, mon père.

Dom Rigourdin. — Moi aussi je voudrais vous confesser quelque chose.

Louis XV. — Dans le creux de l'oreille ?

Dom Rigourdin. — Non, à la face du monde que vous représentez.

Louis XV. — Après ma confession ou avant ?

Dom Rigourdin. — Avant.

Louis XV. — Je vous écoute.

Dom Rigourdin. — Je ne sais pas si, après, vous voudrez encore vous adresser à moi.

Louis XV. — L'on m'a expliqué que, dans la confession, je ne m'adressais pas à un prêtre, mais à Dieu directement à travers son filtre.

Dom Rigourdin. — Oui, sire, c'est le dogme.

Louis XV. — Alors je vous écoute.

Dom Rigourdin s'agenouille devant le roi.

Dom Rigourdin. — Sire, il y a curé et curé. J'ai été l'un et je suis devenu l'autre.

Louis XV. — C'est un beau début, mon père, mais qui me demeure assez obscur.

Dom Rigourdin. — Le curé que j'étais, sire, voyait les chrétiens de son ministère lutter pour la vie de tous les jours. Il les voyait s'extraire de leur fumier et de leur détresse. Ils voulaient de la laine pour la chaleur et quand ils avaient la laine, ils cherchaient la soie pour l'élégance. Et tous les moyens étaient bons. Et cela ne pouvait qu'ébranler nos équilibres. Alors j'ai prêché longtemps contre cette fureur de vouloir s'élever au-dessus de sa condition, que cela ne relevait que des péchés capitaux, l'orgueil et l'envie et la jalousie... « Soyez donc chacun ce que vous êtes, ce que vos pères ont été, vivez comme ils ont vécu et ne cherchez point à sortir de l'état où la providence vous a fait naître ! » C'était mon message, et j'étais éloquent. Puisque j'étais à la hauteur, on m'en a demandé plus ! Ils en ont voulu toujours plus. Si bien

qu'il m'a fallu aller plus loin. Mon évêque m'a demandé l'état de catholicité du canton, et j'ai dû ficher mon monde, rue après rue, dans le plus grands secret : M. Levasseur, receveur des tailles, c'est un bon homme, mais sa femme aime les jansénistes ; M. Fossard, gentilhomme, ami notoire des jésuites, sa femme nous aime encore plus ; M. Becquet, avocat, imprévisible, mais il faut le ménager ; M. Maubuisson, une maison où l'on ne se confesse pas, sensible à la menace ; M. de la Forest, subdélégué, il passe pour janséniste, il fait bonne figure devant nous ; M. Aladane, directeur des Aides, il nous a rendu service en désignant quatre sœurs carmélites qui ne nous aiment que médiocrement, sœur Claire, sœur Thérèse de la Conception, sœur Anne de Jésus, sœur Angélique du Saint-Sacrement ; les deux gardiens et le vicaire, au contraire, sont fort de nos amis ; un tel à surveiller, un tel à ménager... Je ne suis plus ce curé-là que j'ai été.

Louis XV. — Lequel êtes-vous devenu ?

Dom Rigourdin. — Sire, je voudrais qu'ils s'élèvent, voilà, qu'ils s'élèvent, qu'ils s'allègent, qu'ils pensent à l'esprit et qu'ils soient doux les uns avec les autres. Pour cela, ils sont, pour l'heure, trop écrasés.

Louis XV. — Vous n'allez pas me parler des impôts !

Dom Rigourdin. — Sire...

Louis XV. — Non non. Non non non. Non non. Et je me confesserai une autre fois.

Le roi retourne à son fauteuil. Dom Rigourdin se signe et sort.

Scène 62.

Entrent Jean et Juliette, de deux côtés différents.

Juliette. — Où en est, M. Jean, notre projet ?

Jean. — Jean est plein d'entrain et entraîné.

Juliette. — Mais Jean tarde.

Jean. — Jean n'a jamais dit qu'il agirait par réflexe, inconsidérément.

Juliette. — Prendre son temps à ce point peut apparaître comme de la couardise.

Jean. — Il y a une autre raison.

Juliette. — Laquelle ?

Jean. — Tu t'habitues à me voir. Tu apprends à me connaître. Tu entres dans mes ruses. Charolais est tranquille. Il ne s'éloigne pas. Le roi a besoin de ses chasses et ses chasses ont besoin de Charolais. La chèvre ne s'éloigne pas de son piquet, même si sa corde est longue.

Juliette. — Je sais que la vengeance se mange froid, mais l'automne se termine.

Jean. — L'hiver sera donc plus propice encore.

Juliette. — À quoi tu penses, tout au long de ces journées qui repoussent l'échéance ?

Jean. — Je pense à toi. Je pense à nous. Je m'éduque. J'apprends à lire. Je lis. Je lis Jean-Jacques Rousseau.

Juliette. — On dit que Charolais est en fuite.

Jean. — C'est la pure vérité.

Juliette. — Qu'est-ce qui a provoqué ce départ ?

Jean. — Moi.

Juliette. — Pourquoi ?

Jean. — La fuite aggrave son cas.

Juliette. — Ce sont des termes de justice... Je t'ai dit que je voulais bien du procès, mais je n'ai pas renoncé à une sanction anticipatrice.

Jean. — Il va revenir. Il ne peut pas ne pas revenir.

Juliette. — Il peut passer en Italie, ou en Angleterre.

Jean. — Il ne peut plus se cacher de personne. Il est connu comme le loup blanc. Quoi qu'il arrive, il laisse des traces avec sa queue. Il ne peut pas s'en empêcher. Il n'est plus tout à fait homme et pas encore complètement loup. C'est le loup-garou. Pourquoi épargnerait-il un maçon florentin qui gâche le mortier d'une façade grimpé sur son échafaudage ? Il en appréciera la chute en esthète. On l'arrêtera. On le ramènera ici.

Juliette. — Et on le protégera. Tu aurais dû le tuer.

Jean. — J'ai réfléchi, et c'est toi maintenant qui reviens en arrière.

Juliette. — Je ne sais plus ce que je pense. J'ai tellement attendu.

Jean. — La justice est une patience.

Juliette. — J'ai aussi lancé ma plainte auprès des tribunaux, aux côtés de l'homme aux chiens, mais je n'ai plus de nouvelles de lui. Il faut des porte-parole. Ils ne se bousculent pas. Ils ne sont pas très actifs.

Jean. — Je vais tuer. Tu as ma parole. Elle vaut encore quelque chose. La justice juridique et juridictionnelle commence le jour où dire « Vous avez ma parole » ne suffit plus. On vous répond : « Vous devez me l'écrire, noir sur blanc ». Moi, je crois encore en la parole. Je vais tuer. Du moins je vais me battre.

Juliette. — Ça m'est égal.

Scène 63.

Entre Dom Lièvre.

Dom Lièvre. — C'est trop tarder. Je vous ai entendus. C'est moi qui vais tuer le comte de Charolais pour la main de Juliette.

Juliette. — Oui.

Dom Lièvre. — Vous ne saurez pas vous y prendre. Moi seul connais le protocole.

Juliette. — Le protocole.

Dom Lièvre. — Car il y a façon et façon. La bonne façon et la façon sale et non avenue.

Juliette. — C'est exactement ce que je me disais.

Dom Lièvre. — J'y vais, hein !

Juliette. — Allez, Dom Lièvre, nous vous couvrons et bientôt vous aurez le droit de me couvrir à votre tour.

Dom Lièvre. — J'y vais.

Juliette. — Oui. Qu'est-ce que vous attendez ?

Dom Lièvre. — Le moment favorable.

Juliette. — Oui.

Dom Lièvre. — Faudrait pas me pousser de beaucoup pour que j'y aille.

Juliette. — Je ne pousse pas. Ce n'est pas une partie d'escarpolette.

Dom Lièvre. — Ah ! ne me provoquez pas, ou je vais y aller de ce pas.

Juliette. — Oui.

Il n'y va pas et baisse le nez.

Scène 64.

Louis XV. — Et Charolais, est-il toujours aussi tricard ?

Mademoiselle de Charolais. — Si vous dites cela, c'est signe qu'il y a longtemps, sire, que vous ne l'avez pas vu.

Louis XV. — Au fond, je l'ai déjà tué d'une certaine manière. Oui, je sais bien que je l'ai exécuté. Je lui ai attribué une vie précaire, inexistante, une vie sans bottes, sans chausses et sans bas de soie.

Mademoiselle de Charolais. — C'est exactement ça. Il erre. Je lui donne un rendez-vous de temps en temps, mais je suis obligée de faire bien de la route pour le voir. Et je n'ai pas le droit de dire où.

Louis XV. — Il l'a cherché. Vous le cherchez... Je suis désolé de voir votre tristesse. Vous devriez lui conseiller d'émigrer, d'aller par exemple en Bavière ou en Prusse. Nous pouvons peut-être lui trouver une ambassade discrète.

Mademoiselle de Charolais. — Je ne suis pas sûre qu'il y serait bien accueilli.

Louis XV. — Où est-il ?

Mademoiselle de Charolais. — Dans les fourrés. Les fourrés les plus proches. Il ne s'éloigne jamais bien longtemps de vous.

Louis XV. — De moi ou de vous ?

Mademoiselle de Charolais. — Nous sommes souvent ensemble dans cette pièce.

Louis XV. — C'est vrai.

Mademoiselle de Charolais. — Parlez-lui, sire. Je vous le demande instamment.

Louis XV. — Je n'ai pas l'intention de vous refuser quoi que ce soit, vous qui me donnez tout.

Mademoiselle de Charolais. — Je n'abuse pas, je crois, dans mes demandes.

Louis XV. — Non.

Mademoiselle de Charolais. — Parlez dans cette direction, sire.

Louis XV. — Dans le sens du vent.

Mademoiselle de Charolais. — N'oubliez pas qu'il est gibier. Gibier de vengeance, pas de potence.

Louis XV. — Charolais ! Charolais ! Tu m'entends ? Où te caches-tu ?

Charolais, hors scène. — Sire, votre pays est un camp de concentration, pour moi du moins...

Louis XV. — Montrez-vous, Charolais. Vous ne craignez rien !

Charolais, hors scène. — Je ne crains rien, mais je ne vis plus.

Louis XV. — Qui voulez-vous qui... Vous ne pouvez pas être tué.

Charolais, hors scène. — Je ne peux pas être tué. Je ne peux pas être jugé. Comment voulez-vous que j'existe, sire ?

Louis XV. — Émigrez !

Charolais, hors scène. — Émigrer ? C'est un peu tôt dans l'Histoire.

Louis XV. — Parce que vous connaissez l'Histoire, Charolais ? Vous la connaissez en avance ?

Charolais, *hors scène.* — Je la vois, comme je vous vois.

Louis XV, *pour lui-même.* — Privilège des hommes perdus.

Scène 65.

Tout le monde vient regarder la scène. Jean et Charolais, sur le pré.

Jean. — Je savais bien que tu n'étais pas parti.

Charolais. — Sorcier !

Jean. — Que tu ne pouvais pas partir.

Charolais. — Pourquoi ?

Jean. — Parce que tu ne me crains pas.

Charolais. — Crois-tu ?

Jean. — La peur était une fausse alerte. Je ne t'ai pas tué par surprise, que je sache, ou dans le dos.

Charolais. — Ça n'aurait pas pu se passer comme ça.

Jean. — C'est vrai, j'ai d'abord voulu m'y prendre autrement. J'ai rassemblé quelques amis. Ceux qui n'osaient pas trop se sentaient protégés dans une bande. Mais le roi n'avait pas dit qu'il gracierait une bande. « Ma grâce à *celui...* ». La bande aurait été décimée par la troupe. J'ai renoncé à la bande armée.

Charolais. — J'ai demandé un duel.

Jean. — Et je te l'ai accordé, Charolais. Mais en vérité, c'était Juliette qui en avait parlé la première.

Charolais. — Pitre ! Je t'ai donné l'ordre de dire « M. le comte ».

Jean. — Mais je n'ai pas obtempéré.

Charolais. — Après tout, c'est mieux ainsi. Nous sommes aussi perdus l'un que l'autre. Perdus pour toute forme de respect.

Jean. — Oui, le duel est historique.

Charolais. — Alors, choisis les armes.

Jean. — La fourche.

Charolais. — Pourquoi la fourche ?

Jean, hilare. — Parce que je suis tranquille : tu n'en avais pas eu dans ton berceau. Tu n'en as jamais tenu entre tes mains. Tu serais malhabile, ne sachant pas à quelle hauteur du manche la saisir, savoir si les dents devaient être dans un sens ou dans l'autre courbées vers le sol ou tendues vers le ciel. Que faire du poids de ferraille ?

Charolais. — J'apprends vite.

Jean. — C'est vrai. Je dois le reconnaître. Mais tu te fatigues vite. Tu as la sueur de l'inquiétude qui, du front, te tombe dans les yeux. Tu t'essuies d'un coup d'épaule, mais ce faisant tu romps ta garde. Tu es perdu.

Charolais. — Je suis touché, il est vrai, mais pas décisivement encore.

Jean. — Finalement, je renonce à la fourche. Je connais trop la duplicité royale, la perversité juridique... Je vois ça d'ici. Charolais, malhabile à la fourche, est tué. Louis gracie le paysan, puis le condamne pour avoir utilisé un outil agricole comme arme de révolte. Exécution ! Non, ce ne serait pas honnête.

Charolais. — Parce que tu veux être honnête, en plus ?

Entre Juliette.

Juliette. — Laisse-nous, Jean.

Jean. — Certainement pas. Il est fichu de te violer.

Juliette. — Pourquoi pas ? Il y en a tellement qui l'ont subi, ça ne doit pas être si difficile.

Jean. — Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Juliette. — Il n'y a pas eu de justice. Il n'y a pas eu de vengeance. Il n'y a rien eu. Il vaudrait mieux que j'entre en infamie, moi aussi. Je n'ai plus rien à perdre.

Charolais. — C'est trop drôle. Mais il n'y a pas de crainte.

Jean. — Ouais ouais...

Charolais. — Je ne bande plus depuis que je suis privé de lendemain.

Juliette. — C'est déjà un châtement. Et puis ça nous fait des vacances. Laisse-nous, Jean, j'ai quelque chose à lui dire. (*À Charolais.*) Qui sait ? Je peux peut-être te guérir.

Jean. — Du moins je reste à distance et à vue. Qu'il reste toujours cinq pieds entre vous.

Jean s'éloigne à reculons.

Charolais. — Juliette, je t'écoute.

Juliette. — J'ai enterré mon père.

Charolais. — Sous la neige ?

Juliette. — Non, en bonne terre et planches tendres.

Charolais. — Il n'est plus une âme en peine... Tu as eu scrupule, soudain, à l'obliger à l'âme en peine...

Juliette. — Scrupule, non.

Charolais. — C'est au moins la preuve qu'il avait une âme. Alors quoi ?

Juliette. — Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Le deuil m'est tombé dessus tout achevé. Je n'avais plus d'exigence. J'ai d'abord cru que cela correspondait à un excès de fatigue et d'écoeurement. Mais non, après toutes ces insomnies, je me suis remise à dormir. Et je suis entrée dans le soulagement. Je me demande si je ne vais pas vous accorder ma grâce. À mon âme aussi cela ferait du repos.

Charolais. — Tu entends, Jean, je vais être gracié des deux côtés. Bientôt de tous !

Jean. — De moi certainement pas.

Juliette. — Jean, lâche l'affaire. Je ne veux pas devenir ta femme. Je te relève de ta parole. Je m'en vais.

Elle sort.

Charolais. — J'ai une vie, la mienne, qui est en suspension. Elle est à distance de moi. Je ne reconnais plus « la mienne ». Ma vie a tellement pesé qu'elle ne pèse plus. Quel est le plus lourd ? Un kilo d'enclume ou un kilo de plumes ? Ma vie de plomb, ma vie de fil ou de papier ? C'est une angoisse telle, d'un poids tel, qu'à un moment donné je ne peux plus la porter, c'est elle qui me porte et je suis dans ses bras comme dans ceux d'une mère. Je ne touche plus au sol par mes bottes et mes talons. Je suis encore plus léger que si j'étais sur mon cheval. Je suis heureux.

Jean, ébahi. — Charolais, je te tuerai pour ton bonheur et pour mon compte, ou si je ne te tue pas, ce sera pire, je te poursuivrai pour mon compte.

Charolais. — Tu m'accables, tu m'accables, mais j'ai été gracié permanent ! C'est ce que m'a dit le roi, quand nous étions ensemble, chaque fois, à la queue du loup, à la queue des cerfs et des sangliers. Le roi m'a dit : « Charolais ! » Sa voix était forte, quand il prononçait mon nom dans la forêt de Fontainebleau. Sa voix était remplie de toutes ces lieues de chevauchées depuis Versailles. Parfois, il faisait tout le tour, il fatiguait plusieurs chevaux, sans jamais en crever un seul, tout autour du Paris périphérique. Il passait à Verrières, il passait au plateau de Ris, à moins qu'il voulût voir ma sœur et ses salopes, au château d'Athis. Il passait à Sénart et au grand Bornand, Sénart, Sénart ! Remontait vers Rentilly et Crépy-en-Valois, tout là haut dans le Nord. Personne ne savait comme lui devenir animal. « Charolais ! prenait-il le temps de dire, même lorsqu'il était essoufflé, Charolais ! je ne vous marchande pas ma grâce, même si vous avez commis la faute de tuer un homme par divertissement. Cet homme était à moi, vivant, il m'appartient quand il est mort. »

Jean. — Le roi n'avait pas dit que cela.

Charolais. — J'entends ce que j'entends. Et je répète ce que je veux. Un Condé ne se laisse pas guider par la vérité d'un bouseux de base. Le roi était le « Bien-Aimé ». Moi-même, je n'ai pas cessé de l'aimer. « Charolais, je vous consens ma grâce ! »

Jean. — À celui qui vous tuera, aussi, Charolais.

Louis XV, *qui éclate de rire, sincèrement amusé.* — Mais oui, à celui qui vous tuera, aussi, Charolais. Il a raison, le bougre. Ha ha ha.

Charolais, *reculant devant Jean qui s'approche.* — Tu ne sauras pas le faire. Tu n'est pas assez fort. Tu n'es pas assez beau, qui plus est. Je veux bien d'un bourreau si c'est un beau paysan, fort et grand, comme ceux que je montais si volontiers par derrière comme un Donatien. Mais toi, qui es-tu pour jouer les allégories de la justice. Je les ai volées au fronton des palais. Le glaive sans la balance ! J'ai été au bordel, moi aussi, derrière l'abbé de Sade, rue du Chantre. Je n'y suis pas allé pour foutre Dieu, foutredieu ! J'y suis allé pour emplir la bouche d'une Mademoiselle de Saint-Just ! (*Il rit.*) À présent, elle est aveugle par bandeau blanc et bien lavé, toi simplement mal voyant par conjonctivite, par glaucome et suppuration. Je ne veux pas de ton regard.

Jean. — Assieds-toi. Et écoute-moi sans t'émouvoir.

Charolais s'assied lourdement sur un tronc couché.

Charolais. — Mon épée.

Jean. — Je ne t'empêcherai pas de la dégainer. Moi, j'ai la hache. C'est un outil de labour. Jamais je ne l'ai utilisée pour autre chose que couper un arbre. J'ai compté, il faut quatre vingt neuf coups pour un arbre de trente ans, frappés en biseau, puis horizontalement. Avec toi, un seul suffira, de haut en bas. Un seul pour que ma lame oublie facilement ce coup de malheur.

Charolais. — Mon épée.

Jean. — Tu peux l'extraire de son fourreau, mais elle ne te sert depuis trop longtemps que pour l'apparat des salons, un tuteur pour ton sexe trop sorti. Je ne la crains pas.

Charolais. — Un fusil !

Entre le chargeur de fusils avec un fusil. Mais il jette au roi un regard interrogatif. Louis XV fait non de la tête.

Le chargeur de fusils. — Désolé, comte.

Il sort. Charolais sort un pistolet.

Charolais. — À moi !

Jean. — Tu l'as brûlé, hier, sur une poule. Il n'est pas rechargé. C'est un domestique qui te le charge. Est-ce que, toi, seulement, tu sais le faire ? Ton valet ne l'a pas chargé. Il ne veut plus lui-même de tout ce sang que tu détournes des tiennes jusqu'à ses mains. Un assassin de gâté de cœur ! C'est ainsi qu'il est parlé de toi.

Charolais lance son pistolet à la tête de Jean, qui le reçoit en pleine face.

Jean. — Ma tête ne craint pas les projectiles. Elle ne craint absolument plus rien. Elle a été cabossée de toutes les façons imaginables. Tu vas répondre de tes crimes.

Charolais. — J'en ai déjà amplement répondu.

Jean. — Tous les viols, un par un ?

Charolais. — J'ai toujours payé pour ça, avec du bon argent.

Jean. — Tous les crimes ?

Charolais. — La mort quelques instants plus tôt. Combien d'êtres humains à peine humains n'ai-je pas soulagés de l'existence à la hauteur de laquelle ils n'étaient pas ? J'ai payé. J'ai toujours mis sans compter du bon argent en circulation pour acheter mes plaisirs.

Jean. — Payer pour être innocent ? C'est ça, votre idée de la justice...

Charolais. — C'est toujours une peine. L'argent, il faut le trouver quelque part, ça demande quelques renoncements. Et qui dit « renoncement » exige des efforts...

Jean. — Oui, des efforts de cour.

Charolais. — Il n'y a pas de mauvais efforts. Il n'y a pas de sot métier.

Jean. — Les riches impunis de l'impunité.

Charolais. — Donne-moi les verges et qu'on n'en parle plus.

Jean. — Il paraît que vous jouissez avec elle, de les donner comme de les recevoir.

Charolais. — Qu'est-ce que vous croyez ?

Jean. — Puisqu'il n'y a personne pour te juger, il y aura moi.

Seul dans le pré, devant Jean, mais tous les autres personnages sont au spectacle de ses cris, Charolais s'insurge.

Charolais. — Toi ? Il ne t'appartient pas de m'acculer au tribunal. Ce serait admettre que la bassesse peut tenir sur la chaise haute de justice. La justice ! Ha ha ha. Mais c'est moi, la justice. Ce n'est autre que moi ! La justice est un métier d'homme qui se règle d'homme à homme. Il n'est nul besoin de juges et d'avocats de profession. La justice de métier ! Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'ils s'engraissent sur votre dos ? Fiez-vous plutôt au mien. Mon dos, il a bon dos, mon dos. Il a du répondant, je ne suis pas inquiet. Mais le vôtre, pourquoi voulez-vous l'accabler davantage ? Vous n'entendez rien ? Vous me voulez seul contre tous ? Eh bien je serai contre tous seul et seul. Homme, tu mériterais d'être pendu ou roué vif s'il y avait encore de la justice en France. Tu me colles au train depuis combien de temps ? Tu as remarqué, je fuis en marchant à reculons. Ce n'est pas très pratique, mais on s'habitue. Du moins je n'aurai pas cessé de te fixer droit dans les yeux. Tu n'as pas vraiment l'air de te divertir avec ta vertu. Moi, toute ma vie, j'ai été la vertu. La vertu du plaisir, c'est la seule vertu qui soit un peu pure. Il n'en est pas d'autre sorte. Comment veux-tu voir la vertu si tu n'es pas capable de faire face à son contraire ? Il n'appartient pas à la basse police de mettre la main sur mon bras. Louise, ma sœur, ne vois-tu rien venir qui veut nous balayer ? J'hésite encore entre la hache et un petit séjour à la Bastille. La mort violente, ça doit être le moins difficile. Il y en a tellement qui l'ont réussi sur les champs de bataille. Louis, il ne t'appartient pas, après toutes ces courses, ces chasses, ces parties que nous avons affinées ensemble, de me lâcher aux chiens. Roi, tu as perdu beaucoup de ton temps à écouter les rapports de ta police des mœurs. Tu t'es repu de ma fange, ma fange pure, roi de France, roi de Fange, tu es

taché, tu mourras noirci de taches sur le visage, je te le prédis. Tu sentiras mauvais et tes enfants eux-mêmes n'auront pas le courage d'approcher ton grabat. Comme si j'avais voulu te détrôner !... Je t'aime, Louis, tu es un bon roi, mon bien aimé. Tu pourrais revenir sur la grâce accordée à ce bouc. Regarde ce qu'il en a fait de ton autorisation... Un harcèlement. Ce sera toi, bientôt, au banc des accusés, toi ou ton fils, le Louis suivant. Jusqu'à combien saura compter cette famille ? Crapule, borbier fétide que je suis. Je prends le mal sur moi. Ainsi, vous serez tous innocents. Je me fous de la société. Mais pas tant que ça, peut-être. C'est mon rôle, je vis de ce que chacun rêve de faire. Si je ne le fais pas, tout le monde va le faire. Je suis le seul réellement. Je suis une utilité sociale. Je vous fais regarder en face votre propre criminalité, c'est tout. Vous m'accablerez, vous serez innocents. Je veux entrer de cette façon dans l'Histoire, pas d'une autre. C'est le charolisme. L'adjectif charolien ou charoliste. Tu charries. Jean, dans mes bras, je t'encule, si tu veux bien, avant de disparaître. Moi, je n'ai pas d'innocence. Je suis le seul à le dire, tu comprends ? Je ne crains personne sur le plan de la non-innocence. Le christ a tout faux, celui du premier siècle. Je crée une ère nouvelle. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le couperet. Si j'avais un disciple, ce serait Pierre, et par cette pierre, je vais affûter le couperet. Tu es Pierrette et tout va bien, je te connais dans le tréfonds. Je t'ai possédée et tu ne m'as pas appartenu. Je n'aime pas la propriété. Le sacré, c'est le pouvoir-faire, pas la propriété. Je vomis de tous mes boyaux la propriété que vous font, démocratiquement, les notaires et que vous protégeront tous les flics de France. Note bien cela dans tes tablettes et dans tes chroniques.

Jean. — Oui, mais ce n'est pas toi qui peux dire des choses pareilles. Ce n'est pas toi qui es en situation de le dire.

Charolais court. Il fuit. Un cerf lui barre le chemin.

Charolais. — Laisse-moi passer.

Le cerf. — Oui, mais si je le fais, je vais courir derrière toi.

Charolais. — Le monde à l'envers ?

Le cerf. — Justement.

Charolais. — J'aurai vu cela.

Le cerf. — Alors cours !

Charolais. — Mais je sais bien que ça ne sert à rien. J'ai vu trop de gibier courir, et jamais autrement qu'en pure perte au bout du compte.

Le cerf. — Actéon était coursé par ses propres chiens. Il avait espionné Diane pour se divertir.

Charolais. — On n'a donc pas le droit de se divertir ?

Le cerf. — On a le droit de se divertir, mais les temps ne l'acceptent pas toujours sans réagir.

Le cerf le ramène devant Jean

Jean. — Encore lui ?

Charolais. — Encore toi ? Cette fois, je suis prêt.

Jean. — Moi, je le suis plus que toi.

Charolais. — Tu as ta hache.

Jean porte sa hache à deux mains. Charolais dégaine son épée.

Jean. — En garde, c'est le premier moment de notre rencontre sur le gazon.

Charolais. — On t'a dit, c'est bien connu, que je ne suis pas bon à l'épée.

Jean. — Ce n'est pas moi qui ai choisi les armes. Je suis fort à la hache, mais je n'ai jamais provoqué que des arbres. Après tout, je ne peux pas jurer que la force que je sais convoquer pour eux, je saurai faire de même avec un homme.

Charolais. — Tu me donnes encore ce nom ?

Jean. — Attention à ton fer !

Charolais. — Hé !

La hache frappe l'épée. Charolais jette son épée cassée en deux.

Jean. — Prends au moins un bout de bois ! Avec une tige de noisetier, tu pourrais me fustiger. Je vais te la tailler moi-même, je sais faire.

Charolais. — En garde, encore !

Jean. — Tu n'as pas d'épée.

Charolais. — J'ai autre chose.

Jean. — Quoi ?

Charolais, *brandissant un godemiché qu'il sort de sa poche.* — Ceci.

Jean. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Charolais. — La chose ! La chose que tu n'as pas prévue, l'arme suprême, l'arme secrète, l'arme des chausses et de la braguette ! Attention à sa décharge. Tu es devant, elle te coupe le manche. Tu es trop près, elle te coupe la main ! Écarte-toi, malheureux ! Quelle inconscience, il ne bouge pas ! Il est idiot, Jean, à ne pas bouger de ses deux jambes ! La chose !

Jean. — My god, un godemiché !

Charolais. — Peut-être bien. La chose violente qu'on m'envie quand la sienne est faiblarde. Attention à toi, elle a de super-pouvoirs. Elle diffuse des rayons de lumière et de mort. Elle ne connaît pas de porte ou de marteau de porte et de serrure. Elle entre. Toute chair lui est un fourreau.

Jean. — Je sais me défendre.

Charolais. — Tu es perdu.

Jean. — J'ai la parade.

Charolais. — La dernière.

Jean. — J'ai des ressources.

Charolais. — Taries.

Jean. — Vivaces.

Charolais. — Reste ici.

Jean. — Marche !

Charolais. — Ce pré me convient.

Jean. — Notre pré, c'est le monde.

Charolais. — Une pause !

Jean. — Pas une seule.

Charolais. — Je ne reconnais pas le paysage.

Jean. — Nous avons voyagé.

Charolais. — En continuant de combattre ?

Jean. — Oui. Le paysage défile.

Charolais. — Qui le fait marcher ? Quel mécanisme ?

Jean. — Ton destin.

Charolais. — Comme s'il t'obéissait !... Vermine !

Jean. — Désastre !

Charolais, *lançant une botte.* — Prends celle-là !

Jean. — Attention à ta chose.

Charolais. — Elle est solide.

Jean. — Du marbre ?

Charolais. — Du fer. Du fer de bois. Du bois dur, du bois serré. Du bois tendu en permanence. Jamais de pause. Jamais de détente.

Jean. — C'est une prothèse !

Charolais. — Thèse, antithèse, prothèse !

Jean. — Pauvre comte ! Le compte n'y est pas.

Charolais, *lançant une autre botte*. — Cette botte est secrète.

Jean. — J'évente.

Charolais. — J'insiste.

Jean. — Pure perte.

Charolais. — Je commence à savoir avec qui je me bats.

Jean. — Mais tu fatigues.

Charolais. — Le poignet, un peu.

Jean. — Regarde, ma hache je la tiens à la même hauteur. Je ne faiblis pas.

Charolais. — Alors frappe.

Jean. — Je ne suis pas pressé.

Charolais. — Pause !

Jean. — Si tu veux.

Charolais s'assied par terre, haletant.

Charolais. — Je veux...

Jean. — Le roi dit « nous voulons ».

Charolais. — Je veux dormir. C'est la première fois de ma vie que je demande qu'on me laisse dormir. Je ne vis plus complètement. Je suis tout nu. Je ne suis qu'un faux vivant. Laisse-moi dormir.

Jean. — C'est la première fois qu'on m'implore.

Charolais. — N'est-ce pas que c'est bon ? (*Joignant les mains.*) Dodo, dodo !

Jean. — Il y a bien ce tas de feuilles, ces mousses... mais est-ce que tu sauras dormir sur ces feuilles et ces mousses ?

Charolais. — Je crois que je pourrais.

Jean. — Il y a longtemps que tu n'a pas ri.

Charolais. — Tue-moi, Jean. C'est un ordre !

Jean. — Tu n'es plus assez vivant pour que je te tue.

Charolais. — Ma mère est encore en vie. Si j'allais lui rendre visite... ça fait des années que je n'ai pas pris le temps. Si j'allais la voir, elle saurait me redonner vie, et tu pourrais me tuer sérieusement. Cela vaudrait encore la peine.

Jean. — Je ne vois pas ça comme ça.

Charolais. — Demande à ta cognée de le faire et ferme les yeux !

Jean. — Elle n'a pas de libre arbitre. Elle obéit à ma main. Elle ne se retourne pas contre le bras qui lui donne le mouvement.

Charolais. — On possède une hache bien fidèle...

Jean. — Couchons-nous, en attendant et dormons. Moi aussi je suis fatigué.

Ils se couchent. Jean s'endort.

Scène 66.

Louis XV et Mademoiselle de Charolais se parlent à distance.

Louis XV. — Il ne faut pas, Mademoiselle, que nous nous revoyons jamais.

Mademoiselle de Charolais. — Vos désirs sont des ordres et s'ils sont tels mon déplaisir n'importera pas.

Louis XV. — Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Mademoiselle de Charolais. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

Louis XV. — Il n'y aura rien eu que vous ayez compté avec avarice.

Mademoiselle de Charolais. — Je ne pense pas en ces termes.

Louis XV. — Je le sais. Je vous en donne acte. Vous pourrez vous en vanter.

Mademoiselle de Charolais. — À quoi bon ? Je vous aime, sire.

Louis XV. — Je suis une calamité, de ce point de vue. Non pas moi moi-même, mais moi roi.

Mademoiselle de Charolais. — Titus, vous devriez scier la branche.

Louis XV. — Je ne le peux pas, Bénénice.

Mademoiselle de Charolais quitte la place en chantonnant l'air de « Sur mon chemin, j'ai rencontré... »

Scène 67.

Entrent Carabas, M. Trivelin, M. Crépidi, le professeur Krempe en pleine discussion.

Carabas. — Il y a des règlements qui nous étranglent.

M. Trivelin. — Je l'admets.

Carabas. — Mais enfin, cette façon de commercer avec le privilège du roi... Moi, je n'en ai aucun et je n'en demande pas, mais je mouille ma chemise, il me semble.

M. Crêpidi. — C'est tout ce qu'il y a de plus évident.

Carabas. — On n'y obéit pas ! On passe par-dessus.

Le professeur Krempe. — Ah non ! ces règlements, on se bat pour les modifier, pour les infléchir. On ne se bat pas que pour soi. On fait de la politique ! Même si l'on est libéral, on doit faire de la politique, c'est la moindre des choses. J'ai lu là-dessus mille aphorismes.

Carabas. — J'ai déjà donné.

M. Trivelin. — Nous ne pouvons pas vous précéder, Carabas.

M. Crêpidi. — À la rigueur vous suivre, si vous êtes assez fort, mais...

Le professeur Krempe. — Non, non, non. Cela doit, un jour ou l'autre passer par la loi. Ça ne peut pas bénéficier qu'à vous seul.

Carabas. — Vous ne voulez tout de même pas que je me batte pour le bonheur de mes concurrents !

Le professeur Krempe. — Mais si !

Carabas. — Nous ne nous comprenons pas.

M. Trivelin. — Non.

M. Crêpidi. — Non, pas du tout.

M. Trivelin. — Du tout du tout.

Le professeur Krempe. — Il faudra bien que nous nous comprenions.

Ils sortent.

Scène 68.

Entrent Paulette, Justine et Aline, qui se posent devant les autres personnages et le public, provocantes.

Paulette. — C'est le métier.

Justine. — Et quand on l'a acquis, difficile d'en changer, de le troquer contre une bonne petite vie de famille.

Aline. — Le plaisir, ça se produit.

Justine. — Ah bah, ça, il faut s'engager complètement, ou alors pas du tout.

Aline. — Y a pas de milieu. Mais faut aussi être inventives.

Paulette. — On s'y connaît.

Aline. — Hygiène, parfums, robes, mouvements.

Paulette. — Peau impeccable, dents de même, et haleine.

Justine. — C'est pas la clientèle qui manque. On ne réduit jamais son budget sur ce terrain-là.

Aline. — C'est comme le métier de coiffeuse.

Paulette. — On peut se priver de manger, ça s'est vu, mais de ça, non.

Justine. — Y a que les maladies qui peuvent freiner.

Aline. — Et encore...

Paulette. — Pas longtemps.

Un long regard avant qu'elles sortent, chacune accompagnée.

Scène 69.

Germaine porte un bébé dans ses bras.

Germaine, aigre. — Si tu veux que j'aie du lait pour lui, il faut aussi que je mange quelque chose !

Barnabé. — Oui oui.

Germaine. — C'est à moi de trouver mon pain ?

Barnabé. — Mais non...

Germaine. — Alors, fais autre chose que de courir. Arrête-toi sur ton champ et soigne-le pour qu'il donne. Va au marché pour rapporter des choses à manger honnêtes, pas pour te montrer avec une chemise qui t'a coûté les yeux de la tête et le lait de ton fils !

Barnabé. — Tu en as, du lait.

Germaine. — Il tire de toutes ses forces. La nappe est tarie bientôt si tu ne fais rien.

Barnabé. — Voilà, voilà...

Il lui lance une pièce.

Germaine, *furieuse*. — C'est encore à moi de courir pour faire la transaction quand personne ne veut rien vendre ? Tu te fous de moi, Barnabé.

Barnabé, *excédé, reprenant sa pièce*. — J'y vais.

Barnabé sort. Germaine éclate en sanglots.

Scène 70.

Entre le professeur Krempe avec un grand miroir en pied. Il s'apprête à parler, prend la pose.

Le professeur Krempe. — Je n'ai pas encore appris à parler aux foules, mais il va bien falloir. Mes amis ! La société, elle est vétuste, je l'ai regardée de près, et dans les yeux longtemps et maintes fois. Pour vous parler, aujourd'hui, j'ai un papier où jeter les yeux dessus. C'est une expression. Mes yeux, je les garde attachés à mon visage et à mes pensées, mais ils agissent pour lire et comprendre en éclairant des lignes. Vous avez besoin de ceux qui savent lire et écrire et parler avec ce qu'ils ont lu et écrit auparavant, mais aussi à partir de ce qu'ils ont vu et vécu et étudié. La religion ne pourra continuer d'être qu'en tant qu'elle n'entravera pas la connaissance et l'apprentissage. Ce n'est pas gagné pour elle. J'ai consulté une somme là-dessus. Elle est à la croisée des chemins. La société est devenue d'une complexité effarante. Si tant est qu'elle est connaissable, elle va demander beaucoup d'efforts d'observation et d'analyse, l'objectif étant que les hommes parfois, les meilleurs, se haussent au-dessus de leur condition. Et cessent de se gâter par un long repos, quand ils deviennent bons par le travail. C'est le bonheur de tous qui en dépend, et non point celui que d'eux-mêmes. C'est être bon pour le public que faire des lois qui nous permettront d'être sans indulgence envers ceux qui les violent. Il y a la disette, mais la disette est factice ! Le pays produit assez ! Propriété, propriété... La vie et les subsistances sont une propriété commune à la société entière ! Il n'y a que l'excédent qui soit une propriété individuelle et qui se puisse être abandonné à l'industrie des commerçants... Deux poids et deux mesures. Le commerce du grain n'a pas à obéir aux mêmes lois que celui de l'indigo. Il y aura liberté du commerce quand nous aurons nourri les hommes, pas avant ! Le gouvernement assujettit parfois le commerce, il en a le devoir et le droit.

Le professeur Krempe se racle la gorge, reprend son miroir et sort.

Scène 71.

Charolais s'éveille avant Jean. Il se lève et considère la hache de Jean.

Charolais. — Je n'ai jamais touché une hache. Mais c'est une belle hache. (*Il rit.*) Il n'est pas besoin d'avoir soupesé trente haches dans sa vie pour être assuré que celle-ci est une belle et bonne hache, aussi bien branchue que de bon hachoir. Lourde, rapide. Je ne pensais pas qu'une hache pouvait être rapide, que c'était dans ses qualités possibles. Je n'ai jamais frappé un homme que de très loin, sans que ma main y mette sa force. Le fusil est chirurgical. Je crois même n'avoir jamais frappé un arbre. À mon âge... C'est ridicule. Tu voulais le duel, Jean. Tu vas l'avoir. Mais dans le choix des armes pourquoi avoir choisi le sommeil ? Pour lui, tu ne crains personne. Je ne lui ai rien demandé, je ne l'ai pas soudoyé, mais

malheureusement le sommeil m'a fui, quant à moi. Il y avait longtemps que je n'avais pas été aussi frais et lucide. Et le duel va être inégal, comme toujours. Tu n'auras pas été au bout de tes promesses de harcèlement. Tu n'aurais pas dû me hacher menu mes meilleures armes. Comment voulais-tu que je te le pardonne ? Ça va être de la boucherie.

Charolais frappe Jean d'un coup unique à la poitrine. Bruit de carcasse entamée.

Jean. — Prouff.

Un deuxième coup au niveau du bassin.

Charolais, qui considère la hache en en fixant le tranchant rouge. — La hache... Maintenant, hache, je vais te demander quelque chose. Regarde-moi bien dans le sillon, là, entre les deux yeux. Le sillon que tu peux creuser si tu le veux. Tu as frappé ton maître. Il pensait que jamais tu ne pourrais te retourner contre lui. Il avait tort. Il ne voulait pas tenir compte de moi. Je l'ai frappé. Nous l'avons frappé ensemble. Je te demande ma grâce. Fais selon ton âme et ta conscience. Je te demande ma grâce. Je te demande ma grâce. Ce que je te demande trois fois est grave. (*Attente. La hache ne frappe pas.*) Nous y sommes. Ta grâce. Je l'accepte avec reconnaissance. (*Il s'étire et bâille.*) On dirait que le sommeil peut revenir. Il revient. (*Charolais se couche et s'endort.*)

Scène 72.

Charolais dort sur la mousse près du cadavre de Jean. Entrent deux ouvriers.

Premier ouvrier. — Tu vois ce que je vois ?

Second ouvrier. — Le mort ou la hache ?

Premier ouvrier. — Oui, la hache. Mais je vois autre chose.

Second ouvrier, désignant Charolais. — Celui-là ?

Premier ouvrier. — Oui.

Second ouvrier. — Tu le connais ?

Premier ouvrier. — Non. Jamais vu. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs. Jamais entendu causer. Jamais entendu causer de lui et jamais je ne l'ai entendu causer.

Second ouvrier. — Vu son état, ça va pas s'améliorer. Il doit y avoir une montre en or.

Premier ouvrier. — Une bourse.

Second ouvrier. — Des boutons de diamant.

Premier ouvrier. — Un portefeuille.

Second ouvrier. — La hache pourrait bien resservir.

Premier ouvrier. — On les croira entretués.

Second ouvrier. — Oui.

Premier ouvrier. — C'est un aristocrate, il ne mérite pas mieux. La propriété !

Second ouvrier. — Pas mieux, non.

Premier ouvrier ramasse la hache, la lève au-dessus de sa tête et frappe Charolais en lui décollant la tête d'un seul coup.

Charolais. — Homppff.

Second ouvrier. — Le coup est parfait, techniquement.

Premier ouvrier. — Ouais.

Second ouvrier. — Belle ouvrage.

Les deux ouvriers fouillent le cadavre de Charolais, puis celui de Jean. Il trouvent des choses et prennent les bottes qui sont de belles bottes. Ils sortent tranquillement en chantant en chœur.

Premier et second ouvriers. —

Sur mon chemin, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de têtes
Sur mon chemin, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de pieds.

Oui oui, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de têtes
Oui oui, j'ai rencontré
La fill' du coupeur de pieds.

On les entend longtemps après qu'ils ont disparu.

Scène 73.

Un long silence. Louis XV se lève.

Louis XV. — C'est fini ? J'ai quelque chose à dire. Je crois que nous sommes vraiment mal partis. Ou alors c'est que la pièce a été mal faite. On va la recommencer. Non non, pas comme ça. Chaque scène devra être revue. Pas comme ça. Le roi ne parle pas comme ça. Il dit d'autres choses. Il faudra revenir et remettre sur le métier. Mais nous ferons ça un autre jour. Demain il fera jour.

FIN